



Roland
Brival

Les fleurs
rouges du
flamboyant

ROMAN

M E R C U R E D E F R A N C E

Roland Brival

LES FLEURS
ROUGES
DU FLAMBOYANT

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Et l'amour, qui avait été à l'origine du monde, en fut aussi le maître.

Mais ses chemins sont parsemés de fleurs et de sang. De fleurs et de sang...

KNUT HAMSUN,
Victoria

PREMIÈRE PARTIE

« *Martinique Hôtel.* »

Dans la chambre, l'aube distille sa lumière à travers les rideaux. Allongé dans mon lit, je me laisse bercer par le murmure lointain de la mer auquel se mêle le ronronnement assourdi du climatiseur. Cette nuit, je n'ai pas réussi à fermer l'œil. À quoi bon revenir sur les lieux de ton ancien naufrage ? ne cessais-je de me répéter.

Il aura pourtant suffi d'une simple carte postale expédiée par la tante Lise à la date de mon anniversaire pour faire voler ma vie parisienne en éclats. Ce jour-là, à peine avais-je déchiffré les mots qu'elle m'adressait qu'une fulgurante montée d'adrénaline s'était emparée de moi. J'étouffais brusquement dans mon appartement. Les murs semblaient se resserrer autour de moi. Je me sentais tel un animal pris au piège. Incapable de résister à l'impulsion qui m'emportait, j'avais abandonné le manuscrit qui m'attendait sur mon bureau, et j'étais sorti respirer l'air libre de la rue.

Hier, la même émotion m'a submergé lorsque j'ai aperçu par le hublot de l'avion les contours de l'île. Mon cœur s'est mis à battre à grands coups. Une joie mêlée d'angoisse me broyait le ventre.

J'ai pensé qu'il s'agissait là, au fond, d'une réaction bien naturelle après ces années d'absence, et que cela ne durerait qu'un instant.

Mais, dans le hall de l'aéroport encombré par la foule, le vertige a redoublé de violence. La gorge serrée, les mains moites, je vacillais sur mes jambes et les larmes me brûlaient les yeux pendant que s'éternisait la file des clients devant le guichet de l'agence de location où j'avais réservé une voiture.

Sur la route, le malaise n'a fait qu'empirer.

Aux abords du village de Sainte-Anne, je me suis finalement garé sur le bas-côté pour tenter de reprendre mes esprits.

Des odeurs d'algues et de paille brûlée flottaient dans l'air. Adossé à la portière, je suis resté longtemps à contempler autour de moi le paysage

immobile des arbres et des haies de broussailles bordant l'asphalte et, par-delà le rideau végétal, la trouée d'une savane déserte scintillant au soleil.

Je savais que j'aurais dû me sentir heureux d'être là, revenu soudain dans mes terres natales, et largué sur le bord d'une route tel un invisible scarabée. Pourtant, je n'y parvenais pas. L'enchantement semblait s'être rompu. Je ne retrouvais plus en moi, tel que je l'avais imaginé, le fil d'Ariane de ce voyage. Seul émergeait de la confusion le souvenir de la promesse que m'avait faite mon grand-père, l'année de sa mort.

C'est une grande maison blanche de style colonial, coiffée d'un toit de tôles ondulées. Vue de la route, elle est cachée par un massif géant de bougainvilliers, si bien qu'il faut traverser le pont qui surplombe la ravine et remonter l'allée pour réussir à distinguer la terrasse couverte où, l'après-midi, allongé dans sa chaise longue, Pa' Raphaël monte la garde sous l'œil endormi de Taylor, le vieux chien de la famille.

Lorsque je ferme les yeux pour la revoir, me reviennent aussitôt les bruits familiers que j'y entendais dans mon enfance. Les craquements du plancher. Le frémissement du vent à travers les persiennes des fenêtres. Les voix de mes tantes qui s'interpellent d'une pièce à l'autre les jours de grand ménage. Les cris de leurs disputes se mêlant à l'écho des empoignades de mes oncles autour d'une partie de belote acharnée. Parfois, les rires l'emportent. Celui, timide, de ma grand-mère, ou le croassement hystérique de Paulette, la servante de la maison, qui monte de la cuisine comme une sirène d'alarme déréglée – un vrai rire créole, celui-là, qu'elle pousse campée devant sa batterie de marmites et de casseroles en ayant l'air de défier la terre entière. Les aboiements fatigués de Taylor et les gloussements de la volaille dans le poulailler font aussi partie du tableau. Enfin, dès la nuit tombée, il y a toutes ces rumeurs dont bruit la savane lorsque la marée des lucioles illumine le concert des insectes et des grenouilles qui jacassent sans répit jusqu'à l'aube.

Maman n'avait que dix-sept ans à l'époque où je suis né dans l'une des chambres de cette maison. Fou de rage à l'idée du scandale qui entachait désormais la réputation de la famille, Pa' Raphaël avait vainement tenté, des semaines durant, de lui faire avouer le nom de mon père, mais elle avait tenu bon. Même la menace de se voir jetée avec moi à la rue n'avait pu l'ébranler, d'autant que ma grand-mère s'était résolument rangée de son côté.

Man' Elmire était une « sainte femme », disaient les gens du quartier, elle qui fréquentait assidûment l'église, ne se plaignait jamais de rien, ne cherchait querelle à personne, et ne s'emportait que rarement contre ses enfants. Elle affichait même un éternel sourire dont l'énigme avait, parfois, le don d'exaspérer son mari. « *Sa ki rivé-w ?* » lui demandait-il alors. Qu'est-ce qui te prend ? Sous le ton perçait un mélange de colère et d'angoisse, comme si la seule expression de ce visage pouvait suffire à désarçonner la brute qui sommeillait en lui et dont, certains jours, les vapeurs du rhum dénouaient les entraves jusqu'à la férocité.

Aujourd'hui, je sais qu'elle apportait à notre famille le métissage du sang indien qui coulait dans ses veines. Il suffit d'ailleurs de voir la moindre photo d'elle pour s'en convaincre. Ses cheveux lisses, son nez busqué, ses grands yeux noirs et ses lèvres fines m'évoquent sans le moindre doute les décors de Bombay ou de Calcutta et la grande vague d'émigration dirigée, au début du siècle dernier, depuis les anciens comptoirs coloniaux vers les Antilles. Mais je n'ai réussi à glaner aucun autre détail sur sa vie. J'ignore quel était le nom de ses parents, et n'ai même qu'une vague idée du village d'où elle venait. Elle était « Man' Elmire », et cela me suffisait. À la maison, je n'avais jamais eu besoin que de ce fameux sourire pour me sentir rassuré dès que les choses menaçaient de virer au désastre.

Je la revois penchée sur la machine Singer devant laquelle elle passait ses journées, et je me rappelle la fièvre qui m'envahissait lorsqu'elle m'appelait pour l'essayage d'une chemise qu'elle préparait à mon intention. Elle était ma seule confidente. La seule à pouvoir sécher mes larmes d'une simple caresse de la main. La seule à qui j'attribuais des pouvoirs de magicienne, à cause des histoires de diablasses et de sorciers qu'elle me racontait avec le plus grand sérieux.

Paulette, elle aussi, avait pris notre défense. Personne n'eût songé à lui contester son appartenance à notre famille, à la manière d'une parente éloignée qui eût été recueillie sous notre toit. Cependant, qu'avons-nous jamais su d'elle ? Peu de chose, à vrai dire, sinon qu'elle venait de la campagne du nord de l'île et qu'elle avait été engagée par Pa' Raphaël à l'époque de la naissance de l'aîné de mes oncles. Je ne l'ai jamais connue, quant à moi, que sous les traits d'une vieille femme avenante, débordant d'énergie, et qui refusait obstinément, quelles que soient les circonstances, d'enfiler une paire de chaussures. Même la perspective de traverser un

champ d'épines ne l'effrayait pas, car elle avait la plante des pieds aussi dure qu'une semelle de cuir. Elle aimait d'ailleurs s'en vanter, comme si ses habitudes de paysanne lui semblaient des privilèges plutôt que la manifestation de l'extrême pauvreté dans laquelle vivaient les siens.

Paulette m'émerveillait, me fascinait, me déroutait. Plus que tout, j'aimais ces moments où, s'emparant d'un couteau de cuisine et d'un panier, elle m'attrapait par le bras et m'entraînait avec elle dans le verger. Elle marchait alors à grands pas, insouciant de mes efforts pour tenir son allure, explorant les sentiers familiers menant aux arbres qui avaient sa préférence. Je connaissais ses habitudes. Lorsqu'elle s'arrêtait enfin au pied de l'un d'eux pour en scruter le tronc d'un regard acéré, sans même attendre son signal, je m'asseyais pour jouir du spectacle. Malgré son âge, se révélant d'une surprenante agilité, elle se hissait sans effort jusqu'aux plus hautes branches qu'elle secouait vigoureusement pour en faire dégringoler leurs fruits. Goyaves, mangues, cerises, ou prunes de Cythère – la moisson était belle, et je me dépêchais de la ramasser en riant, grisé d'avance par l'odeur caramélisée des confitures dont la maison ne tarderait pas à être embaumée.

Perchée là-haut comme une tourterelle, Paulette riait elle aussi, mais toute joie s'éteignait en elle lorsque, la cueillette achevée, nous n'avions plus qu'à reprendre le chemin du retour à la maison. C'était le moment où elle semblait brusquement fatiguée, comme vidée de ses forces, et où elle venait s'agenouiller devant moi. Elle me prenait alors dans ses bras, et nous restions ainsi de longues minutes en silence, sans même oser faire un geste, blottis l'un contre l'autre comme si nous redoutions d'être soudain séparés à jamais.

Du verger montait la rumeur lointaine des insectes. Des papillons jaunes voletaient devant nos visages. La brise rabattait par douces rafales les hautes herbes qui nous entouraient. Une joie sourde et fébrile grandissait dans mon cœur que, depuis ce temps, je n'ai plus jamais éprouvée.

La nuit a surgi d'un battement d'ailes. À peine quelques minutes auront suffi à repeindre le ciel d'un noir d'encre et à effacer la ligne d'horizon.

Au restaurant de l'hôtel, « Spécial Menu Créole » à la carte du dîner. Fruits de mer, crustacés, et poissons à toutes les sauces. Gratin de papaye, de cristophine, ou d'igname, à volonté. Même les traditionnels chapelets de boudins noirs et les accras de morue font partie de la panoplie. Mais, en mastiquant ces aliments formatés au goût d'un touriste occidental, de nouveau, m'envahit ce désarroi persistant que j'éprouve à l'égard de mon propre passé.

Descendu, ce matin, à Fort-de-France. J'avais l'espoir d'y retrouver mes repères. Cependant, au fil de ma balade, seule la nostalgie m'envahissait au spectacle de ces vieilles maisons coloniales encastrées entre des haies d'immeubles aux façades de verre où se pressait la faune habituelle des boutiques de centres commerciaux. La ville dont je me souvenais n'est plus qu'un paysage éventré par des chantiers publics, devenu labyrinthe de ruelles et de fausses avenues qui n'ont d'autre choix que d'aller s'enterrer au pied des collines ou de finir en impasses ouvertes sur la mer.

Jadis situé non loin de la cour Perrinon, le cinéma Pax n'existe plus, mais je me suis rappelé la première fois où, après m'être échappé de la maison à l'insu de maman, je m'y étais rendu un soir pour voir un film dont tout le monde parlait comme d'un événement. Parti en ville à ma recherche, Pa' Raphaël n'avait pas hésité à faire interrompre la projection pour me retrouver. J'avais cru qu'il m'obligerait à le suivre mais, en m'apercevant, indifférent aux huées du public qui réclamait la reprise immédiate de la séance, il avait pris son temps pour venir, d'un pas solennel de ministre, s'asseoir à mes côtés. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans une salle de cinéma, et je ne crois pas qu'il ait jamais, de toute sa vie, renouvelé l'expérience.

Rue Ernest-Renan. Disparue, elle aussi, la petite imprimerie où travaillait l'oncle Fulbert et où, lors de mes passages en ville, j'aimais faire une escale pour entendre le halètement sourd et régulier des machines de l'atelier que j'associais à l'image d'un dragon en colère.

Rue Victor-Hugo. Je me suis longuement attardé devant la façade défraîchie d'une vieille baraque à l'abandon. C'était là qu'habitait l'une des clientes de Man' Elmire qui, au moment d'essayer ses nouvelles robes, ne manquait jamais de s'assurer que je l'espionnais à travers la fenêtre entrouverte qui donnait sur la cour.

Boulevard de la Levée. J'ai revu le bar de l'Univers où la famille entière assistait depuis le balcon du premier étage au passage des chars et des défilés du carnaval. Amoureux de la tante Jenny qu'il rêvait d'épouser, l'ancien propriétaire des lieux nous accordait tous les ans ce privilège, mais ne parvint jamais à ses fins.

Même si j'aurais pu consacrer la journée entière à ce pèlerinage dérisoire, vers midi, gagné par une migraine lancinante qui me vrillait le crâne, j'ai choisi de le conclure par une visite du Grand Marché, savourant d'avance les odeurs de fleurs et d'épices dont je me souvenais. Mais je venais de franchir les grilles de l'immense hangar où se rassemblent chaque jour les vendeuses devant leurs étals lorsqu'un vertige s'est emparé de moi. J'avais l'impression d'étouffer au contact de cette foule dont les corps me frôlaient de toutes parts et, résonnant sous la voûte de tôles, les voix perçantes des matrones aguichant leurs clients m'assourdissaient. Je suis aussitôt ressorti dans la rue, renonçant aux saveurs de la gargote créole installée à l'étage.

En quittant la ville, j'ai emprunté la route du nord qui longe paresseusement le littoral jusqu'aux premiers contreforts de la montagne Pelée, et j'ai roulé d'une traite jusqu'à Saint-Pierre.

Paresseusement blottie au pied du volcan, l'ancienne baie où se bouscuaient les navires aux beaux jours de l'époque coloniale n'a plus rien à offrir que le spectacle de ses eaux désertées et de sa plage de sable noir. Dès l'entrée du village, une pesanteur s'installe. Les traces de l'éruption de 1902 se lisent encore sur ces murs et dans ces ruelles tortueuses qui semblent plus destinées à l'usage des calèches d'antan qu'à celui des véhicules de l'ère moderne. Enseignes de bars et de magasins s'y succèdent, mais une lumière grise semble pourtant flotter dans ce décor parsemé de

ruines, comme si le souvenir des fantômes de cette terrible nuit y régnait encore.

La route du Morne-Rouge, dernière étape avant le volcan, s'étire en lacets vers les hauteurs. Manguiers et hibiscus cèdent la place aux fougères arborescentes, aux lianes et aux orchidées. La jungle tropicale règne en maîtresse dans le paysage. Parvenu sur le parking de l'Aileron, destination privilégiée des cars de touristes, j'ai garé la voiture et je suis sorti me mêler aux petits groupes de visiteurs. La déception se lisait sur les visages. Le brouillard était trop dense et l'on n'y voyait rien à dix pas. Même à la jumelle, impossible d'apercevoir le sommet. L'endroit s'est vidé peu à peu. Je suis resté seul, perdu dans mes pensées.

Ce soir, les mêmes questions me tenaillent et m'obsèdent. Pourquoi suis-je de retour ici, aujourd'hui ? J'ai beau me retourner dans mon lit, impossible de trouver le sommeil.

J'ai dix ans. Dans la grande maison blanche où s'entasse la tribu, maman et moi partageons une chambre dont la fenêtre donne sur le verger. Un lit en fer surmonté d'une moustiquaire trône au milieu de la pièce. Une table de chevet l'accompagne, ainsi qu'une vieille armoire dressée dans un coin. Je me rappelle aussi un paravent derrière lequel elle se réfugiait pour enfiler sa chemise de nuit avant de venir s'étendre à mes côtés sous les draps. Rien d'autre en guise de décor, sinon le chapelet qu'elle a accroché au-dessus de la porte, et dont elle m'assure qu'il sert à nous protéger des « mauvais esprits ».

Le matin, nous nous réveillons à la même heure, et elle m'entraîne aussitôt dans la guérite située dans la cour et qui fait office de salle de bains, avant de me remettre aux mains de Paulette qui se charge de m'habiller pour l'école. Ensuite, nous rejoignons la famille sur la terrasse pour le petit-déjeuner.

— Accroche-toi, mon chéri ! me lance-t-elle au moment de m'embarquer à l'arrière de sa Favor.

Depuis qu'elle s'est achetée cette mobylette, c'est elle qui me dépose à l'école, et nous rions sous cape de mes tantes et de mes oncles obligés d'attendre le bus à la gare routière. Symbole de notre élévation dans l'échelle sociale, cette Favor est l'objet de toutes mes attentions et, le dimanche, je ne manque jamais de l'astiquer. Il m'arrive même d'en décrotter les pneus à l'aide d'une cuiller pour leur rendre l'aspect du neuf. Paulette prétend que si je m'occupais de mes devoirs avec autant de soin que je mets à nettoyer cet engin, il y a belle lurette que je serais le premier de ma classe.

C'est vrai que je ne rêve que du jour où je pourrai m'en payer une, moi aussi. Dès que je me retrouve installé sur son porte-bagages et que nous filons sur la route, à voir maman slalomer hardiment lorsqu'elle nous entraîne sur le bas-côté pour éviter un embouteillage ou bien lorsqu'elle

remet les gaz au signal du feu vert, j'ai l'impression que le monde, tout à coup, nous appartient. Ni les injures ni les coups de klaxon ne peuvent suffire à nous arrêter.

Partie ensemble le matin, la fratrie revient le soir en ordre dispersé. L'une des dernières à regagner la maison, maman préfère que nous dînions seuls avec Paulette dans la cuisine. Elle travaille chez un photographe et passe ses journées dans une chambre noire penchée sur les bacs de tirage. Elle a toujours une histoire à raconter sur les clients qui défilent dans la boutique de son patron, et nous devenons complices des mêmes éclats de rire. Puis vient le moment où elle m'interroge, et où les choses peuvent tourner au vinaigre selon le baromètre de mes résultats scolaires. Mais c'est alors Paulette qui s'interpose et qui, d'une voix mielleuse, lui propose quelque friandise à déguster pour l'empêcher de se mettre en colère.

Vers neuf heures, je regagne la chambre pour me mettre au lit. Les femmes de la maison s'installent dans le salon pour écouter le feuilleton radiophonique de l'ORTF pendant que mes oncles et Pa' Raphaël se rassemblent dans la cour pour une partie de dominos à la lueur des étoiles. Blotti sous les draps, j'écoute peu à peu se dissoudre les rires et les éclats de voix en basculant dans le sommeil.

— Dans ton école, est-ce qu'ils t'apprennent, au moins, à planter les ignames ? s'enquiert Pa' Raphaël d'un ton grinçant.

À la seule expression de son visage, je peux deviner qu'il me reparlera de « ces mulâtres de Fort-de-France qui se disent professeurs et qui passent leur temps à bourrer de couillonnades le crâne de leurs élèves ! ».

Des bureaux de la Douane où travaillait le vieil homme, je garde le souvenir d'un vaste entrepôt par lequel transitaient, en débarquant des bateaux, les passagers des transatlantiques. Une enfilade de tables les attendait derrière lesquelles ses collègues et lui se tenaient postés en silence, affichant l'air sévère d'une assemblée de juges. Un signe de la main, et toute personne désignée se voyait dans l'obligation d'ouvrir sa valise et d'exposer aux regards l'intimité d'une vie. Un simple hochement de tête signifiait, au contraire, que vous étiez libre de reprendre le cours normal de votre existence. La situation n'était guère différente de l'épreuve du passage des douanes dans un aéroport d'aujourd'hui. Mais, à cette époque où les voyages hors de l'île représentaient pour la plupart des gens un événement exceptionnel, le silence oppressant qui régnait sous ce hangar m'avait impressionné. J'avais alors découvert, en Pa' Raphaël, un personnage d'une importance au moins égale à celle d'un directeur d'école.

Le samedi après-midi, un autre visage se révélait pourtant sous le masque de l'homme autoritaire qui régnait sur la famille. Dans son atelier dont le sol était jonché en permanence de copeaux de bois, je m'installais sur un petit banc pour le regarder travailler, s'activant minutieusement à raboter une planche ou à manier un vilebrequin, le crayon calé contre une oreille, le front plissé, le regard attentif. Peu à peu, s'installait entre nous une complicité muette dont, en dépit de la multitude de questions qui me tournaient dans la tête, je n'osais rompre le pacte. Il n'en était pas moins sensible à mes préoccupations secrètes. Je le sentais à la seule manière qu'il

avait parfois d'exécuter un geste, puis de le répéter après m'avoir jeté un coup d'œil comme pour s'assurer que j'y avais prêté attention.

Ce jour-là, nous sommes seuls, et ses récriminations continuent de pleuvoir.

— Les diplômes, ça ne suffit pas ! me lance-t-il encore. Je les ai vus, tes oncles, lorsqu'ils ont eu leur BEPC. Agrégés en « phrasologie », voilà ce qu'ils étaient devenus, comme s'ils croyaient savoir ce qu'il y a sous la peau du bœuf !

— Il paraît que tu les as obligés à arrêter le lycée ?

La question me brûlait les lèvres depuis longtemps, sans que j'ose la lui poser. Mais, à mon étonnement, elle le laisse indifférent.

— Peux-tu me dire où j'aurais trouvé l'argent pour qu'ils puissent continuer ? me demande-t-il en haussant les épaules. C'est la vie, Simon ! Moi-même, je ne suis pas allé plus loin que le certificat d'études !

Pourquoi suis-je en train de revivre cette conversation ? Est-ce à cause de la voix de l'oncle Antoine resurgie, ce matin, alors que j'étais sous la douche ?

« Anamnèse ! Évocation volontaire du passé ! Renseignements fournis par le sujet interrogé sur l'histoire de sa maladie ! Voir aussi : Anamnésie ! »

L'oncle, à l'époque, s'était mis en tête d'apprendre par cœur les pages d'un dictionnaire, et nous l'entendions tous les soirs se livrer à voix haute dans la cour à son exercice favori. Ses frères avaient beau lui dire qu'il lui faudrait une vie entière pour en arriver à la lettre Z, lui se contentait de leur répondre que les mots étaient pareils à ces bonbons à la menthe qu'il faut savoir laisser fondre sous la langue pour en apprécier la saveur. Il s'avérait difficile, en tout cas, de prolonger une conversation avec lui sans qu'il vous balance à la figure l'une de ses dernières trouvailles, comme le jour où l'oncle Fulbert s'était fait traiter d'« ankylostome antédiluvien ».

Ces souvenirs que j'effeuille au hasard font partie de la thérapie que je m'applique. Je veux retrouver le fil rouge de cette vie perdue, renaître à cette enfance que je m'étais appliqué à dissoudre dans les méandres de l'exil. Mais l'heure n'est plus à ces plongées en apnée que je m'accorde chaque matin, à mon réveil. Ma décision est prise. J'attrape le téléphone, et je compose le numéro de la tante Lise.

À l'autre bout du fil, une voix frêle et chevrotante :

— Simon ? Depuis quand es-tu arrivé ? Trois jours ? Et c'est seulement maintenant que tu donnes de tes nouvelles ? Quand viens-tu me voir ? Et tes oncles, tu les as prévenus ? Où loges-tu ? À l'hôtel ?

Impossible d'endiguer le flot des questions de la tante. La tentation qui m'était venue de passer la voir s'envole aussitôt, mais nous finissons par nous entendre sur la date d'un rendez-vous. Sitôt l'appel terminé, je m'effondre sur le lit. Je me sens vide, nauséux, prêt à foncer dans les toilettes pour aller vomir. Les choses ont pourtant l'air de se dérouler sans heurts. Mon retour n'aura pas l'allure du drame familial que j'appréhendais.

Deux heures de l'après-midi. À l'époque du carême, c'est le pire moment à passer aux Antilles lorsque la climatisation tombe en panne dans votre chambre d'hôtel. Dehors flambe un soleil de fournaise, dont la réverbération se renforce au contact de cette débauche de bâtiments et d'allées bétonnées. Pas un souffle d'air. Au bord de la piscine, même l'ombre est brûlante à l'abri des parasols. Hormis lors d'une randonnée dans le désert du Sahara, je n'ai connu d'équivalent à cette calamité que dans le bush australien ou dans les rues de Khartoum pendant la saison sèche. Anéanti par la chaleur, je me sens désormais tel un insecte englué dans ces draps trempés de sueur.

Aujourd'hui, c'est dimanche. Maman dort encore, mais je me suis réveillé bien avant l'aube et j'avale à la hâte le petit-déjeuner que m'a préparé Paulette, avant d'aller rejoindre Pa' Raphaël qui s'impatiente déjà sur la terrasse.

Le ciel est balaféré de flammes rouges et, dans le verger, le feuillage des arbres semble recouvert d'une rosée de sang. C'est l'heure où s'éteignent les rumeurs de la nuit pour céder la place au chant du coq et aux bruissements furtifs du colibri, l'heure où les fleurs du jardin de Man' Elmire, parsemées de fils d'or, ouvrent leurs pétales, et où monte dans l'air une senteur de vanille et de citronnelle charriée par le vent descendu des collines.

Nos sacs en bandoulière, nous quittons la maison pour rejoindre le sentier qui part de la route nationale et plonge en pente douce à travers les broussailles vers la crique de la Pointe des Nègres. Taylor s'essouffle sur nos talons en tirant la langue mais, comme d'habitude, il sera le premier à se ruer sur la plage pour aller se camper en aboyant devant la porte du hangar.

Le temps de sortir la vieille barque à fond plat qui nous sert à relever les nasses, et j'attrape ma première suée en aidant mon grand-père à la pousser sur les rondins pour la mettre à la mer.

Cette barque, « NI DIEU NI MAÎTRE », c'est le nom qu'il lui a donné. Il s'était mis à la construire à l'époque où il avait pris sa retraite, et où il commençait à s'étrangler à la corde comme un cabri, disait-il, à force de tourner en rond dans la maison. Après avoir installé un établi en plein air sous un arbre, il avait commencé sans le moindre plan à assembler la coque de l'embarcation, et mes oncles rigolaient en douce à l'idée qu'il n'y parviendrait pas. Mais, au bout de trois semaines, lorsqu'ils avaient découvert le résultat de ses efforts, ils en étaient restés bouche bée.

La barque est mise à l'eau et, bientôt, nous voilà aux abords des récifs. Pa' Raphaël se lève, la main en visière, et se met à balayer du regard le paysage de la côte. Le phare de la Pointe des Nègres. La villa rose dressée sur le promontoire. La Croix de Bellevue. Le clocher de l'église. Le collège des filles. Je connais par cœur la liste des repères qui lui servent à s'orienter.

— Tiens la position ! m'ordonne-t-il en me tendant la paire de rames.

Puis il s'empare de la boîte à fond vitré qu'il a bricolée pour scruter à fond de la mer à la recherche de ses nasses. Arc-bouté sous l'effort, je m'applique à maîtriser le roulis de la barque en attendant qu'il se relève. À la seule expression de son visage, je peux savoir si la pêche sera bonne. Une série de « ahem » bien sentis, et c'est la certitude que, ce midi, nous dégusterons un blaff de poissons frais épicé au « bonda Man' Jacques », le piment préféré des amateurs de l'île.

— Un homme digne de ce nom doit être *aussi* capable de se servir de ses mains pour nourrir sa famille, voilà ce qu'il y a à savoir ! l'entends-je grommeler au moment d'expédier son grappin à la mer.

Je me garde de répliquer. Je me prépare déjà au moment où, telle une mystérieuse épave immergée, la nasse remontera des profondeurs, scintillante d'écailles. En un tournemain, la voilà ouverte et déversée à nos pieds. Les prises se contorsionnent et se débattent. Un congre se dresse, prêt à mordre, mais déjà s'abat le gourdin qui lui brisera le crâne. Un poulpe s'enroule autour de ma cheville. Il faut l'arracher. Je serre les dents lorsque Pa' Raphaël se penche vers moi. La brûlure est sèche et vive comme l'entaille d'une lame de couteau. Des taches rouges apparaissent à l'endroit où les tentacules ont laissé leur empreinte. Mes yeux s'embuent de larmes, mais pas un cri n'a franchi le seuil de mes lèvres.

Pa' Raphaël pose une main sur mon épaule :

— C'est bien, Simon. Je suis fier de toi !

Trop grande est ma joie. Je me détourne vers l'horizon.

Je sais pourtant que maman déteste nous voir traîner ensemble, et je tremble à la seule idée du scandale qu'elle nous ferait si elle savait que, tous les mois, lorsqu'il revient de la Poste après avoir touché son mandat, Pa' Raphaël me glisse quelques pièces dans la main.

— Tiens, pour tes limonades ! me lance-t-il. Et, surtout, n'en parle pas à ta mère !

À vrai dire, dès qu'il s'agit de mon avenir, ils ne sont d'accord sur rien. Pa' Raphaël aimerait que je suive ses traces et que je me présente un jour à l'examen des Douanes. « J'ai des amis bien placés ! » ne cesse-t-il de me répéter. Maman, quant à elle, s'est forgé d'autres ambitions. « Docteur Darnell », minaude-t-elle en m'imaginant déjà revêtu d'une blouse blanche, un stéthoscope pendu à mon cou. « Tu ne trouves pas que ça serait bien d'avoir un médecin dans la famille ? »

La vie devant moi déroule ses anneaux de serpent. Parfois, j'étouffe sous le poids de ces rêves et de ces désirs qui ne m'appartiennent pas. Je baisse alors la tête. Je ne suis, entre leurs mains, qu'une poignée d'argile malléable.

— C'est mon fils ! se met à hurler maman, certains jours. Et ce n'est pas à toi de m'apprendre à l'élever !

— C'est un « Darnell » ! réplique invariablement Pa' Raphaël. Il porte le nom de la famille ! Tant que tu vivras sous mon toit, je te conseille de ne pas l'oublier !

— Sinon, qu'est-ce que tu feras ? s'ehardit maman.

Mais elle a beau se camper fièrement devant lui, je sais qu'à la minute où mon grand-père, exaspéré, parlera d'aller chercher son fusil, elle m'attrapera par la main, et nous n'aurons plus qu'à détalier pour aller nous réfugier dans le verger en attendant que l'orage se calme.

Il ne leur arrivera qu'une seule fois, en ma présence, d'en venir aux mains. La querelle était née un samedi alors que mes tantes, rassemblées dans la cuisine, étaient occupées à se défriser les cheveux. Pa' Raphaël, dans ce genre d'occasions, ne manquait jamais de leur décocher quelques réflexions sarcastiques sur leur envie de ressembler aux femmes blanches des magazines qu'elles dévoraient.

Ce jour-là, il venait d'entamer sa diatribe habituelle lorsque maman l'avait interrompu.

— À présent, c'est la mode ! lui avait-elle répliqué. Toutes les filles le font !

— La mode ? avait grondé Pa' Raphaël. Je n'ai pas élevé tes sœurs pour les voir suivre ton exemple de dévergondée !

Livide, les yeux écarquillés, maman s'était figée d'un air incrédule. Puis, d'un geste vif, s'emparant de l'un des fers à défriser posés sur les braises d'un tesson, elle le lui avait lancé au visage. Elle avait, heureusement,

manqué sa cible mais, se jetant aussitôt sur elle, mon grand-père l'avait renversée dans la cour. Hurlant et s'invectivant, ils avaient commencé à lutter dans le plus grand désordre, Pa' Raphaël essayant de gifler maman pendant qu'elle s'accrochait à ses poignets en s'efforçant de le repousser. Mes tantes et mes oncles, tétanisés, n'osaient faire le moindre geste. Même Paulette ne bougeait pas, pétrifiée d'horreur. Je n'en menais guère plus large. Mon corps n'était plus qu'un bloc de ciment. Une main glacée m'emprisonnait le cœur, et je sentais le sang battre à mes tempes à une cadence étourdissante.

— Simon ! avait soudain crié maman.

Galvanisé par le timbre désespéré de cette voix, j'avais bondi pour m'emparer, en guise d'arme improvisée, d'une vieille chaise à fond de paille que j'avais laissé retomber sur le dos de Pa' Raphaël.

Je ne lui avais pas fait le moindre mal. Pourtant, à ma grande stupeur, mon intervention avait suffi à mettre aussitôt fin à la bataille.

Mon grand-père s'était lentement relevé.

Éberlué par ce que je venais d'accomplir, je n'avais pu m'empêcher de chercher son regard. J'aurais voulu pouvoir lui dire que je m'excusais, et que j'étais désolé d'avoir eu à faire ça. Mais l'expression triste et désespérée de son visage m'avait désarçonné.

Je compris brusquement que je venais de rompre le pacte tacite scellé entre nous et que mon geste signifiait, à ses yeux, que j'avais finalement choisi de passer dans le camp ennemi.

Il m'arrivait parfois armé d'une brindille d'herbe nouée en lasso, d'aller chasser des anolis dans le verger. J'étouffais mes proies en resserrant le nœud coulant autour de leur cou, puis je les enfermais dans une boîte d'allumettes avant de les enterrer au pied d'un arbre. Par ce rituel macabre dont l'idée m'avait un jour traversé l'esprit, je m'imaginais ainsi exorciser l'absence de papa en me persuadant qu'il était mort et enterré. Sachant d'avance qu'elles en auraient été scandalisées, je me gardais bien de me laisser surprendre par Paulette ou par mes tantes lorsque je m'y adonnais. Mais, un jour, l'idée stupide m'était venue d'en parler à maman en lui expliquant que j'étais en train de bâtir un cimetière magique pour tous les papas disparus, un endroit où leurs enfants seraient certains de pouvoir les retrouver. J'étais loin de m'attendre à la voir soudain éclater en sanglots.

Une brusque montée d'angoisse m'envahit. Comment aurais-je pu mesurer la cruauté d'une pareille mise en scène ? Je n'étais alors qu'un gamin perturbé, qui cherchait à comprendre les règles de ce monde invisible que j'imaginais responsable de mes déboires dans la vie. Je luttais pour étouffer ma peur, et la honte me broyait le cœur toutes les fois qu'il me fallait cocher la mention « père inconnu » sur les formulaires de la rentrée scolaire.

Mon admission au lycée Schœlcher ne changea rien à la donne. Je fréquentais alors un trio de copains avec qui je partageais les bancs de la même classe de sixième, et je me sentais perdre pied devant leurs mines perplexes lorsqu'ils m'interrogeaient au sujet de ma famille :

— Ton père, c'est peut-être un gros bourgeois de la ville ? me répétait Félix, s'efforçant de me consoler.

— Moi, le paternel de Simon, je le verrais plutôt en chauffeur de bus ou de taxi, les gars ! prétendait Suréna en affichant un air entendu. À circuler de droite à gauche toute la journée, c'est comme ça qu'ils les repèrent, les filles !

Mais, d'après Sylvano, le plus âgé d'entre nous, maman avait sans doute été victime d'un « dorliss ». La terrible légende des sorciers capables de se rendre invisibles et qui la nuit forçaient les jeunes filles durant leur sommeil était connue de tous et, comme la plupart des histoires liées au monde des sortilèges et des esprits, nous ne l'évoquions jamais sans un frisson de crainte.

Mon désarroi s'aggravait.

Contraint aux plus folles hypothèses, j'imaginai mon père sous les traits du clochard du quartier, un dénommé « Ti' Paye » qui vivait dans un énorme baril rouillé qu'il avait transformé en abri. Les gens le disaient fou à cause de l'étrange costume qu'il portait sur le dos, fait d'un mélange de sacs de jute et de paille de bananes cousues à la diable et qui le faisait ressembler durant toute l'année à un danseur de carnaval. D'ailleurs, les rares gamins qui s'aventuraient à lui lancer des cailloux ne manquaient pas de le regretter. Bondissant de son baril comme un diable hors de sa boîte, il les pourchassait jusque devant les grilles de leur école en les invectivant et en déchaînant sur le nom de leurs familles les promesses des pires malédictions.

Certaines rumeurs le donnaient pourtant, malgré son aspect crasseux et repoussant, pour le descendant d'une grande famille de l'île. D'autres racontaient que le grand sac en toile qu'il emmenait partout avec lui était bourré de livres, et qu'il monnayait son savoir en corrigeant les devoirs de nos aînés du lycée en échange d'une bouteille de rhum ou de quelques pièces de monnaie.

Toutefois Ti' Paye n'était qu'un prétexte, les jours de cafard, pour me venger des silences de maman. Le plus souvent, je m'imaginai un scénario rocambolesque dans lequel papa n'était autre qu'un bandit de western. Je le voyais habillé d'un costume noir, le revolver au poing, en train de galoper dans une plaine semée de cactus géants et s'apprêtant, à la tête d'une bande de hors-la-loi, à attaquer une diligence postale. Ou bien je le retrouvais dans le rôle d'un pilleur de banques se préparant à faire sauter à la dynamite un coffre bourré de lingots d'or. Ce père-là ne pouvait que bénéficier de mon indulgence. Traqué par les shérifs de toute l'Amérique, menacé d'être scalpé et traîné au poteau de torture par les Indiens, comment aurait-il pu trouver le temps de s'occuper d'une famille ? Je me prenais alors à rêver que maman et moi habitions là-bas, en Amérique, dans une ville desservie

par les diligences et les locomotives à vapeur et où il finirait bien, un jour, par revenir, même pour une simple visite.

Attendre papa, c'était comme guetter l'arrivée d'un fantôme dont vous saviez qu'il ne se montrerait jamais. C'était comme traîner des semaines entières sur le quai d'une gare dans l'espoir d'apercevoir enfin, même au cœur de la nuit, les feux d'une locomotive qui n'existait pas. C'était comme jouer à faire semblant d'être en vie. Mais ce n'était pas la vie.

Maman avait beau s'acharner à vouloir prétendre que notre solitude à deux valait mieux qu'un trio bancal, je ne pouvais m'empêcher d'espérer que, dès les premières images du prochain film, le visage de mon père s'incarnerait bel et bien sur l'écran et que, cette fois, le train de 3 h 10 pour Yuma serait au rendez-vous.

Je finis par découvrir qu'elle en rêvait secrètement, elle aussi. Cela tenait parfois à de simples détails, comme celui de la voir certains jours exhiber une alliance au doigt, ou le fait de la surprendre par hasard abîmée dans la contemplation d'une photo d'acteur de cinéma qu'elle enfouissait aussitôt dans sa poche lorsqu'elle me voyait apparaître. Et je me rappelle encore le jour où je l'avais trouvée dans la chambre en train d'admirer cette robe de mariée blanche tout en dentelle que ma grand-mère venait d'achever en s'inspirant des photos d'un magazine de mode.

D'habitude, les créations de Man' Elmire, je ne m'y intéressais que les jours où ses clientes venaient en prendre livraison. Toutefois, lorsque ma grand-mère recrutait l'une de ses filles pour les premières séances d'essayage, je m'éclipsais sans un mot. Les femmes de la famille n'entraient pas dans le scénario de mes fantasmes, et seul le hasard m'avait poussé, cet après-midi-là, à franchir le seuil de la chambre que nous partageons, maman et moi, alors qu'elle s'apprêtait à y jouer les mannequins d'occasion.

À mon arrivée, elle se glissa derrière le paravent pour enfiler la robe, puis me demanda de l'aider à remonter la fermeture Éclair. Elle était si éblouissante ainsi apprêtée que je voulus m'attarder pour l'admirer.

Cependant, à peine avais-je achevé ma tâche qu'elle me referma la porte au nez sans un mot.

Il n'en fallait pas plus pour que je me retrouve aussitôt à genoux, l'œil collé à la serrure. Je ne pouvais ignorer la gravité d'un tel acte. La dernière fois qu'elle m'avait surpris en train de l'espionner ainsi, la paire de claques que j'avais reçue, je m'en souvenais encore. Mais, ce jour-là, j'avais deviné à son regard qu'il se passait quelque chose d'étrange, et je n'y résistai pas.

Seule devant le miroir, elle demeura un long moment sans bouger. On aurait dit qu'elle se trouvait face à une étrangère, une femme dont la prestance l'intimidait. Finalement, ramassant la traîne à deux mains, elle se redressa et je vis bientôt apparaître sur son visage un sourire qui s'élargissait.

Retournant vers le lit, elle alluma la radio posée sur la table de chevet. Enlacée aux trilles d'une clarinette, la voix mielleuse et nostalgique d'un crooner créole s'éleva dans la pièce.

Fermant les yeux, elle se mit alors à tourner en silence sur la musique.

Jamais je n'avais lu un tel abandon sur son visage. Pensait-elle à mon père ? Revivait-elle les moments heureux qu'elle avait pu connaître avec lui ? C'était là ce que j'imaginai, et j'en étais bouleversé.

Le rappel à la réalité fut brutal.

— Tu crois que je ne t'ai pas entendu ? s'écria-t-elle soudain en fixant la porte.

Subitement tétanisé par la peur, en me relevant, je ne sentais plus mon corps, et j'éprouvais les mêmes symptômes que lorsque la tante Lise s'amusait à me coller un flacon d'éther sous le nez sous prétexte de « calmer mes agitations ».

D'avance se bouscuaient dans ma tête des arguments pour ma défense, et j'aurais même été prêt à me jeter à ses pieds pour éviter un nouveau drame. Pourtant, lorsque j'eus franchi le seuil de la chambre, à mon étonnement, ce fut elle qui tout à coup s'avança, le visage baigné de larmes, pour me prendre dans ses bras.

Jour officiel de nos retrouvailles. Après mon coup de téléphone à la tante Lise, je n'ai pu échapper au rituel de ce déjeuner organisé pour m'accueillir. La tante Inès, cuisinière experte, s'est chargée d'organiser l'événement. Sur la terrasse de sa maison, en comptant les enfants de mes tantes et de mes oncles, nous sommes plus d'une vingtaine à table, et je repense à ces repas du dimanche qui, parfois, nous rassemblaient. Seul l'oncle José est absent, et j'en suis plutôt soulagé. Sans doute redoute-t-il, lui aussi, le moment où, de nouveau, nos chemins se croiseront ? Bizarrement, même si elle fut responsable de mon exil, je suis pourtant loin, aujourd'hui, de notre ancienne querelle. À humer ces odeurs de cuisine créole, la nostalgie me prend du temps où je n'étais encore qu'un gamin insouciant. Me revient le souvenir d'une photo oubliée prise par maman et où, habillé de blanc, je trône fièrement aux côtés de Man' Elmire, le jour de ma première communion.

Le repas, arrosé d'alcools divers, s'achève dans la fièvre habituelle. Le nom de Pa' Raphaël est sur toutes les lèvres. Les anecdotes fusent de part et d'autre, déclenchant les rires et les commentaires sarcastiques. Mais l'affaire vire bientôt à la farce et je n'y prends aucun plaisir. L'envie me traverse, tout à coup, de me lever pour prendre la défense de mon grand-père, et je ne sais quelle pudeur me retient de franchir ces dernières limites.

Mes tantes et mes cousines desservent la table, avant d'aller se réfugier dans le salon devant la télévision.

— Tu n'as pas trop mal vieilli, me souffle l'oncle Georges en se tournant vers moi.

Installés sur nos chaises à fond de paille dans l'arrière-cour de la maison, l'oncle et moi échangeons un sourire, et je ne peux m'empêcher de penser que ce vieux bandit à la chevelure argentée doit être encore capable de faire chavirer le cœur de plus d'une femme honnête. Assis à nos côtés, l'oncle Fulbert approuve sentencieusement la remarque de son frère, qu'il appuie

d'un hochement de tête entendu, et je m'étonne de la franchise de son regard dont je n'avais gardé que le souvenir traître et fuyant de mes années d'enfance. De quelle manière s'est déroulée leur existence pour en arriver là, à cette apparente sérénité dont ils semblent savourer l'insouciance à petites gorgées comme un rhum trop précieux pour être avalé cul sec au comptoir d'un bar ?

Je sens peser sur moi leurs regards. Je sais qu'ils se demandent où j'en suis et quels sont mes projets. Ai-je finalement choisi de revenir au pays, ou ne suis-je encore là que pour les saluer comme un visiteur pressé de retourner vaquer à ses occupations ?

La question, la fameuse question qui décidera de l'avenir immédiat de nos rapports, je la sens venir dans le regard des deux hommes qui m'observent à présent à la dérobée pendant que je lève mon verre de rhum et le renverse d'une seule lampée dans ma gorge carbonisée depuis mon arrivée par les vapeurs de l'alcool-pays. Puis, j'attrape aussitôt la cruche posée à nos pieds et je me verse une rasade de citronnade pour « écraser », comme l'on dit, la brûlure du rhum dans mes entrailles.

Ils approuvent d'un sourire ce geste clé, ce secret des grands buveurs capables, à l'étonnement du touriste, de s'enfiler un verre rempli d'alcool de canne pur sans sourciller. Ce sont eux qui me l'ont appris. Je sais qu'ils s'en souviennent.

— Alors ? me demande enfin l'oncle Georges, incapable d'endurer plus longtemps mon silence. À présent, tu vis chez les Blancs ? Tu n'as pas l'intention de revenir en Martinique ?

Il a toujours été le plus tranchant et le plus direct de ses frères. Le genre à ne jamais s'embarrasser de précautions oratoires lorsqu'il a quelque chose à vous dire.

Contrairement à ce qu'imagine mon oncle, ces derniers temps, l'idée d'un retour définitif au pays natal m'a plus d'une fois traversé. Mais, j'avoue que je serais bien incapable de préciser les véritables raisons de mon obstination à hanter les rues de Paris. Est-ce d'y compter la plupart de mes amis ? Ceux-là ne seraient que trop heureux de pouvoir me rendre visite sous les tropiques. Est-ce de vouloir continuer à y défendre mes ambitions de jeunesse ? Je n'ai plus ni l'envie ni l'énergie de croire aux sirènes de la gloire. Pourquoi tergiverser ? Là-bas, personne ne m'attend. Rien ne m'empêcherait de rêver au soleil d'une retraite largement méritée. J'en ai

d'ailleurs mille fois brossé les grandes lignes. Je sais à quoi ressembleraient la maison créole que je me trouverais aux environs d'une plage, les quelques arpents de terre que je planterais en légumes, la barque qui me servirait à me ravitailler en poisson frais, et même l'atelier en plein air dans lequel j'exposerais quelques toiles s'il me prenait l'envie de peindre. Quel autre choix semble plus idéal ? Pourtant, je n'ose pas me décider. L'idée de ce retour improbable aux Antilles m'effraie. Je ne peux plus me cacher cette simple vérité. Réussirais-je à m'adapter de nouveau à cette vie d'un autre siècle ? Cette seule question suffit à me couper l'envie de m'y essayer. J'ai beau tenter de me réinsérer de force dans le décor, un mur invisible me sépare du Simon d'autrefois dont la trace se perd en moi et dont je ne reconnais plus le visage dans les yeux de ceux que je rencontre.

— J'y pense, mon oncle...

Les raclements de gorge de l'oncle Georges me rappellent aussitôt les « ahem » de Pa' Raphaël, puis je le vois échanger avec l'oncle Fulbert un regard de connivence qui en dit long. Il n'y a pas de place, dans le monde où ils vivent, pour les hommes irrésolus. À leurs yeux, ma réponse est simplement la preuve que je suis déjà contaminé par l'esprit des Blancs. Ici, le verbe doit sonner juste et clair comme le tintement d'une lame. Mais, là d'où je viens, la parole des hommes, fuyante et détournée, ne vaut guère que par l'entremise de leurs avocats. Voilà ce qu'ils pensent, mais qu'ils ne sauraient probablement pas formuler en « bon français » comme dans les pages des livres. Alors, ils se taisent et laissent se perdre leurs regards à l'horizon.

Étalée à nos pieds le long de la baie qui porte son nom, la ville scintille de mille feux à cette heure où toits et terrasses s'imprègnent des reflets du soleil couchant. De toutes parts s'élèvent autour de nous les stridulations des grillons, le coassement des grenouilles et, comme s'effilochant le long d'un cortège, l'aboïement lointain des chiens errants renvoyé de colline en colline. Encore une minute brève et fragile, et le jour s'achèvera.

Je repose mon verre sur le plateau, et j'attends.

L'oncle Georges, silencieux, semble perdu dans la contemplation du paysage. Mais l'oncle Fulbert, comme un homme se relevant d'une longue position agenouillée dans la poussière, s'attarde à lisser calmement son pantalon à hauteur des genoux, et à en rectifier le pli.

Je comprends qu'il est temps, pour moi, de reprendre la route pour regagner l'igloo sécurisé de ma chambre d'hôtel.

L'année de mes douze ans, l'île entière sembla prise de convulsions sous l'effet des nouvelles qui nous parvenaient au sujet de la guerre d'Algérie. À la maison, nous pensions tous à l'oncle Jérôme, parti là-bas après s'être engagé dans l'armée. Mais ses lettres ne nous donnaient guère de détails sur les combats et, pour m'en faire une idée, j'en étais réduit à dévorer des yeux les reportages d'actualité qui passaient au cinéma. Des soldats en uniforme, armés de fusils, rampaient dans les collines. Des barrages étaient dressés le long des routes, gardés par des tanks. Des avions lâchaient des bombes sur des villages de montagne. Toutefois, impossible de comprendre de quoi il retournait. Je n'en gardais que les images d'un rêve éveillé dont les brumes se dissipent dès que je franchissais le seuil de la maison.

Mes oncles, qui n'en savaient guère plus que moi, tremblaient de peur quant à eux à l'idée de recevoir une lettre qui leur vaudrait leur enrôlement de force dans l'armée. Pa' Raphaël, imperturbable, continuait à invoquer le nom d'un certain « Papa-De-Gaulle » que j'imaginai naïvement faire partie de la famille, si bien que j'éprouvais toujours un pincement d'orgueil lorsque j'entendais prononcer son nom à la radio et que je l'imaginai, brandissant son fusil au milieu des rangs ennemis. Jusqu'au jour où, après avoir déclenché l'hilarité de toute ma classe pour avoir déclaré que nous autres, les Darnell, étions les parents de ce fameux général, je découvris la méprise dont j'étais la victime, et où je décidai de tirer une fois pour toutes les choses au clair au sujet de mes origines.

À la maison, je ne m'étais jamais réellement intéressé à ces photos encadrées qui trônaient dans le salon. Je n'y jetais que des regards furtifs lorsqu'il m'arrivait de traverser cette pièce qui ne semblait réservée qu'à la sieste de ma grand-mère dans sa chaise à bascule. Pourquoi me serais-je laissé captiver par cette collection d'images jaunies dont la plupart ne montraient que des visages un peu flous et comme effacés par le temps ? Le décor où posaient les personnages n'était généralement réduit qu'à l'écran

terne et banal d'un rideau de photographe. Parfois, un vase de fleurs ou une copie de colonne antique complétait la mise en scène, mais, à mes yeux, rien d'autre qu'un sentiment de profond ennui ne se dégageait de cette galerie de portraits où l'on trouvait même une photo de moi, bébé, prise par maman dans le studio où elle travaillait. Cependant, après ce fameux jour où j'avais été la risée de mes copains, j'en étais arrivé à considérer ces visages d'un autre œil.

Ni Man' Elmiré ni Pa' Raphaël ne semblaient vouloir s'épancher sur le sujet. Il leur suffisait généralement de me confirmer qu'il s'agissait bien de membres de la famille, et lorsque je réclamais plus de détails, tout juste parvenais-je à leur arracher un nom, avant de voir aussitôt se refermer la porte sur le mystère de ces inconnus dont ils semblaient vouloir protéger le secret.

Seule Paulette laissa échapper un jour une confidence inattendue :

— La grand-mère de Pa' Raphaël ? Je crois qu'elle était née esclave sur une habitation du Morne-Vert. Lui-même ne sait pas où elle est enterrée. Que veux-tu ? En ce temps-là, les Blancs *serraient* le pays et nous vendaient comme des marchandises !

J'en demeurai cloué de stupeur. De quoi parlait-elle avec autant d'amertume et de dépit, et pourquoi me regardait-elle soudain comme si elle regrettait d'en avoir trop dit ? Je ne l'ai finalement compris que bien des années plus tard, à l'âge où j'ai découvert le poids de la honte qui pesait sur les âmes et les consciences de l'île au sujet de la période maudite de l'esclavage.

Paulette souffrait de cette blessure-là, mais j'étais encore loin de me douter qu'un jour ces questions reviendraient me hanter, moi aussi.

Pour l'heure, seules commençaient à m'intriguer les différences d'épiderme ou de physionomie qui séparaient mes tantes et mes oncles et dont je ne savais trop à quoi attribuer le résultat.

L'oncle Georges était un colosse au teint d'ébène qui vous donnait l'impression d'être en face d'un boxeur noir américain catégorie poids lourds. L'oncle José et l'oncle Émile, à cause de leur peau claire, se vantaient d'appartenir à la catégorie des mulâtres. L'oncle Antoine, maigre et longiligne, arborait les traits d'un Indien caraïbe dont il possédait même la chevelure d'un noir de jais. L'oncle Fulbert était une sorte de sosie d'Omar Sharif, l'un des acteurs américains que je vénértais. L'oncle Marcel,

surnommé « Chabin » à cause de son visage criblé de taches de rousseur, se disait, quant à lui, « la pièce rapportée de la famille ». Il en allait de même pour la tante Jenny, petite et ronde, avec son teint caramel et ses grands yeux noirs, qui s'enorgueillissait quant à elle de ressembler à une vahiné de Tahiti. Mais, tout comme elle, la tante Inès ou la tante Lise, maman eût passé pour une Blanche dans n'importe quel salon huppé des villas du quartier des riches qui dominait les hauteurs de la capitale.

Les gens naissaient de la couleur voulue par le bon Dieu. Man' Elmire n'avait jamais eu d'autre réponse à mes questions sur le sujet. Il se confirma bientôt qu'il me serait à jamais impossible de tracer les contours exacts de l'arbre généalogique dont j'étais issu.

Mes ancêtres de Métropole me semblaient plus nettement identifiables. Ceux-là s'appelaient les Gaulois. Ils vivaient autrefois dans de petits villages fortifiés, et j'avais même appris, au cours élémentaire, à dessiner leurs cases au toit de chaume qui ne se différenciaient guère de celles qui fleurissaient encore sur les routes de l'île. Comment n'aurais-je pu céder à la tentation d'aller chercher là cette part manquante de moi-même que les réponses de ma famille ne parvenaient pas à combler ?

Le jour, vissé derrière mon pupitre du lycée, je vivais dans un monde imaginaire où se côtoyaient sans la moindre gêne Vercingétorix, Charlemagne et les Wisigoths. Le soir, de retour à la maison, je retrouvais intactes et figées dans leur silence immuable les photos alignées dans leurs cadres sur la table du salon.

La lettre était arrivée, un matin, avec le cachet de la poste de la ville d'Alger. Pa' Raphaël m'avait chargé de la lire à haute voix devant la famille réunie. Elle disait que la guerre était finie et que l'oncle Jérôme rentrerait prochainement au bercail. Depuis, la maison s'était mise à bourdonner comme une ruche d'abeilles. Nettoyée du sol au plafond, repeinte à neuf, elle avait même été décorée de feuilles de cocotiers pour fêter le retour du héros.

Au jour annoncé, l'oncle arrive vers midi, une valise à la main, impeccable dans son uniforme galonné de sergent-chef. Il enlève son béret pour nous embrasser les uns après les autres, puis s'en va dans la cuisine chercher Paulette qu'il soulève dans ses bras en riant :

— Ma chère nourrice, je n'ai fait que penser à tes recettes créoles pendant qu'ils nous obligeaient à manger leur rata infect !

La voilà qui trépigne et feint de s'emporter :

— Lâchez-moi immédiatement, monsieur Jérôme, ou je vais vous apprendre à respecter mes cheveux blancs !

L'ambiance vire au cocasse, cependant les visages redeviennent aussitôt sérieux au moment de s'installer autour de la table à rallonge dressée pour l'occasion dans la salle à manger. On a mis les petits plats dans les grands. Même la vaisselle chinoise du trousseau de Man' Elmire est déployée, et je n'ose goûter à la soupe de légumes dans mon assiette décorée d'un dragon crachant des flammes.

Mes oncles demeurent silencieux, visiblement intimidés par celui qui n'est pourtant que le cadet de la fratrie, mais dont les manières d'homme les feraient presque passer pour des adolescents attardés. Ils n'ont jamais osé, comme le fait l'oncle, se servir eux-mêmes du vin à table devant Pa' Raphaël. Ils n'ont même jamais bu un punch devant lui. Qu'ils soient en âge de prendre femme et de travailler n'a rien changé aux lois inflexibles que leur impose leur père et au respect mêlé de crainte qu'il leur inspire.

Mais l'irruption soudaine de ce revenant aurolé du parfum du grand large, de cet aventurier à l'allure conquérante et dont les yeux brillent d'une fièvre qu'eux-mêmes ne connaîtront jamais, les rend jaloux.

Je jubile en secret de les voir ainsi réduits au rang de pâles figurants.

— À ces salopards de fellaghas ! s'écrie brusquement l'oncle Jérôme en levant son verre.

C'est alors qu'on découvre qu'il lui manque l'auriculaire de la main gauche et que le regard de tout le monde se fige, embarrassé.

— Grenade ! dit-il. Un cadeau que je leur ai laissé !

Le voilà qui entame en riant le récit de ses aventures parsemées d'embuscades et de combats au corps à corps.

Mes tantes et mes oncles roulent des yeux effarés.

Seule maman ne semble nullement impressionnée :

— J'espère que tu as pensé à ramener des photos ? lui demande-t-elle soudain.

L'oncle qui, entre les tirs croisés d'un tank et d'une mitrailleuse, manœuvrait sous nos yeux au beau milieu de la bataille d'Alger, relève la tête, éberlué.

Un lourd silence s'installe autour de la table, et ma grand-mère se met brusquement à pleurer.

Le repas s'est prolongé jusqu'à la fin de l'après-midi.

Le soleil amorçait sa descente derrière la colline lorsque je suis parti chercher les moutons pour les ramener dans leur enclos. L'oncle a insisté pour m'accompagner, et je me sentais fier de me retrouver seul avec lui dans la savane pendant que grandissaient autour de nous les rumeurs du crépuscule.

Ses yeux se perdaient dans les nuages. J'avais l'impression qu'il cherchait à me dire quelque chose mais qu'il n'y arrivait pas. Il a finalement ôté sa chaînette en or et me l'a passée autour du cou. La balle de fusil ajustée en médaillon, il l'a longuement embrassée avant de la laisser retomber sur ma poitrine.

— Je t'en fais cadeau, Simon. Elle m'a porté chance...

Ce n'était plus l'homme que j'avais vu braver les tirs d'obus et la mitraille pendant le déjeuner. Son visage était parsemé de tics. Ses mains tremblaient.

Je l'ai regardé droit dans les yeux :

— C'était comment là-bas, pour de vrai, Ton' Jérôme ?
Sa voix s'est cassée.
— L'enfer, Simon. Une sauvagerie.

La guerre était finie en Algérie, mais elle continuait par épisodes dans la tête de l'oncle Jérôme. Séquelles d'une blessure reçue à la tête, ses crises de délires et d'hallucinations terrifiaient la famille. L'oncle criait, invectivant une armée de fantômes à qui il ordonnait de ramper sous des barbelés, de s'aligner dos au mur ou de monter à l'assaut à son signal. Consternés, nous n'avions plus qu'à attendre le moment où, au comble de l'égarement, il partirait en courant à travers la savane, un fusil imaginaire à la main. Nous savions que nous ne le reverrions pas avant des heures et qu'il serait alors en piteux état, couvert d'écorchures, les vêtements déchirés, comme s'il avait pu se colleter à lui tout seul la meute de chiens sauvages qui rôdaient dans le quartier.

Le reste du temps, il se comportait de manière tout à fait normale, si bien qu'il aurait été difficile à un étranger de déceler en lui le moindre symptôme d'une quelconque fragilité mentale. Il devenait alors le plus agréable et le plus souriant des compagnons, et même mes tantes adoraient bavarder avec lui.

Maman m'avait toutefois obligé à lui rendre la fameuse chaînette qu'il m'avait offerte. La seule vision de cette balle accrochée à mon cou lui faisait horreur. Mais l'oncle l'avait aussitôt remplacée par l'une de ses médailles pour me consoler.

Depuis son retour, nous n'arrêtons pas de voir débarquer ses copains à la maison. La plupart du temps, il les réunissait autour d'une table dressée dans la cour, et l'après-midi s'écoulait en discussions enflammées autour de leurs parties de cartes ou de dominos. Je parvenais toujours à me faire oublier dans les parages. Le sang me montait à la tête de les entendre débiller leurs blagues de régiment et se vanter de leurs exploits dans les bordels d'Alger ou d'Oran.

Le lendemain de nuits où Ton' Jérôme enfilait sa vareuse et quittait la maison sans nous dire où il allait, je savais qu'il y avait toutes les chances

pour qu'on le retrouve allongé dans l'allée de la maison, ou bien écroulé dans un coin de la terrasse, une bouteille de rhum vide à la main. Un matin, la tante Jenny l'avait même surpris dans la cour en train de laver ses vêtements tachés de sang. Elle avait été effrayée de découvrir les horribles cicatrices qui lui couvraient le torse et dont il n'avait jamais parlé à personne.

La nuit du réveillon, nous avions quand même eu droit au méchoui qu'il avait promis de nous préparer et, ses crises devenant plus rares, nous avions cru que tout cela n'appartiendrait bientôt plus qu'au passé.

Les manières de l'oncle me plaisaient, d'autant qu'il était un amateur des cigarettes Méliá. Je ne fumais pas, mais je collectionnais dans un album les photos d'acteurs célèbres que glissait la marque dans ses paquets. Au lycée, on se les échangeait même à coups de marchandages serrés. Celle de Douglas Fairbanks en valait trois d'Arletty ou deux de Jean Sablon. Celles de Bourvil ou de Jean Gabin, tout le monde les avait. Mais il était carrément impossible de se procurer un portrait de James Stewart, à moins d'avoir une sœur à présenter au type qui vous le refilait. Chaque fois que Ton' Jérôme ouvrait l'un de ses paquets neufs, je ne tenais plus en place jusqu'au moment de découvrir la trouvaille du jour.

Ses frères, évidemment, s'exhibaient eux aussi la cigarette aux lèvres. Leur transformation ne s'arrêtait pas là. Je les avais toujours vus s'habiller strictement pour aller travailler en ville. Pa' Raphaël veillait au grain. Une simple chemise mal boutonnée leur valait de se faire comparer aux voyous du quartier Levassor. Quant aux chaussures sales, autant dire qu'elles les reléguaient au rang de bagnards, vu le mépris qu'elles lui inspiraient. Mais, sous l'influence de l'oncle, ils n'avaient pas tardé à défier la consigne. À peine sortis de la maison, ils se débarrassaient de leur cravate, retroussaient les manches de leur chemise et tâchaient d'adopter son allure tranquille et dégagée lorsqu'il marchait dans la rue. À table, ils se servaient du vin. Le soir, ils écoutaient en sourdine dans leurs chambres des disques de « twist » et de « rock and roll » sur un électrophone à piles.

Mes tantes, elles aussi, s'enhardissaient. De centimètre en centimètre, leurs robes avaient commencé à raccourcir. Même maman s'y était mise. La première fois qu'elle nous était apparue, maquillée, les lèvres fardées de rouge, les cheveux soigneusement bouclés grâce au Babyliiss électrique qu'elle venait de s'offrir, j'avais cru que Pa' Raphaël nous referait le coup

de ses fameuses « crises d'apoplexie ». Mais il se remettait, à l'époque, d'une bronchite qui l'avait cloué au lit pendant des jours, et s'était juste contenté de l'ignorer lorsqu'elle était passée devant lui.

J'avais pourtant remarqué qu'il lui arrivait de plus en plus souvent de s'agiter, comme pris d'une fièvre qui l'empêchait de tenir en place. Je le voyais alors arpenter la terrasse comme un ours en cage pendant qu'il se parlait à voix basse, les mains croisées derrière le dos, son regard furetant l'horizon de la route comme à l'affût d'une armée d'ennemis invisibles.

L'orage avait éclaté un samedi matin.

L'oncle Jérôme s'apprêtait à quitter la maison lorsque Pa' Raphaël s'était levé de sa chaise longue pour l'interpeller :

— Où comptes-tu aller, comme ça ?

— En ville, faire quelques courses ! lui avait répondu l'oncle d'un air désinvolte.

Apparemment, il ne se rendait pas compte de la tournure que menaçait de prendre la conversation. Je voyais bien, cependant, qu'avec sa vieille chemise déchirée et son short kaki qu'il avait ramené de l'armée, il ressemblait à l'un de ces jeunes gens qui traînaient toute la journée dans le quartier et auxquels mon grand-père reprochait de n'être que de la graine de voyous.

— Tu n'iras nulle part tant que tu n'auras pas changé de tenue ! lui avait jeté Pa' Raphaël en se dressant devant lui.

L'oncle Jérôme, surpris, avait reculé d'un pas, le fixant d'un air contrarié :

— Qu'est-ce qui te prend ?

— As-tu pensé à ce que pourraient dire les gens ? s'était écrié Pa' Raphaël, pointant l'index en direction de la route.

— Quels gens, quels gens ? s'était mis à répéter l'oncle Jérôme dont le regard agité semblait annoncer le signe imminent d'une nouvelle crise.

— Ceux qui t'observent pendant que tu traînes dans les rues de Fort-de-France avec ta bande d'amis au lieu d'aller chercher du travail !

L'oncle s'était brusquement figé, le visage déformé par un rictus de colère :

— De quoi te mêles-tu ?

— Je suis ton père !

— Mon père ? Où étais-tu pendant que je rampais dans la boue sous les balles des mitrailleuses ? Où étais-tu lorsqu'ils m'ont capturé et torturé des

nuits entières avant de me laisser pour mort dans le désert ? Où étais-tu pour prétendre avoir le droit, aujourd'hui, de me dicter ma conduite ?

— Je t'interdis de me parler sur ce ton ! avait grondé Pa' Raphaël d'une voix menaçante.

— Je n'ai plus d'ordre à recevoir de personne, et je te parlerai comme je l'entends ! avait répliqué l'oncle.

Mais il n'avait pas achevé sa diatribe qu'une paire de gifles décochée à toute volée lui clouait le bec.

À ce moment, ce fut pour moi comme si la foudre venait de tomber sur le toit de la maison. La terrasse où nous nous trouvions venait d'être projetée dans une autre dimension, un monde où tout semblait figé comme une image dans le viseur d'un photographe.

Ébahi, l'oncle Jérôme s'était lentement frotté la joue et, le voyant hocher la tête sans prononcer une parole, j'avais cru qu'il en resterait là. Cependant, à ma stupeur, redevenu soudain le fou hurlant que les voisins apercevaient parfois en train de gesticuler dans le verger, il s'était rué sur Pa' Raphaël avant que mes oncles n'aient eu le temps de l'en empêcher.

L'altercation de ce jour-là n'était pas restée sans conséquences. Revenu à lui, l'oncle Jérôme, sans doute horrifié par son acte, avait quitté la maison sans prévenir, et nul n'avait la moindre idée de l'endroit où il avait trouvé refuge. Mes tantes et Man' Elmire étaient d'avis qu'il fallait prévenir les gendarmes. Mes oncles tergiversaient, persuadés qu'il ne s'agissait que de l'une de ses escapades ordinaires.

Pa' Raphaël, lui, ne s'en mêlait pas. Depuis l'incident, il avait changé. Le plus souvent d'humeur taciturne, il passait désormais le plus clair de son temps dans le verger, à soigner ses plants d'ignames et à tailler ses arbustes. Paulette lui préparait son déjeuner qu'elle allait lui porter à l'heure où résonnait la sirène de midi, et il mangeait seul, installé au pied d'un arbre, en distribuant ses miettes aux oiseaux.

Je pense, aujourd'hui, qu'il était heureux de prendre ses distances avec cette famille dont le contrôle lui échappait. Ces moments de solitude l'aidaient peut-être à retrouver le souvenir de sa jeunesse et à restaurer un peu de cette confiance en lui-même qu'avait ébranlée la révolte de son fils cadet.

Rôdant autour de lui dès que j'en avais l'occasion, je surveillais ses gestes du coin de l'œil pendant qu'il s'abandonnait, de temps à autre, à quelques confidences. J'appris ainsi qu'il était né dans un village de pêcheurs du sud de l'île. Je découvris que sa mère était l'une de ces marchandes de plantes médicinales que l'on croisait parfois sur les marchés, et que son père l'emmenait à la pêche en haute mer dès son plus jeune âge. Peu à peu, se dessinait par bribes sous mes yeux le paysage de sa vie, mais je n'en ressentais qu'avec plus de force l'attraction du mystère qu'il continuait à représenter pour moi.

— Au « Temps-Robert », même les gens de la ville étaient obligés d'apprendre à cultiver un jardin potager ! l'entendis-je me déclarer, un jour.

J'avais dressé l'oreille.

L'époque à laquelle il faisait allusion, j'en entendais souvent parler à la maison. C'était toujours à l'occasion d'une plaisanterie que lançait Paulette ou l'une de mes tantes pour commenter une nouvelle entendue à la radio. « On se croirait revenu au "Temps-Robert" ! » disaient-elles avant de s'embarquer dans une envolée de souvenirs burlesques qui les faisaient hurler de rire. Man' Elmire prétendait, pourtant, que ces années-là avaient été les pires de toute sa vie, si bien que je ne savais plus quoi en penser.

— L'amiral Robert, c'était le gouverneur de l'île à l'époque des Allemands ? avais-je demandé, pas trop sûr de ce que j'avançais.

— Eh oui, c'est loin tout ça ! m'avait répondu Pa' Raphaël. En Métropole, c'était l'Occupation et le gouvernement de Vichy ! Les Français avaient décidé de transférer chez nous l'or de la Banque de France. Malheureusement pour eux, lorsqu'ils sont arrivés, les Anglais et les Américains avaient décidé d'organiser le blocus l'île, et on s'est retrouvés avec toute une flottille de bâtiments de guerre piégés dans la rade. Même les pêcheurs n'avaient plus le droit de passer !

Je tombais des nues, mais je m'étais efforcé de lui cacher ma surprise pour ne pas l'interrompre.

— La plupart des provisions arrivaient de France par la mer comme elles le font encore aujourd'hui, avait repris Pa' Raphaël après s'être éclairci la gorge d'une lampée de rhum. Alors, on a vite été à court de ravitaillement. En Martinique, il n'y avait plus ni huile, ni farine, ni viande salée, ni même du savon. Les gens se fabriquaient des chaussures en fibres de coco. Les femmes se taillaient leurs robes dans de vieux sacs de jute ou bien rapiéçaient les vieilles à n'en plus finir. Il a même fallu inventer un mélange d'essence et de rhum agricole pour faire tourner la centrale électrique !

Je m'estimais déjà heureux d'avoir eu droit à un tel luxe de détails de sa part mais, visiblement échauffé par les vapeurs de l'alcool, il semblait devenu intarissable :

— À cette époque-là, mes frères et moi, nous allions à la pêche ensemble tous les jours de la semaine. Mais, du poisson, on n'arrivait même plus à en trouver. Alors, on s'est lancés dans la contrebande. Faut dire qu'à cette époque tout le monde s'y était mis ! Une ou deux fois par semaine, on faisait le voyage de nuit et, au nez et à la barbe de ces salopards, on traversait le canal pour se rendre à Sainte-Lucie ! De là-bas, on ramenait tout ce qu'on pouvait pour le revendre au marché noir en Martinique ! Le

plus drôle, ça a été le jour où l'un de nous s'est mis en tête d'embarquer une paire de moutons ! Imagine un peu, Simon, ces sacrées bestioles attachées au fond de la yole et qui bêlaient tant qu'elles pouvaient durant la traversée ! Il a fallu les assommer pour ne pas se faire repérer !

Pa' Raphaël avait continué une heure durant à me débiter les plus folles histoires. Était-ce bien le même homme avec lequel Ton' Jérôme s'était battu ? Était-ce bien celui qui continuait à inspirer la crainte et le respect de mes oncles, mais dont maman s'obstinait à prétendre qu'il n'était qu'un vieil ivrogne indigne de toute confiance ? Jamais, en tout cas, je ne m'étais senti aussi heureux en sa compagnie, et je n'allais pas bouder mon plaisir.

Dans le ciel embrasé par les feux du soleil couchant, les grappes de merles avaient disparu, remplacés par les premières chauves-souris qui dansaient sur nos têtes. C'était le moment où, d'habitude, mon grand-père rangeait ses outils et regagnait la maison. Mais, ce jour-là, il n'avait paru nullement pressé de s'en aller. S'appuyant des deux mains sur le manche de son trident, il était resté là à réfléchir, l'air absent.

Lorsqu'il s'était de nouveau tourné vers moi, je ne m'étais pas attendu pas à la soudaine gravité de son regard.

— Nous avons un frère plus jeune, le dernier-né de la famille. Il s'appelait Alcide, et ne rêvait que de rejoindre la Résistance. Une nuit, sans nous prévenir, il s'est embarqué dans une yole avec un groupe d'amis pour rallier l'île de la Dominique. C'était de là que repartaient en bateau les jeunes gens qui voulaient gagner la Métropole pour se battre sous les ordres du Général. Seulement, par malheur, ils sont tombés sur un destroyer qui rôdait dans les parages et, en deux coups de canon, c'était fini. Il y a bien eu un rescapé, un dénommé Wilbur qui était le fils d'un voisin, mais les Américains l'ont rendu à ce chien d'amiral qui l'a fait fusiller par un peloton sous les murs du fort Saint-Louis !

Pa' Raphaël s'est tu subitement. Ses yeux voyageaient dans le ciel comme s'il y cherchait la réponse à des questions qu'il s'était posées durant toute sa vie.

L'oncle Jérôme s'était finalement décidé à rentrer à la maison. On l'avait vu débarquer un matin, son baluchon sur le dos, maigre à faire peur. À son arrivée, prévenu par l'une de mes tantes qui était allée le chercher dans le verger, Pa' Raphaël était venu à sa rencontre et ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre sans un mot.

L'oncle était plutôt mal en point. Il brûlait de fièvre et crachait du sang. Grâce aux soins de Paulette qui lui préparait ses plats préférés et ne cessait de l'abreuver de mystérieuses tisanes, il avait pourtant commencé peu à peu à recouvrer ses forces. Le soir, de retour à la maison, mes tantes et mes oncles défilaient à son chevet pour le distraire et lui faire la conversation. Au début, il ne réagissait guère. Mais, au bout de quelque temps, on l'avait vu se remettre à parler et reprendre goût à la vie.

Un jour, de retour du lycée, je l'avais même trouvé en train de bavarder en riant avec Pa' Raphaël dans la cour. Le lendemain, Paulette les avait surpris tous les deux en train de s'en aller dans le verger, chargés d'outils qu'ils avaient récupérés dans l'appenti. Nous n'avions su de quoi il retournait qu'en découvrant la cabane qu'ils avaient bâtie au bord de la ravine. Avec son toit en paille de vétiver, ses cloisons en lattes de bambou tressées et son carré de terre battue en guise de plancher, elle ressemblait à l'une de ces cases anciennes que l'on trouve encore dans la campagne de l'île. L'oncle Jérôme y passait la plupart de ses après-midi, et il lui arrivait même d'y habiter plusieurs jours d'affilée.

— Cette cabane, elle sera pour toi et moi, Simon ! m'avait-il déclaré, la première fois où il m'avait emmené la visiter.

J'en étais resté saisi d'étonnement.

— Rien que pour nous deux ?

— À part Pa' Raphaël, personne d'autre n'aura le droit d'y entrer !

J'avais cru qu'il s'agissait d'une promesse en l'air, mais la première fois où mes oncles étaient venus y jeter un œil, aucun d'entre eux n'avait réussi

à en franchir le seuil. Même mes tantes qui se proposaient de lui poser des rideaux aux fenêtres avaient essuyé un refus.

Désormais, lorsque je rentrais du lycée, je me dépêchais d'aller le rejoindre là-bas. Il m'avait montré la boîte de pilules que lui avait prescrites le docteur Firmin, le médecin de la famille, en m'expliquant qu'il lui suffirait de les prendre durant toute sa vie pour éviter les crises. J'y croyais. Lorsque nous nous retrouvions assis au bord de la ravine à bavarder, même le nom de l'Algérie avait disparu de nos conversations.

Il m'avait parlé d'une fiancée qu'il avait fréquentée avant son départ à la guerre. Elle s'appelait Clémence, et elle habitait dans le quartier. Il me l'avait si bien décrite, avec ses yeux verts en amande et ses longs cheveux dorés, que j'étais persuadé de pouvoir la reconnaître si je venais un jour à la croiser dans la rue. Elle lui avait promis de l'épouser. À son retour d'Algérie, il avait découvert qu'elle ne l'avait pas attendu et qu'elle s'était mariée avec un autre. Le jour où il m'avait raconté cette histoire, rien qu'au ton de sa voix j'avais deviné que les fellaghas n'étaient pas les seuls à lui rendre visite lors de ses nuits d'insomnie, et que le souvenir de sa Clémence revenait le tourmenter.

Son nom lui revenait souvent aux lèvres. L'idée de l'avoir perdue lui était insupportable, au point qu'il continuait à se comporter comme si leur rupture n'avait pas eu lieu. Il prétendait s'être marié avec elle lors d'une cérémonie dont il me raconta tous les détails. Il lui avait fait construire une maison, et m'avait même énuméré les meubles qu'il y avait fait installer. Il s'était ainsi inventé une famille dont les péripéties se déroulaient comme des épisodes lorsqu'il me les racontait. « Je t'avoue, me dit-il un jour en riant, que j'ai un faible pour Josianne, la petite dernière, qui ressemble tellement à sa mère ! » Soudain effrayé, je compris qu'il s'appliquait à nous donner le change, mais que sa maladie reprenait le dessus.

Cependant, les jours où ce monde imaginaire s'écroulait comme un château de cartes, le livrant à la merci de la réalité qui l'attendait, il semblait vieilli de vingt ans, se traînant comme une ombre à travers la maison. Je savais alors que la prochaine étape de son voyage en enfer le conduirait à l'épicerie du quartier où il se procurait ses bouteilles de rhum.

Cette année-là, nous fûmes heureusement préservés des cyclones, et la cabane, dont j'avais cru l'installation provisoire, ne tarda pas à devenir mon terrain de jeu favori. L'oncle Jérôme s'improvisait grand maître de

cérémonie. Les jours où il jouait du tambour, nous étions sûrs de voir aussitôt débarquer l'un ou l'autre de mes oncles exhibant une paire de baguettes qui lui serviraient à marquer le rythme sur une planche ou un morceau de bambou. Pa' Raphaël, parfois, venait nous rejoindre. S'emparant d'un manche à balai dont il frottait l'extrémité avec vigueur contre une caisse en bois, il en tirait des gémissements saccadés qui semblaient s'enrouler au cœur de la musique pour la réchauffer davantage. J'étais alors le plus heureux de la fête, et la même ferveur m'envahissait lorsqu'ils entonnaient l'un de ces chants traditionnels dont les accents guerriers m'enflammaient le sang.

Paulette, elle aussi, venait parfois nous retrouver. Les danses de la campagne, elle les connaissait comme personne et, malgré son âge, elle n'hésitait pas à en esquisser devant nous quelques pas. J'étais toujours dérouté par sa métamorphose, car elle n'était plus alors qu'une jeune fille malicieuse et rebelle dont les déhanchements et les airs provocants déclenchaient inmanquablement les « ahem » embarrassés de Pa' Raphaël.

C'était là, devant la porte de cette cabane, que je les avais, un jour, surpris tous les deux à parler en se tenant la main. À la seule manière dont ils se regardaient, brusquement m'était apparue comme une évidence la raison pour laquelle Paulette ne s'était jamais mariée.

Man' Elmire était-elle au courant de leur liaison ? Aujourd'hui, je serais tenté de le croire. De telles amours n'étaient pas rares dans les familles de l'époque. Mais elle savait aussi que, pour elle, Paulette aurait même accepté de sacrifier sa vie. D'ailleurs, n'était-ce pas là ce qu'elle avait fait en se résignant à cette existence solitaire consacrée au service d'une famille aussi modeste que la nôtre ? Elle aurait pu travailler dans n'importe quelle maison bourgeoise de la capitale si elle n'avait appris, me disait-elle, à nous aimer. Ce cœur qui battait en secret pour Pa' Raphaël, elle en avait ouvert les portes en grand afin que chacun d'entre nous puisse y trouver sa place.

L'hivernage bat son plein, et les pluies torrentielles se succèdent comme un déluge en cascade sur les toits de l'île. C'est l'époque où le lit de la ravine déborde et où nous n'avons qu'à nous baisser pour ramasser dans l'herbe par poignées ces poissons minuscules baptisés *titiris* avec lesquels Paulette nous prépare de savoureuses marinades.

L'oncle Jérôme en ramène des calebasses entières lorsqu'il sort patrouiller dans le verger durant l'averse. Enveloppé dans son imperméable militaire, chaussé de lourdes bottes en caoutchouc qui s'enlisent dans la boue, je le revois encore se baisser en riant pour enfourner ses prises dans un grand sac. Qui alors aurait pu se douter qu'il s'apprêtait à mettre fin à ses jours ?

C'est Pa' Raphaël qui l'a découvert, un matin, se balançant au bout d'une corde accrochée à une branche de manguiier. En revenant du lycée, je l'ai trouvé étendu sur le lit de sa chambre, les yeux fermés, les mains sagement croisées sur la poitrine. Je n'avais jamais vu un mort, et j'ai même pensé qu'il était endormi, avant de découvrir les traces bleues autour de son cou.

J'ai soudain eu l'impression que la nuit s'abattait autour de moi. J'entendais siffler mes oreilles. Des taches de lumière dansaient devant mes yeux. La mort, c'est d'abord un silence. La voix de quelqu'un qui s'éteint. Quant à moi, je prenais conscience que je n'entendrais plus résonner celle de l'oncle Jérôme dans le verger, ni ses éclats de rire, ni ses roulements de tambour. Mieux qu'un oncle, je le considérais comme un grand frère, et sa disparition brutale creusait en moi un abîme que rien, j'en étais sûr, ne parviendrait à combler.

Ce jour-là, le docteur Firmin était en train de parler avec Pa' Raphaël sur la terrasse lorsque je suis sorti les rejoindre.

— Il ne se soignait pas ! disait le docteur. Alors, comment veux-tu ?

Pa' Raphaël tournait et retournait entre ses doigts la boîte de pilules que m'avait montrée l'oncle Jérôme et, au bruit, j'ai deviné qu'elle était pleine.

— Je l'avais pourtant prévenu qu'il risquait la rechute s'il abandonnait le traitement ! a marmonné le docteur en s'emparant de la boîte pour en inspecter le contenu. Regarde-moi ça ! Trois mois que je lui ai renouvelé son ordonnance, et il n'y a même pas touché !

Mon grand-père avait l'air embarrassé :

— Tout de même, est-ce qu'on ne pourrait pas faire quelque chose ?

Le docteur Firmin a sursauté comme s'il avait été piqué par une guêpe.

— Quelque chose ? Que veux-tu que je fasse ? Je ne peux pas délivrer un permis d'inhumer dans ces conditions ! Il me faut avertir la police ! Il y aura probablement une autopsie !

Pa' Raphaël lui a balancé son regard des mauvais jours et lui a posé une main sur l'épaule, mais l'autre s'est dégagé aussitôt et s'est dépêché de ramasser sa sacoche.

— Écoute, je dois filer ! J'ai des patients à voir ! Mais je te tiendrai au courant !

Ils se sont serré la main, et Pa' Raphaël l'a suivi des yeux pendant qu'il s'en allait rejoindre sa voiture garée devant la maison.

Ce soir-là, il m'a entraîné dans le verger en portant sur l'épaule un jerrican d'essence, et nous avons mis le feu à la cabane.

— C'est en souvenir de ton oncle, et pour le repos de son âme ! l'ai-je entendu murmurer pendant que nous regardions les flammes dévorer les cloisons et lécher le toit en paille.

Nous sommes restés là jusqu'au moment de voir l'endroit réduit en cendres. Puis mes tantes et mes oncles sont arrivés, transportant des seaux d'eau pour éteindre les braises. La fumée nous piquait les yeux. L'odeur de bois brûlé nous agressait les narines. Mais nous étions tous fascinés par le spectacle, et personne n'a bougé.

J'étais sûr que l'oncle aurait aimé avoir droit à l'une de ces nuits de veillées créoles durant lesquelles se succédaient les conteurs traditionnels et où perçaient les éclats de rire même parmi les proches du défunt. Je n'y avais moi-même jamais assisté, et l'occasion me semblait idéale. Mais Pa' Raphaël, à qui j'en ai parlé, m'a répondu que nous resterions en famille.

Il pleuvait des cordes, le jour de l'enterrement de l'oncle Jérôme, et il n'y a pas eu grand monde en dehors de ses proches amis. Le prêtre avait refusé de célébrer ses obsèques. Seul l'oncle Antoine a prononcé quelques paroles pendant que le fossoyeur et ses assistants descendaient le cercueil dans le

caveau familial. Ensuite, nous avons attendu qu'ils referment la dalle, avant de repartir sous nos parapluies en direction de la sortie.

Après la mort de l'oncle Jérôme, la vie a continué, mais ce n'était plus pareil. Un silence accablant pesait sur la maison et, le soir à l'heure du dîner, l'on aurait pu entendre une mouche voler.

Man' Elmire se réfugiait souvent pour prier devant le petit autel qu'elle avait installé dans le salon, et où trônait une photo de l'oncle en tenue de soldat. Visiblement affectée par la disparition de son fils, elle ne montrait pour autant aucun signe de faiblesse et continuait d'une main ferme à diriger la famille dont l'équilibre, fragilisé, ne semblait plus reposer que sur ses seules épaules.

Je me consolais, quant à moi, de la disparition de Ton' Jérôme en m'efforçant d'imaginer, comme le répétait Paulette, qu'il vivait à présent heureux dans un autre monde. Depuis qu'elle m'avait expliqué que les morts rendaient parfois visite à leurs proches, il m'arrivait même de me rendre à l'ancien emplacement de la cabane et d'y allumer des bougies dans l'espoir qu'il m'apparaîtrait. Mais, ce fut en vain que, des semaines durant, je me prêtais au jeu. Jamais il ne se présenta.

Cette année-là, un cyclone a ravagé l'île.

Ils l'avaient annoncé depuis la veille à la radio, si bien que Pa' Raphaël et mes oncles s'étaient empressés de préparer la maison à l'épreuve qu'elle allait subir. Des sacs de sable avaient été disposés sur le toit. Portes et fenêtres avaient été barricadées. Des bougies et des lampes à pétrole avaient été dispersées dans toutes les pièces en prévision d'une coupure d'électricité. Les meubles avaient été surélevés pour les protéger de l'eau. Les mêmes gestes se répétaient chaque année lors des passages des cyclones, et j'en avais désormais pris l'habitude. Une atmosphère oppressante semblait pourtant régner dans tout le quartier et, en découvrant les visages graves et anxieux de Pa' Raphaël et de mes oncles, j'ai compris que, cette fois, la menace était plus sérieuse qu'à l'ordinaire.

Le lendemain, dans l'après-midi, je suis allé faire un tour dans le verger. Il y régnait un étrange silence. Pas un chant d'oiseau. Pas un craquement de brindilles. Dans le feuillage des arbres, pas un souffle de vent. Même le temps semblait suspendu, immobile.

De retour à la maison, j'ai rejoint mes oncles qui, rassemblés autour de Pa' Raphaël, écoutaient fiévreusement les dernières nouvelles et les bulletins d'alarme de la radio. Je ne les avais jamais sentis aussi soudés, ni aussi proches de leur père, comme si la perspective du danger que nous courions avait suffi à abolir entre eux les règles habituelles.

Réunies dans la cuisine, Man' Elmire et mes tantes étaient occupées à ranger les placards, pendant que Paulette s'activait à mettre les provisions à l'abri. La même angoisse se lisait sur leurs visages, et pas une d'entre elles ne desserrait les lèvres.

Lorsque je suis ressorti sur la terrasse, allongé devant la barrière de l'entrée, Taylor gémissait à fendre l'âme, me renforçant dans la conviction que de graves événements se préparaient.

Le vent s'est levé vers minuit. Une horde de cavaliers piétinaient le toit, broyant les feuilles de tôles sous leurs sabots. Portes et fenêtres tremblaient, et l'on entendait craquer les poutres de la charpente comme si la maison avait été sur le point de s'effondrer.

Réfugiés dans le salon, nous nous efforcions tous de conjurer la peur. Man' Elmire et Paulette priaient à haute voix, invoquant tous les saints du Ciel à notre secours.

Quant à moi, je me sentais dans un tel état de panique que je ne savais plus ce que je faisais.

— *Ton' Jérôme, protège-nous !* me suis-je écrié au plus fort de la tempête, m'adressant à l'oncle ainsi qu'il m'arrivait de le faire dans le verger.

Je n'avais aucune raison de croire que, cette fois, le rituel s'avérerait efficace. Je me suis même senti brusquement mal à l'aise devant les regards éberlués que m'adressaient mes tantes et mes oncles. Man' Elmire et Paulette, elles aussi, s'étaient interrompues pour me dévisager d'un air où se mêlait l'étonnement à l'inquiétude.

Puis maman est venue me rejoindre et m'a pris dans ses bras.

Elle avait fait ce geste pour tenter de me calmer. Mais, blotti contre elle, j'entendais battre son cœur à coups redoublés, et j'ai compris qu'elle était aussi terrifiée que moi. De désespoir, j'allais fondre en larmes lorsque,

soudain, à ma surprise, succédant au fracas du tonnerre à l'horizon, j'ai entendu le rire de l'oncle Jérôme m'éclabousser l'oreille, un rire qui se prolongeait en cascade, et semblait rebondir à l'infini contre les parois d'une caverne.

J'en ai eu le poil dressé sur l'échine. Un liquide froid et visqueux s'est mis à couler dans mes veines. Puis, dans la lueur d'une salve d'éclairs, m'est apparue une vision si nette et précise que je m'en souviens encore aujourd'hui : celle de l'oncle debout sur le seuil de la cabane, les bras levés au ciel, et invectivant Dieu comme s'ils eussent été réunis à une table pour une partie de dominos.

J'avais cru ma dernière heure arrivée. L'instant d'après, à ma surprise ce fut comme si un rayon de soleil était venu tout à coup interrompre le déluge qui s'abattait sur nous, une escale de lumière dans la nuit. Le vent s'est calmé. Puis la pluie s'est faite plus légère, et les salves du tonnerre peu à peu se sont dispersées dans le lointain.

Je n'en revenais pas de la soudaineté du miracle. Je ne saurais dire s'il était dû à la supplique que je lui avais adressée mais, à dater de ce jour, Ton' Jérôme se mit à occuper une place envahissante dans mes prières. Accrochée en bonne place dans le placard où je rangeais mes vêtements, la médaille qu'il m'avait offerte me rappelait tous les jours qu'il continuait à veiller sur moi comme un ange gardien.

Il pleuvait, cet après-midi, sur la route de la Trace qui serpente à l'intérieur des terres jusqu'aux villages du nord de l'île. En chemin, j'ai fait une halte pour admirer l'arbre devant lequel Césaire aimait se recueillir. Un immense fromager planté au sommet d'un talus. Jadis carbonisé par l'éruption du volcan, il a réussi, par on ne sait quel miracle, à renaître de ses cendres. Ses branches déployées forment une voûte dont l'ombre s'étend sur l'asphalte tel un écran opaque, une oasis de fraîcheur pour les jours de carême. Le poète y venait souvent en compagnie de Suzanne, sa jeune et fascinante épouse. Après leur divorce et jusqu'aux dernières années de sa vie, il a continué seul à perpétuer ce pèlerinage mystérieux.

Me revient le souvenir d'une photo aperçue dans un livre et où il a l'air d'un Pygmée en costume de ville comparé à la taille gigantesque de l'arbre dressé derrière lui. Un sourire béat d'enfant émerveillé lui éclaire le visage. De l'autre côté de la route se tient Suzanne, le visage tourné vers le sol. À moins qu'elle ne soit occupée à ouvrir son sac à main ou à nettoyer sa robe tachée par les fougères ? Le cadrage du cliché ne permet pas de le savoir. L'on pourrait toutefois en déduire qu'elle est loin de partager la fascination que semble éprouver le poète pour cet illustre ancêtre du monde végétal.

Je cède à la tentation d'imaginer tous les scénarios possibles, toujours dans l'espoir de réussir à percer, sous le masque du grand homme, ses faiblesses secrètes. L'énigme du *Cahier d'un retour au pays natal* n'en finit pas de me hanter.

Cette fois, me vient l'image du petit Aimé, blotti aux pieds de sa grand-mère, et l'écoutant dérouler le fil d'un conte fourmillant de diabesses et de sorcières à tous les étages. Je le vois, les yeux écarquillés, le cœur battant, serrant les poings pour s'efforcer de maîtriser sa frayeur pendant qu'elle le met en garde au passage contre les dangers de la nuit. « Si tu trouves un cercueil sur ton chemin, voilà ce que tu dois faire... » lui dit-elle. Le gamin ouvre grand les oreilles et n'en perd pas une miette. Voilà comment s'est

installée en lui la magie sombre de cette île, et la certitude d'appartenir à un peuple de « revenants ». Au temps de mon enfance, les grand-mères se ressemblaient et j'ai vécu avec Man' Elmire les mêmes scènes et les mêmes moments d'intimité. Encore et toujours me nargue, pourtant, la sensation que tout exil est à jamais définitif, et que le grand retour dont parle le poète n'est, au mieux, que la poursuite d'un rêve chimérique.

Man' Elmire était notre reine. Notre « poteau-mitan », le mât central qui porte la toiture des cases.

Mais, bizarrement, quand je repense à elle, aujourd'hui, seules me reviennent des bribes de souvenirs, comme ces dimanches où nous allions ensemble à la messe en compagnie de mes tantes, et où notre équipage prenait alors des allures si solennelles que les voisins sortaient parfois sur le pas de leurs portes pour nous regarder passer. Je me rappelle aussi ces moments où j'allais me blottir contre elle pour me consoler d'un chagrin, et ceux où j'entendais enfin résonner son rire clair et léger de tourterelle pour telle péripétie de ma journée que je lui avais racontée.

Pourquoi n'ai-je pas su garder intacte son image, au fil des ans ? Est-ce à cause de la peur que m'inspirait sa maladie ?

À l'époque, j'ignorais qu'elle souffrait du diabète. Mais, après qu'elle eut subi cette terrible opération chirurgicale qui l'avait laissée amputée des deux jambes, j'avoue que la simple vue de son corps mutilé allongé sous les draps me mettait au supplice.

Je me souviens de ce premier jour où, chargé par mon grand-père d'aller prendre de ses nouvelles, je m'étais retrouvé à l'entrée de l'hôpital du Lamentin. Après m'être renseigné à la réception sur le numéro de sa chambre, j'avais suivi comme un automate le dédale des couloirs du deuxième étage du bâtiment, m'efforçant de mon mieux d'enrayer mon angoisse.

Man' Elmire n'avait eu aucune réaction lorsque j'étais entré dans la pièce. La fenêtre qui donnait sur le parc était fermée pour empêcher la lumière du soleil de lui blesser les yeux, et j'avais dû attendre que mon regard s'habitue à la pénombre avant de distinguer son visage. Je n'étais pas sûr qu'elle me reconnaîtrait. Ces derniers temps, d'après mes tantes, son esprit s'égarait parfois, repartait vers l'enfance, et elle s'imaginait alors parler à sa

mère ou à l'une de ses sœurs, si bien qu'on ne pouvait jamais être sûr de la façon dont les choses se dérouleraient.

— C'est moi, grand-mère, avais-je murmuré à son oreille en m'installant à son chevet.

J'avais cru qu'elle dormait, mais elle avait poussé un soupir lorsque je m'étais penché vers elle.

— Simon ?

— Oui.

— Donne-moi la main.

Ses doigts étaient glacés, et je les avais serrés de toutes mes forces pour essayer de les réchauffer.

— Ta grand-mère va partir au Ciel, Simon, et il ne faudra pas que tu sois triste.

— Non, grand-mère, tu ne peux pas t'en aller maintenant...

Les mots se bousculaient dans ma gorge, mais j'ignorais par où commencer. Il me fallait pourtant réussir à la convaincre qu'elle ne pouvait nous abandonner alors que la famille menaçait de sombrer.

— On doit tous mourir, un jour, Simon. C'est le bon Dieu lui-même qui décide !

— Je vais prier pour que tu vives, grand-mère !

— Même les arbres meurent lorsque leur temps arrive, mon chéri. Il faudra que tu apprennes à l'accepter.

— Alors, moi aussi, je vais partir au Ciel, si tu t'en vas !

C'était mon dernier argument pour qu'elle accepte de changer d'avis, et j'espérais qu'elle en tiendrait compte. Mais elle s'était juste contentée de se tourner vers moi :

— Je veux que tu me promettes de rester sur le droit chemin lorsque je ne serai plus là.

Sa voix était soudain ferme et tranchante comme je l'avais rarement entendue. Puis, elle était retombée en arrière, et la sueur s'était mise à dégouliner de son visage comme si elle avait trop chaud. J'avais attrapé une serviette qui traînait sur le lit pour lui éponger le front, mais elle avait encore eu la force de me saisir le bras et de m'obliger à la regarder en face :

— Promets-le-moi !

Pétrifié d'angoisse, j'avais hoché la tête et murmuré les mots qu'elle attendait.

— À présent, tu veux bien qu'on dise le *Notre Père*, Simon ? avait-elle ajouté dans un souffle.

Reoulant mes larmes, je m'étais agenouillé devant son lit, et nous avons commencé à prier ensemble comme nous le faisons du temps où je l'accompagnais à l'église et où elle me présentait à ses amies en m'appelant son « petit cardinal ».

Revenue chez nous au bout d'un mois, elle s'est éteinte quelques jours plus tard sans avoir laissé entendre la moindre plainte. Je la revois encore dans cette chambre où elle agonisait, elle et son visage blême de spectre dont les yeux noirs fixaient le plafond sans désespérer. J'entends s'accélérer son souffle pendant qu'elle semble vouloir rassembler ses forces en un ultime élan. Mes tantes se précipitent vers le lit, mais il est déjà trop tard. Man' Elmire retombe en arrière en proférant un dernier râle pendant que Paulette, effondrée en larmes et lui serrant convulsivement les mains, s'obstine à l'appeler d'une voix déchirante : « Maîtresse, maîtresse... » Maman a beau me prendre dans ses bras, je me sens d'autant plus terrorisé que j'entends se mêler ses sanglots à ceux de mes tantes et de mes oncles. « Maîtresse », répète inlassablement Paulette, les yeux égarés dans le vide. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, aujourd'hui, toutes les fois que j'entends prononcer ce mot, je ne peux m'empêcher d'éprouver une forme lointaine de stupeur, et même d'effroi.

Depuis l'enterrement de Man' Elmiré, la mort semble planer comme une menace dans la maison, nous obligeant à nous murer dans le silence et à courber le dos. Les rires se sont éteints, et les regards témoignent d'une même douleur inconsolée. Pa' Raphaël interdit que l'on écoute la radio. L'électrophone est rangé sous clé. Maman et mes tantes étrennent des robes de deuil. Même les miroirs sont recouverts d'un châle noir.

Paulette ne disait rien, mais je voyais bien qu'elle accusait le coup. Ses cheveux avaient blanchi en une nuit, et son visage, tel un masque de cire, affichait une stupeur douloureuse qui ne se démentait pas.

Un matin, à l'heure du petit-déjeuner, elle se présente devant nous, vêtue d'une robe noire immaculée, et dépose à ses pieds sa vieille valise en carton. Les yeux rougis de larmes, elle vient nous annoncer qu'elle repart vivre à la campagne dans sa famille. Elle dit qu'elle ne se sent plus la force de continuer. Elle dit qu'il est temps pour elle de hisser sa barque à l'abri du rivage et qu'elle remercie la vie du bonheur qu'elle lui a donné de nous connaître et de nous aimer. Puis, se tournant vers mes tantes, elle leur répète que c'est à elles désormais de reprendre la main. « Et surtout, veillez bien sur votre papa ! » ajoute-t-elle d'une voix nouée de larmes, avant d'empoigner fermement sa valise et de repousser la barrière de la terrasse.

Cloués de stupeur, nous n'osons faire un geste pendant que nous la regardons redescendre l'allée et s'engager sur le chemin qui mène à la gare routière. C'est alors que je me rappelle l'avoir surprise quelques jours plus tôt dans le salon, agenouillée devant l'autel où la photo de Man' Elmiré était allée rejoindre celle de l'oncle Jérôme. D'une voix gémissante, elle suppliait ma grand-mère de lui pardonner.

Ce départ achèvera de sonner le glas de notre vie d'avant. Une atmosphère fébrile s'empare de la fratrie. Le soir, réunis dans la cour, mes oncles se perdent en de mystérieux conciliabules, échafaudant mille et une stratégies pour aller s'installer en ville. Même mes tantes parlent désormais de quitter

la maison pour voler de leurs propres ailes. Tous redoutent, cependant, d'affronter Pa' Raphaël dont le silence mutique ne leur dit rien qui vaille. Durant la journée, c'est à peine s'il lui arrive de desserrer les dents. Nous ne lui avons jamais connu ce visage blême, ces yeux hagards, et ce rictus amer accroché à ses lèvres. Suis-je le seul à deviner pourquoi Paulette lui a brisé le cœur ? Ni maman ni mes tantes ne semblent se douter de rien. Mes oncles, non plus, qui passent leur temps à commenter les moindres gestes du vieil homme. À les entendre, Pa' Raphaël, tel un volcan en sommeil, tôt ou tard se réveillera pour cracher sa colère.

Maman est la première à se décider à partir. Elle l'annonce, un soir, à l'heure du dîner. Elle dit qu'elle s'apprête à louer un studio à Fort-de-France, dans le quartier des Terres-Sainville, et qu'elle compte bientôt s'y installer seule avec moi. La nouvelle jette un froid autour de la table. Mes tantes et mes oncles retiennent leur souffle, leurs yeux braqués vers le visage de mon grand-père dont ils guettent la réaction. Mais Pa' Raphaël, le regard perdu dans le vide, ne dit rien. Il attrape lentement sa serviette de table pour s'essuyer la bouche puis, écartant sa chaise, se lève et repart s'enfermer dans sa chambre sans prononcer un mot. Maman, le front penché sur son assiette, ne cille même pas, mais je la sens jubiler sous les regards de la fratrie subjuguée par tant d'audace.

Le studio des Terres-Sainville est perché au dernier étage d'un vieil immeuble. On dirait une maison de poupée. Dans l'unique pièce exiguë, l'évier de la cuisine sert aussi de lavabo, et la douche se réduit à quelques casseroles d'eau qu'il faut se verser sur la tête, debout dans une bassine. Posés sur une étagère, un réchaud à pétrole et une plaque électrique sont notre seul luxe. Assiettes, verres et couverts sont empilés dans un grand carton posé près de la porte. Un simple drap tendu sur une corde sépare nos matelas déroulés à même le carrelage.

Les soirs où maman n'a pas envie de parler, jusqu'au moment de m'endormir, j'entends jouer en sourdine la radio posée à la tête de son lit. Boléros, tangos et autres mélodies sucrées qu'elle adore se succèdent en enfilade sur la station qu'elle écoute. Je préférerais qu'elle se branche sur l'une de celles où résonnent les airs de salsa à la mode, ou même sur l'une de ces radios de Miami où passent en boucle des airs de jazz, mais je sais bien qu'elle ne le fera pas.

J'assiste chaque week-end au défilé de mes tantes ou de ses amies. Je me retrouve alors au beau milieu d'une assemblée de femmes excitées et bavardes dont les gloussements et les crises de rire n'en finissent plus. Sinon, lorsque nous sommes seuls, en guise de distraction du samedi soir, il nous arrive aussi d'ouvrir en grand la baie vitrée du balcon pour écouter jusque tard dans la nuit le concert des orchestres qui répètent dans le quartier et dont la plupart sont constitués d'amateurs qui préparent un répertoire pour le prochain carnaval. Ces moments-là sont mes préférés. Une cigarette à la main, maman s'accoude alors à la rambarde en ciment pendant que, juché à ses côtés sur un tabouret, je me donne des airs d'adulte en m'imaginant que les passants qui lèveront les yeux vers nous me prendront pour son fiancé.

J'apprends, au fil des semaines, à me repérer dans le quartier. Le vieil homme qui tient l'échoppe de coiffeur au coin de la rue m'autorise à traîner

chez lui. J'ai aussi fait la connaissance de Solange, la jeune serveuse du bar de l'Étoile, dont je suis aussitôt tombé amoureux. Solange me sourit et me gratifie d'une caresse sur la joue toutes les fois qu'elle me croise dans la rue. La nuit, je m'endors en réfléchissant aux mille manières possibles de devenir un jour son mari. Il y a encore la bande des Chats sauvages, du nom qu'ils se sont donné en s'inspirant de celui d'un groupe de musiciens de la Métropole. Honoré, Patrick et Louis-Maurice sont les seuls garçons du quartier à porter des blue-jeans et des blousons noirs et à se défriser les cheveux. Les voir se balader dans la rue en roulant des épaules est devenu l'un de mes spectacles favoris même si j'ai appris, par Solange, qu'ils ont beau exhiber leurs crans d'arrêt et fanfaronner dans son bar à toute heure de la journée, aucun d'eux ne serait capable de faire du mal à une mouche.

Mais, de tous ces visages qu'il m'arrivait de croiser sur mon chemin, celui de Solo reste mon préféré.

Il habitait à quelques rues de mon immeuble dans une petite maison au toit de tôles dont les fenêtres donnaient sur le trottoir. J'en étais resté saisi d'admiration le jour où, passant devant chez lui, je l'avais aperçu dans sa chambre en train de jouer du piano. Il avait l'air d'un gamin trop vite grandi. À le voir penché sur l'instrument, il émanait de lui, à cet instant, une telle aura de puissance que j'avais été captivé par la scène. Me découvrant soudain planté de l'autre côté de la fenêtre, il m'avait adressé un sourire. Pour toute réponse, incapable de proférer un seul mot, j'avais pris mes jambes à mon cou sans demander mon reste.

Les jours suivants, je m'étais mis à ralentir le pas toutes les fois que j'approchais de chez lui, tendant l'oreille pour savoir s'il était en train de jouer. La fois où, en trouvant la maison fermée, je m'étais même enhardi à jeter un coup d'œil à travers les persiennes entrouvertes de sa fenêtre. J'avais eu la surprise d'entendre une voix derrière moi me demander pourquoi je n'allais pas tout simplement frapper à la porte. Au comble de l'embarras, j'avais été bien incapable de justifier mon étrange comportement.

— Tu es nouveau dans le quartier ? m'avait lancé Solo en allumant une cigarette dont il rejeta une longue bouffée vers le ciel avant de me regarder de nouveau.

Bluffé par ses manières d'adulte et sa tranquille assurance, je m'étais brusquement dit que je venais de trouver un modèle idéal pour tenter de

projeter ma vie vers cet avenir incertain qui m'attendait. Les leçons de piano qu'il accepta de me donner gratuitement ne s'avèrent pourtant d'aucune utilité. Même si j'adorais la musique, je n'avais pas le don nécessaire pour devenir un véritable musicien.

Désormais, le samedi après-midi, Solo passait me chercher pour m'entraîner aux répétitions de l'orchestre de son père. Comme la plupart des maisons créoles du quartier, celle de ses parents disposait d'une arrière-cour à ciel ouvert abritée du regard des passants. C'était là, au pied d'un arbre à pain centenaire dont les racines plongeaient sous la dalle de ciment, que se déroulaient les séances. Assis dans un coin, sous la surveillance vigilante de la maîtresse des lieux qui me chérissait d'une attention quasi maternelle, j'étais aux premières loges pour assister à ce déferlement de musique qui soudain faisait vibrer les cloisons de la vieille baraque. Le père de Solo, son saxophone accroché au cou, dirigeait ses musiciens d'une main de fer, attentif au moindre détail de la partition. Biguines, mazurkas, tangos et meringués s'enchaînaient sans la moindre pause jusque tard dans la nuit, m'étourdissant de leurs trilles dont la voix suave d'un chanteur soulignait les accents, et je m'imaginais tournoyant sur une piste de bal en compagnie de Solange, la serveuse du bar de l'Étoile, qui ne cessait d'occuper mes pensées.

Les soirs où l'orchestre ne jouait pas, Solo m'emmènerait en balade sur le « bord de mer » – le nom que l'on donnait à la jetée de la Pointe Simon longeant la baie. Là-bas, nous nous grisions de l'ambiance nocturne, nous arrêtant sur le trottoir pour observer les terrasses des bars où jouait parfois un trio ou un chanteur solitaire s'accompagnant à la seule guitare, et nous passions de longs moments à contempler rêveusement le défilé des femmes aux épaules nues qui se pressaient autour des buveurs alanguis et dont nous savions qu'elles appartenaient au monde de la nuit.

Rassasiés, nous repartions en chasse en scrutant du regard les modèles des voitures qui passaient dans la rue et dont nous discutions doctement comme des amateurs avertis. Dauphine, Floride, Versailles – les noms des marques suffisaient à elles seules à nous embarquer en voyage. Solo, à l'époque, ne rêvait que du jour où son père l'autoriserait à conduire sa Traction Citroën dans laquelle nous nous imaginions, en costumes de gangsters, cigares au bec, en train de faire la tournée des boîtes de nuit.

Puis la balade s'achevait inévitablement sur la place de la Savane où se croisaient les promeneurs jusqu'aux alentours de minuit. Au pied des palmiers royaux éclairés par les réverbères se formaient des petits groupes autour des joueurs de cartes, de dés ou de dominos, tous experts en joutes verbales. « *Wonz'man sêbi !* » entonnait l'un lorsque sortait le chiffre onze. « *L'as sa kas' !* » assénait ailleurs un autre en abattant un carré d'as. L'ambiance fiévreuse de ces parties pouvait tout à coup dégénérer lorsque, s'accusant mutuellement de tricher, deux joueurs en venaient aux mains, quelquefois armés de sabres ou de rasoirs de barbier. La foule, alors, se volatilisait en un éclair, courant se mettre à l'abri jusqu'aux rambardes de la jetée. Là, les attendaient les fourgonnettes des restaurants ambulants d'où s'échappaient des odeurs appétissantes de soupes créoles et de brochettes de viandes grillées et dans lesquelles nous dépensions nos maigres pécules contre une assiette et un verre de limonade.

Ensuite venait le moment de rentrer, et Solo me raccompagnait jusqu'à la porte de l'immeuble où j'habitais avant de repartir se fondre dans la nuit vers de mystérieuses destinations dont il ne me parlait jamais.

Dressée sur les hauteurs de Fort-de-France, la vieille baraque où habite Solo domine le quartier de Volga-Plage et ses cases misérables entassées à flanc de colline. Je n'ai plus que de vagues souvenirs de l'endroit, mais je suis persuadé qu'ici, en revanche, rien n'a changé depuis mon dernier séjour dans l'île. Ces gosses en haillons qui jouent au football sur le trottoir, je les reconnais. Ces vieillards mélancoliques que je vois passer, un sachet en plastique à la main, sont les mêmes que ceux que je croisais du temps de mon grand-père. Ces femmes aux allures résignées qui descendent vers la ville, leur panier sur la tête, sont celles que j'ai gardées en mémoire de l'époque où il m'arrivait d'accompagner Paulette au marché.

— *Pa di mwin sé ou, ti mâl' ?*

Le jour où je m'étais décidé à lui téléphoner, la voix incrédule de mon vieil ami dans l'écouteur m'avait aussitôt ramené à l'époque où nous nous étions connus.

— Désolé du retard, vieux frère ! lui avais-je répondu dans l'espoir qu'il ne me tiendrait pas rigueur de mes années de silence.

Il s'était contenté d'éclater de rire, avant de me brosser en quelques phrases le tableau de sa vie.

Hormis quelques brèves tournées au Canada ou dans les îles voisines, et même si sa passion pour le jazz ne lui permettait que d'assurer une existence pour le moins précaire, il n'avait guère bougé du pays. Il s'était résolu sans tapage à une vie modeste, se glissant le plus souvent dans le costume d'un pianiste de bar dont les talents d'interprète parvenaient à dépoussiérer de manière agréable et subtile la plupart des standards que réclamait la clientèle.

Grâce à l'un de ses disques dont l'écho était même parvenu en Amérique, il avait pourtant connu son heure de gloire. Mais, à en juger par l'allure miteuse de sa maison, ce temps-là était bel et bien révolu.

— *Ki nouvel péyi-a ?*

Solo ouvre de grands yeux.

— Le pays ? me demande-t-il, répétant le mot comme s'il ne l'avait jamais entendu.

Surpris par la dureté de sa voix, je ne sais trop comment réagir :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il me dévisage, l'air étonné :

— Simon, tu n'as pas l'air de savoir à quoi ça ressemble, à présent, de vivre ici ? La Martinique des doudous, des colliers choux et des foulards madras, c'est fini ! Avec la pollution des terres, on est tous condamnés à bouffer des légumes au chlordécone jusqu'à la fin de nos jours ! C'est ça, les Antilles d'aujourd'hui !

Un lourd silence s'installe que je n'ose interrompre, m'efforçant de sonder les pensées de mon vieil ami.

Le voilà, tout à coup, qui m'attrape par l'épaule en rigolant :

— Allez, laisse tomber, vieux frère ! me dit-il. J'imagine que tout ça ne te concerne plus ! Tu es là pour passer des vacances, non ?

— Je ne sais pas trop... À vrai dire, je ne suis pas sûr de vouloir rentrer à Paris.

Le voilà qui me dévisage d'un air inquiet.

— Tu ne comptes tout de même pas t'installer en Martinique ?

— Et pourquoi pas ?

Solo, sans répondre, me jette un long regard qui semble vouloir fouiller à vif dans mes pensées, un regard dont la gravité soudaine m'interpelle et me laisse songeur pendant qu'il repart vérifier la cuisson de la recette d'écrevisses qu'il s'est mis en tête de préparer pour notre déjeuner.

— Tu as vu, un peu, les embouteillages de l'autoroute ! me lance-t-il depuis la cuisine. Bon sang, on se croirait tous les matins à Tokyo, dans ce pays ! D'ailleurs, la voiture, je ne l'utilise plus que lorsque je ne peux pas faire autrement !

La réflexion ne manque pas de me faire sourire. Solo ne possède aucun autre véhicule que l'épave de la vieille Cadillac garée devant sa maison et dont j'ai même connu l'ancienne propriétaire, une riche veuve américaine avec laquelle il filait le parfait amour. Aurait-il oublié que j'étais, à l'époque, son plus proche confident ?

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? s'exclame-t-il après m'avoir proposé de goûter à la fameuse sauce dont il tient le secret de sa mère.

Un bouquet d'épices pimentées m'explose dans la bouche, me renvoyant tout à coup aux saveurs anciennes des recettes de Paulette. Toute mon enfance est là, brusquement transposée dans ce mélange dont je m'applique à deviner les ingrédients. Sel. Poivre. Persil. Clou de girofle. Beurre de roucou. Feuilles de bois d'Inde. Tomates. Oignons-pays. Quoi d'autre ? Sans doute une dernière touche liée à un tour de main de la vieille dame qui autrefois m'accueillait avec le sourire lorsque je venais assister aux répétitions de l'orchestre de son mari. Mais le résultat me semble digne de figurer à la carte d'un chef étoilé.

— L'idée ne t'est jamais venue d'ouvrir un restaurant, ici ?

Pour toute réponse, je n'ai droit qu'à un « tchip ! » méprisant, expédié du bout des lèvres par Solo.

— Évidemment, ça t'obligerait à passer un sérieux coup de balai ! lui dis-je en me rappelant les pièces envahies de poussière et de toiles d'araignées.

— À part la chambre où je dors et la salle de bains, je n'ai touché à rien depuis qu'elle est partie, me répond-il d'une voix neutre. Juste un peu de ménage de temps en temps.

La tentation me vient alors de lui demander des nouvelles de sa belle, mais je choisis de me taire. Carol Langford avait eu beau patienter cinq années durant dans cette maison dans l'espoir qu'il finirait par accepter de repartir avec elle pour New York. Mais Solo n'avait jamais pu se résoudre à quitter la Martinique pour s'en aller vivre dans l'une de ces grandes villes où, prétendait-il, son inspiration se serait perdue.

Depuis, la fameuse Cadillac qu'elle avait rachetée à un vieux garagiste de l'île était restée à pourrir au soleil devant la maison, sans qu'il eût jamais tenté d'en reprendre le volant. Elle avait été peu à peu dépouillée de ses accessoires par les gosses et les maraudeurs du quartier. Désormais, elle gisait dans l'état où je l'avais aperçue, telle une épave qui n'attendait plus que d'être dévorée jusqu'au bout par les plaques de rouille.

— Sauf qu'aujourd'hui, tu sais, si c'était à refaire, je n'hésiterais pas ! me déclare mon ami au moment de nous attabler devant nos assiettes. Je veux dire qu'avant son départ, je ne voyais pas les choses comme ça...

— Tu parles de Carol ?

— Ça va te paraître idiot, mais il a vraiment fallu qu'elle me quitte pour que je comprenne enfin ce qu'elle ne cessait de me répéter. Tu vis enfermé dans une cage comme tous les gens d'ici ! me disait-elle. Elle avait raison,

Simon. Voilà comment nous vivons tous dans ce pays. Aveugles à tout ce qui n'est pas nous-mêmes ! Le reste du monde nous effraie !

Je repose ma fourchette, et je lève mon verre avant de plonger mon regard dans le sien :

— Alors, pourquoi n'es-tu pas allé la rejoindre ?

— Parce qu'il était désormais trop tard, me répond-il au bout d'un long silence. Nous avons, l'un et l'autre, laissé passer le moment...

Puis, de but en blanc, comme pour effacer la gêne qui s'est installée entre nous, le voilà qui entreprend tout à coup de me débiter le répertoire des dernières blagues à la mode dans l'île. Il a beau forcer le trait, je sens percer le même désenchantement sous le masque de ses éclats de rire.

Au bout d'un moment, prétextant la fatigue du décalage horaire, je finis par l'interrompre :

— Désolé, mon vieux, mais il va falloir que je rentre !

Solo me jette un long regard que je n'ose affronter. Je me sens d'une humeur maussade. Mes vagues projets de retour définitif dans l'île sont plus vacillants que jamais. Cette Martinique d'antan que j'étais venu chercher, de jour en jour, s'effrite en miettes sous mes yeux.

La nuit est tombée. Dehors, il s'est mis à « fifiner » comme disent les gens à propos de ces pluies fines et légères qui ressemblent au crachin des côtes de Bretagne. De part et d'autre de la baie, scintillent les lumières de Fort-de-France comme une guirlande d'étoiles posées à fleur d'eau.

Dans ce fameux quartier des Terres-Sainville où nous avions déménagé, maman et moi, notre première année s'était déroulée si vite que j'avais à peine eu le temps de m'en rendre compte. Grâce, sans doute, à la fréquentation de Solo autant qu'à mes découvertes pendant que j'espionnais à mes heures perdues les conversations des clients du vieux coiffeur, je commençais à me sentir un peu plus sûr de moi. Toutefois, l'ignorance dans laquelle je me trouvais encore au sujet de mon père menaçait de virer à l'obsession. Je me consolais de mon mieux à l'idée que, dans ma propre famille, personne n'en savait plus que moi.

Puis vint cette fameuse nuit où, subitement réveillé, j'entendis, à travers la porte entrouverte du studio, maman qui se disputait sur le palier avec un inconnu. Elle lui parlait avec fièvre, alternant les reproches et les supplications, et je m'étais mis à dresser l'oreille pour tenter de comprendre ce qui se passait. La scène se déroulait à quelques jours de l'anniversaire de mes quatorze ans, et je compris, en l'entendant parler du vélo neuf que j'avais aperçu dans la vitrine d'un magasin du quartier, que ce visiteur ne pouvait être que mon père. Il s'exprimait d'une voix lente, rendue pâteuse par l'alcool, et trébuchait parfois sur les mots, mais l'on sentait bien qu'il tentait de la raisonner, lui expliquant qu'un tel achat était peut-être prématuré car je n'avais pas fini de grandir et que, de toute manière, il n'en avait pas les moyens.

— Les moyens ? avait répliqué maman lui crachant les mots au visage comme le venin d'un cobra. Comment oses-tu me parler ainsi, avec tout l'argent de ta famille ?

— Arrête ! s'écria-t-il brusquement. Je te rappelle qu'ils m'ont déshérité ! Je n'ai plus rien !

Je m'étais dressé dans mon lit et, retenant mon souffle, je m'efforçais de discerner les sentiments réels de cet homme dont je brûlais de connaître le visage. Je savais qu'il ne m'aurait suffi que de me lever en feignant d'avoir

été réveillé par un cauchemar pour me retrouver soudain face à lui. Cependant, malgré toute la force de curiosité qui m'animait, je m'en sentais réellement incapable.

Un long silence s'écoula avant que ne résonne de nouveau la voix de l'inconnu :

— Tu ne me laisses pas entrer ?

— Non ! répliqua maman.

— Camille, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Non, répéta maman. Va-t'en d'ici !

— Tu oublies à qui tu parles ? répondit-il en haussant la voix.

Mon cœur se mit à battre à grands coups, et de nouveau la tentation s'empara de moi de courir les rejoindre.

— Tu n'es plus rien ! s'écria maman. Regarde-toi !

— Tout ça va changer, bredouilla-t-il. Je vais arrêter de boire !

— Tes promesses d'ivrogne, garde-les pour une autre !

— Camille, laisse-moi entrer ! gronda-t-il.

— Tu ne me fais pas peur ! s'écria-t-elle avec une telle détermination qu'il se tut brusquement.

Puis j'entendis, mêlé à un froissement d'étoffes, le bruit étouffé d'une brève lutte, d'un corps à corps sauvage mais silencieux. Incapable d'en supporter davantage, je sentis ma peau se hérissier de frayeur. J'allais enfin me décider à bondir de mon lit, lorsque le claquement de la porte d'entrée résonna avec force dans le studio. Puis j'entendis gémir maman comme jamais auparavant. C'était une plainte animale, rauque et assourdie, qui semblait lui déchirer le ventre. Elle se retenait, je pense, pour ne pas se mettre à hurler.

À la fin de la semaine, le vélo convoité m'attendait à l'appartement, mais le mystère de l'identité du visiteur me hantait désormais à ce point que l'arrivée de ce cadeau, si longuement convoité, ne m'inspira que le sentiment d'un malaise dont le souvenir, je m'en aperçois aujourd'hui, est demeuré aussi vivace en moi que s'il m'avait poursuivi jour et nuit durant toutes ces années.

Nos vies s'enlisaient. Hormis nos amis du quartier, nous n'étions confrontés, le plus souvent, qu'à l'hostilité des gens qui connaissaient notre situation de famille. Il est vrai qu'à l'époque la bigoterie hypocrite qui régnait dans l'île aurait pu rivaliser avec celle des pires bourgades de provinces françaises. Aux yeux de nos voisins, maman n'était que l'équivalente d'une prostituée. Seule une fille « tombée » pouvait, disait-on, commettre l'irréparable outrage de se retrouver enceinte sans être mariée. Il nous était même arrivé, une fois, de nous faire cracher dessus par deux petites vieilles endimanchées qui revenaient de la messe. J'avais alors senti la main de maman broyer la mienne pendant qu'elle m'entraînait sur le trottoir comme si elle avait pu vouloir m'arracher le bras. Nous n'en avons jamais reparlé, mais il me semble bien que c'est le lendemain de cet incident qu'elle a, pour la première fois, abordé avec moi le sujet de son éventuel départ.

« La Métropole ? »

La seule mention de ce nom redouté m'avait fait tressaillir. Bien sûr, je connaissais la liste des clichés rassurants de carte postale auxquels les gens l'associaient. L'hiver, la neige, les contes de fées, la tour Eiffel, le métro, le quartier de Pigalle ou celui de Montmartre : les mêmes évocations revenaient comme une rengaine dans les conversations. Je savais aussi que rares étaient ceux qui, après avoir fait le voyage, revenaient au pays. « Les *Z'orey* les mangent, là-bas ! » me répétaient mes copains du lycée, en me regardant d'un air grave et mystérieux qui me tétanisait.

À l'époque, les Français de Métropole n'étaient guère nombreux en Martinique et ne se mélangeaient pas à la vie locale. La plupart d'entre eux vivaient rassemblés dans le quartier huppé de Didier, sur les hauteurs de la capitale, là où étaient rassemblées les villas des békés, les grands propriétaires de l'île. Les autres appartenaient au contingent militaire réuni dans la caserne du fort Desaix et ne fréquentaient la ville que les soirs de

bordée. On les voyait alors traîner en bande jusqu'à l'aube dans les bars alignés le long du front de mer ou, plus rarement, s'aventurer dans les paillotes et les boîtes de nuit. Grande avait été ma surprise le soir où, rentré d'une séance de cours de piano chez Solo, j'avais trouvé l'un d'eux, installé sur une chaise dans notre studio, en train de bavarder avec maman.

Il s'appelait Alex. Militaire de carrière, parvenu au grade de sous-lieutenant, il disait ne plus attendre que sa démobilisation pour s'installer en Martinique où il comptait finir ses jours. Rentrer dans son pays ne l'intéressait pas. Il avait pris le goût des voyages et ne voulait plus de la vie qu'il savait l'attendre chez lui. Il avait l'air gentil et même intimidé, si bien que j'avais du mal à imaginer le même homme en train de charger à la baïonnette au milieu d'un champ de bataille comme l'avait fait l'oncle Jérôme. Il parlait d'une voix douce, m'interrogeant sur mes goûts, mes distractions et s'inquiétant de mes résultats scolaires comme s'il avait pu réellement s'intéresser à mon sort. Maman l'écoutait, bouche bée d'admiration, et me jetait de temps à autre de brefs regards comme pour vérifier que j'étais, moi aussi, sous le charme de cet étranger dont la présence chez nous me paraissait relever d'un improbable miracle.

— Tu apprends le piano ? me demanda-t-il. Alors, il faudrait que l'on puisse s'arranger pour t'en faire installer un dans ta chambre, afin que tu puisses travailler comme il faut !

De quelle chambre parlait-il ? De quel piano ? À quel moment avais-je perdu le fil de la conversation au point de ne pas comprendre où il voulait en venir ? Je remarquai alors l'étrange expression du visage de maman, figé dans un sourire guindé que je ne lui connaissais pas. Puis ses regards commencèrent à faire doucement la navette entre notre visiteur et moi, chargés d'une telle intensité que la vérité m'apparut soudain en un éclair.

Cette fameuse chambre où je disposerais d'un piano faisait sans doute partie de leurs projets pour la nouvelle maison où nous habiterions lorsqu'ils seraient mariés, et que nous formerions une véritable famille. J'aurais dû m'en réjouir. C'était là ce qu'elle attendait. Mais ce fut tout le contraire qui se produisit. La peur s'empara de moi. J'étouffais, la gorge serrée. Mon cœur pesait dans ma poitrine comme un caillou inerte et froid. Mes jambes se mirent à trembler au point que j'étais incapable de tenir debout et qu'il me fallut aussitôt aller me rasseoir sur mon lit.

Maman se leva de sa chaise pour s'approcher de moi :

— Tu vas bien, mon chéri ? demanda-t-elle en portant la main à mon front pour vérifier que je n'avais pas de fièvre. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as mangé quelque chose qui ne passe pas ?

À moitié groggy, je me laissais aller dans ses bras comme une poupée de chiffons. « Réponds-moi, Simon ! » suppliait-elle, mais à travers cette voix crispée, teintée de désespoir, je ne pouvais m'empêcher d'entendre un tout autre message :

Comment peux-tu me faire cela ? Surtout en pareil moment ?

Mon malaise s'accrut au point que je me mis tout à coup à vomir, déclenchant cette fois une véritable réaction hystérique de la part de maman qui se précipita dans la cuisine à la recherche d'un torchon pour nettoyer les dégâts. Stoïquement campé sur sa chaise, Alex me regardait d'un air effaré. Sans doute ne découvrait-il qu'à l'instant le genre de relations que nous entretenions, ma mère et moi, si emboîtés l'un dans l'autre par la promiscuité de nos existences que jamais nous n'autoriserions quiconque à se glisser entre nous. Maman s'efforçait pourtant de son mieux de rattraper l'ambiance. Elle avait nettoyé le sol en un clin d'œil et m'avait obligé, dans la foulée, à enfiler mon pyjama pour aller au lit. À présent, reluisant comme un sou neuf, habillé de frais, je commençais peut-être à ressembler à l'enfant docile et souriant qu'elle avait dû décrire à notre visiteur.

— Je ne sais pas ce qu'il a ! l'entendis-je balbutier à son intention. C'est la première fois... Il a dû manger quelque chose... Demain, si ça ne va pas mieux, je l'emmènerai chez le docteur !

Alex se leva, débitant quelques phrases apaisantes en guise de réponse. D'après lui, tout irait bien. J'étais peut-être un enfant émotif dont l'extrême timidité expliquait certaines réactions. Il avait l'air doué pour deviner ce qui se passait dans la tête des gens. Cela explique, je pense, qu'il s'en alla ce soir-là pour ne plus revenir. Maman m'avoua, un jour, qu'après cette visite elle n'en avait plus jamais entendu parler.

L'expérience semblait l'avoir guérie de ses ambitions de mariage. Désormais, elle ne comptait plus que sur elle-même pour tenter de nous sortir de l'impasse où nous piétinions.

Tout à la joie de ma victoire sur l'ennemi, j'étais loin d'avoir prévu les conséquences de ma piteuse stratégie. Au bout de quelques semaines durant lesquelles elle s'efforça de me dissimuler le chagrin qu'elle éprouvait de ce

nouvel abandon, le sujet de son possible départ pour la Métropole revint, un soir, sur le tapis.

— Il n’y a rien pour nous, ici... , me dit-elle.

Je compris, à ces seuls mots lancés en guise de préambule à la conversation que, cette fois, rien ne réussirait à la faire changer d’avis.

Il fut, finalement, décidé qu’elle se rendrait seule en France et qu’elle se débrouillerait pour que je puisse la rejoindre plus tard, lorsqu’elle aurait réussi à s’y organiser une nouvelle vie. D’ici là, j’irais habiter chez mon grand-père qui, depuis que mes tantes et mes oncles avaient quitté la maison, ne demandait pas mieux que d’avoir de la compagnie.

Je réussis à surmonter la panique qui me gagna lorsque, au fil des semaines, ce nouvel état de fait parvint à s’inscrire clairement dans mon esprit. Mais, le jour fixé pour le départ de ma mère à bord du *Colombie*, l’un de ces paquebots de ligne qui faisaient régulièrement la navette entre les Antilles et le port du Havre, ce fut une peur liquide et viscérale qui s’empara de moi. Je me rappelle comme d’hier ce fameux dimanche après-midi où je la vis se retourner au sommet de la passerelle du bateau pour nous adresser un signe timide de ma main. Elle avait déjà l’air d’une étrangère dans sa robe blanche à volants, avec cette large ceinture en paille lui bridant la taille et ce châle rouge jeté sur ses épaules d’un air faussement désinvolte. J’avais eu l’occasion, ce matin-là, d’espionner ses préparatifs vestimentaires dans notre chambre, et les poses d’actrice qu’elle affectait discrètement de camper devant le miroir. Je compris alors, en reconnaissant ce geste d’adieu étudié, qu’elle cherchait à nous laisser le seul souvenir d’elle qui lui semblât digne de passer à la postérité. Ravalant mes larmes, je m’efforçai de graver en moi à jamais l’image de cette frêle silhouette de femme dont les adieux s’éternisaient du haut de cette passerelle comme si elle avait pu attendre l’ordre d’un Cecil B. DeMille pour y mettre fin. Je ne pouvais m’empêcher de croire que je ne la reverrais plus.

La grosse main rude et calleuse de mon grand-père était venue tout à coup empoigner la mienne. Je n’avais pu contenir un mouvement instinctif de recul mais, à mon étonnement, je ne ressentis rien d’autre qu’une caresse tendre et attentive dans ce geste. Ses yeux couleur d’ardoise m’observaient avec une bienveillance que jamais auparavant je n’avais soupçonnée chez lui. « Ne t’inquiète pas, Simon, je suis là... » semblait-il me dire. Je n’aurais pu articuler le moindre mot. Je crois que je me suis contenté de lui

serrer la main en retour de toutes mes forces et de hocher la tête comme l'une de ces baudruches à l'arrière des voitures, juste avant de me sentir brusquement emporté par le reflux d'une marée qui m'entraînait loin de la foule, loin des eaux tranquilles du port où mouillait l'immense paquebot qui emporterait ma mère dans ses flancs, si loin à l'horizon de la mer que j'eus la certitude à l'instant de fermer les yeux que je ne parviendrais jamais à revenir à la nage auprès de ceux qui m'attendaient.

Le départ de maman m'avait anéanti. Son absence me pesait surtout le soir, lorsque je rentrais du lycée et que je me retrouvais seul, en tête à tête avec mon grand-père dont, les premiers temps, la tendresse bourrue ne parvenait qu'à aggraver ma détresse. Elle n'était plus là pour m'embrasser. Plus encore me manquaient sa voix et ses rires. Même ses éclats de colère m'auraient semblé préférables aux soirées lugubres que je passais en compagnie de Pa' Raphaël.

Inquiet de la mine sombre que j'affichais tous les jours, mon grand-père décida de m'envoyer passer mes grandes vacances chez l'un de ses amis.

— Il habite sur un îlet, au large des côtes, et on se connaît depuis des années ! m'avait-il expliqué. Tu n'auras qu'à l'appeler « Pa' Philo », c'est le nom que tout le monde lui donne !

Un matin, l'oncle Fulbert était venu me chercher en voiture pour me conduire jusqu'au village du François où m'attendaient le vieux pêcheur et ses deux fils qui, après m'avoir embarqué dans leur yole à moteur, avaient mis le cap sur l'horizon. Une heure plus tard, en débarquant sur le ponton de l'îlet, j'avais été stupéfait de me retrouver dans ce décor, digne d'un film de pirates, où la nature semblait avoir rassemblé un condensé de tous les paysages de la Martinique.

J'appris que l'endroit appartenait à une grande famille béké qui n'y mettait les pieds qu'une fois l'an. Je connaissais la réputation de ces descendants de colons. « Béké. » Pa' Raphaël ne prononçait jamais ce mot sans arborer un air de mépris qui en disait long au sujet de cette caste de Blancs créoles qui vivaient, disait-il, cramponnés aux souvenirs des temps de l'esclavage et qui, terrés dans leurs villas comme des crabes au fond de leurs trous, préféraient se tenir à l'écart de la population de l'île.

Devant mon étonnement, Pa' Philo m'expliqua que sa famille était au service des propriétaires depuis plusieurs générations. À l'entendre, je compris qu'il n'accordait guère plus d'estime que mon grand-père à ses

patrons. J'étais bien trop jeune, pour m'engager avec lui sur pareil terrain de conversation, et je me contentai d'enregistrer les informations qu'il me donnait.

Sa femme, Man' Émelyne, était une femme douce et accueillante, dont le sourire me rappelait celui de ma grand-mère. Les deux fils, Karam et Théo, hormis leurs guenilles et leurs pieds nus, ressemblaient à la plupart des élèves arrogants de première ou de seconde dont j'observais les jeux à l'heure de la récréation dans la cour de mon lycée. Mais leur sœur cadette, Évanyse, me subjuga dès le premier regard. Même si elle avait tout d'un garçon manqué, ses grands yeux sombres où flambait une lueur farouche m'avaient aussitôt captivé.

Une nouvelle vie commença pour moi dans cette maison qui n'était alors qu'une simple carcasse de planches et de tôles que le père avait édifiée de ses mains sans l'aide de personne et où, la nuit, les enfants se rassemblaient dans la salle de séjour pour dormir ensemble sur des matelas de haillons.

Le matin, levés dès l'aube, nous nous retrouvions dans la cuisine. Man' Émelyne nous faisait rôtir au feu de bois des tranches de fruit-à-pain, ou nous distribuait des galettes de cassave que nous enrobions de confiture. Servie dans une boîte de conserve vide en guise de tasse, une bouillie sucrée de toloman remplaçait le café, et nous mangions avec nos doigts en riant de plaisir.

Karam et Théo m'embarquaient en expédition aux quatre coins de l'îlet dont ils connaissaient les moindres sentiers. D'épiques batailles de cerfs-volants restent gravées dans ma mémoire, ainsi que d'interminables parties de colin-maillard que nous réservions pour les jours de pluie. Me revient aussi l'épisode d'une chasse nocturne aux crabes à la lueur de torches en bambou à laquelle Évanyse nous avait accompagnés.

Je la voyais rarement. Elle passait la plupart de ses journées à la maison, occupée à aider sa mère. Mais l'attirance que j'éprouvais envers elle ne faisait que grandir. J'en avais le sang qui me montait au visage lorsque je croisais son regard. J'avais peur qu'elle ne puisse lire en moi et découvrir ces images folles qui, la nuit, me hantaient lorsque je pensais à elle. Bientôt, sa seule présence finit par m'embarrasser au point que j'en perdais mes moyens. Redoutant les sarcasmes de ses frères, je m'efforçais de cacher mon trouble lorsque nous nous retrouvions tous les quatre rassemblés à l'heure des repas ou lorsqu'il s'agissait d'aller se mettre au lit. Toutefois

Évanyse n'était pas dupe. Elle semblait même prendre un malin plaisir à jouir de l'ascendant qu'elle possédait sur moi.

J'avais ainsi remarqué que, le plus souvent, lorsqu'il m'arrivait, sous un quelconque prétexte, d'abandonner ses frères en rase campagne pour aller la rejoindre, j'étais sûr de la retrouver assise sur les marches de la terrasse, en train de coudre, de broder ou de trier les grains d'une calebasse de riz posée entre ses genoux. M'apercevant, elle relevait la tête, m'offrant à contempler ce visage d'une beauté presque irréelle dont un sourire énigmatique ravivait encore le pouvoir de séduction. Alors, elle interrompait sa corvée puis, avec le plus grand naturel, paraissait s'abandonner dans une pose alanguie. Au fur et à mesure, je la voyais écartier les jambes, pendant que, d'une main, elle faisait lentement remonter le tissu de sa robe, me dévoilant le galbe fuselé de ses cuisses et sa peau soyeuse et brune qui luisait au soleil. Ses yeux cherchaient alors les miens, et je la sentais jubiler de me savoir à sa merci.

Pourtant, dès que j'osais me risquer à quelque manœuvre d'approche, Évanyse se déroba aussitôt. Ses rires et ses sarcasmes redoublaient lorsque ses frères lui rapportaient la moindre de mes mésaventures en leur compagnie, et je désespérais de réussir à franchir le mur qu'elle opposait à mes timides avances.

Puis vint ce fameux après-midi où elle s'était enhardie à nous suivre dans nos maraudes à travers la végétation sauvage qui s'étendait autour de la maison et où, je ne sais trop comment, la bande se dispersa de sorte que nous nous fûmes, elle et moi, séparés de ses frères.

Autour de nous plusieurs sentiers se perdaient à travers les broussailles. Je la consultai du regard, persuadé qu'elle saurait retrouver notre route mais Évanyse, en retour, les mains campées sur les hanches, me dévisagea d'un air méprisant :

— Karam et Théo, tu les suis partout comme un petit chien !

Vexé, je sentis le sang me monter au visage, mais je ne sus que répondre.

— Est-ce que tu as aussi perdu ta langue ? demanda-t-elle en me tournant le dos.

Pris de court, j'en étais encore à chercher quelque réplique cinglante lorsque je la vis brusquement s'élaner à travers les broussailles et dévaler la pente qui, je le savais, à cet endroit conduisait à une falaise surplombant la mer. Sans réfléchir, je me lançai à ses trousses. Grâce à mes parties de

football dans la cour du lycée, j'étais plutôt bien entraîné pour la course. Mais Évanyse courait plus vite que moi, et je ne tardai pas à perdre sa trace.

Lorsque, hors d'haleine, le souffle coupé, je parvins enfin à destination, le spectacle qui s'offrait à moi me figea de stupeur. Au sommet du promontoire rocheux qui s'avavançait au-dessus des vagues, dressée en équilibre sur la pointe des pieds telle une plongeuse s'apprêtant à prendre son envol, Évanyse semblait défier l'abîme.

Le bruit du ressac couvrit sans doute ma voix, car j'eus beau l'appeler de toutes mes forces, elle ne bougea pas. Me vint tout à coup la certitude qu'elle allait tomber. J'étais réellement effrayé, mais je parvins cependant à m'approcher du rocher auquel je m'accrochai aussitôt à deux mains. Je n'osais pas regarder en bas, de peur d'être pris de vertige, mais plus fort et plus puissant que jamais me parvenait le bruit du ressac. Mes jambes se mirent à trembler. Je me préparais déjà à renoncer lorsque, comme si elle venait de s'apercevoir de ma présence, Évanyse se retourna vers moi.

— Il faut que tu descendes ! m'écriai-je. C'est trop dangereux !

De nouveau s'afficha le même air de mépris sur son visage, et je compris alors qu'elle ne me laissait d'autre choix que de l'imiter si je voulais réussir à gagner son estime. La peur me glaçait le sang mais, pour rien au monde, je n'aurais accepté de perdre la face devant elle, et je parvins finalement à me ressaisir.

D'angoissantes minutes se succédèrent durant lesquelles je m'astreignis à lutter pied à pied pour réussir à me hisser à sa hauteur. J'étais persuadé que l'aventure finirait mal. Pourtant, lorsque je me retrouvai à mon tour sur la pointe rocheuse, tout sentiment de crainte s'était évanoui. Le vent sifflait à nos oreilles, et le mugissement sourd de la mer se ruant à l'assaut de la falaise résonnait en nous comme l'écho de mille tambours. Je me sentis galvanisé par le sentiment de puissance qui s'éveillait en moi et cependant si léger que j'aurais pu m'envoler à la rencontre de cet aigle mensfenil que nous apercevions dans le lointain, tournoyant lentement au-dessus des vagues.

— À présent, tu connais mon secret, me souffla Évanyse en se retournant vers moi.

Dans ses yeux brillait cette même lueur sauvage que j'avais aperçue la première fois où nous nous étions rencontrés en face d'elle sur le ponton de l'îlet.

Non loin de la maison s'étendait une forêt où nous n'étions encore jamais allés. Un immense « figuier-maudit » aux branches chargées de lianes grosses comme nos poings gardait l'entrée de cette partie du domaine réservé aux propriétaires et dont, sous aucun prétexte, nous n'avions le droit de franchir les limites. Cet après-midi-là, décidés à récupérer leur cerf-volant qui venait de tomber dans les parages, les frères d'Évanyse m'avaient entraîné là-bas en arborant des mines d'Indiens partis sur le sentier de la guerre. Ne sachant trop s'il fallait prendre au sérieux leurs avertissements, je n'en menais pas large. Les békés, disaient-ils, n'hésitaient pas à lâcher leurs chiens ou à tirer au fusil sur les intrus qu'ils surprenaient à rôder dans les parages. Leurs mines inquiètes avaient suffi à me convaincre. Mais, redoutant de passer pour un lâche, j'avais préféré leur emboîter le pas plutôt que d'avoir à subir leurs sarcasmes.

Il ne nous fallut qu'une dizaine de minutes pour traverser ce sous-bois aux allures de jungle et déboucher au pied de la colline rocailleuse. De là partait un sentier qui conduisait à la villa des propriétaires dont nous apercevions la masse imposante cachée derrière une haie d'hibiscus. Le doute s'empara de moi. Allions-nous vraiment nous risquer à terrain découvert jusque là-haut ?

— Allez, vas-y ! m'enjoignit Karam en me poussant devant lui.

Assommé par la peur, je réussis malgré tout à avancer, jugeant l'occasion idéale de prouver à ces types que je n'étais pas une poule mouillée. Me sachant observé par le duo, j'entrepris de gravir la colline sans me retourner, les yeux braqués vers la barrière de l'entrée que j'apercevais à présent, prêt à détalier sous le couvert des arbres au moindre signe de danger. Ce fichu cerf-volant était bien là, accroché par la queue aux branches d'un amandier, et je le voyais se balancer dans la brise en tournoyant comme une girouette folle. N'ayant détecté aucun signe de

présence dans les parages, je m'enhardis à franchir la distance qui me séparait encore du sommet de la colline.

Parvenu devant la barrière de l'entrée sans avoir déclenché le moindre tir de barrage, je ne pus alors m'empêcher d'éprouver un sentiment de triomphe et de me retourner pour défier mes compagnons du regard. À ma grande surprise, Karam et Théo avaient disparu. Revenant sur mes pas, je découvris qu'ils m'avaient bel et bien abandonné sur place et que toute l'histoire n'avait été, sans doute, qu'une farce de plus montée de toutes pièces pour se moquer de moi.

Dépité, je décidai néanmoins de récupérer le cerf-volant avant de m'en aller. Aucun signe de vie ne filtrait de la villa. Un vieux canot pneumatique dégonflé trônait dans le jardin envahi de broussailles. Sur la terrasse, un plateau et des verres sales avaient été oubliés sur une table de ping-pong. Des toiles d'araignées pendaient des poutres. L'endroit semblait à l'abandon depuis des années. Je me hissai en haut de la grille et retombai de l'autre côté de la barrière. Puis je m'avançai tranquillement jusqu'au pied de l'amandier et m'emparai du cerf-volant.

Je me préparais à quitter les lieux lorsqu'un bruit m'alerta. Mais au lieu de céder à la tentation de fuir, je me surpris à faire le tour de la baraque pour l'examiner sous tous les angles. Je découvris alors que l'une des fenêtres du rez-de-chaussée était ouverte dont le volet abîmé se balançait au gré au vent et venait régulièrement frapper le mur. D'où me vint l'idée absurde de m'introduire dans cette demeure comme un voleur ? Je ne le saurai jamais. Ce fut comme si une force invisible s'emparait de moi pour me donner une assurance que je ne me connaissais pas, et m'obliger à suivre le cours des gestes qui s'enchaînaient malgré moi. Avisant une vieille chaise en fer abandonnée dans le jardin, je l'apposai au mur afin d'atteindre la fenêtre et, d'un bond, je me retrouvai dans une grande pièce plongée dans la pénombre.

J'attendis que mes yeux fussent accoutumés à l'obscurité avant d'entreprendre l'exploration des lieux. Ce fut alors que je découvris le décor insolite de ces meubles renversés, de ces éclats de verre jonchant le sol, et de ces traces de flammes qui noircissaient les murs. Une bataille semblait s'être déroulée là dont, à mon étonnement, les traces se poursuivaient à l'étage. La villa, dans ses moindres recoins, semblait avoir été dévastée par un cyclone avant d'être abandonnée en l'état par ses

habitants obligés de fuir. L'une des chambres attira mon attention. Des photos de famille, dont la plupart des cadres et des vitres semblaient avoir été brisés à coups de marteau, gisaient sur le plancher parmi l'indescriptible désordre des meubles et des objets renversés.

M'emparant de l'une d'elles, je m'approchai d'un rai de lumière qui filtrait d'une fenêtre pour l'examiner. Je découvris l'une de ces vieilles épreuves de daguerréotype dont quelques exemplaires trônaient chez nous, dans le salon. La photo représentait un vieux couple de planteurs blancs. La femme, vêtue d'une robe à volants, était installée sur une chaise et tenait sur ses genoux une ombrelle repliée. Elle fixait l'objectif d'un air absent, comme si son regard avait pu traverser, sans le voir, le photographe qui se tenait debout devant elle. L'homme, vêtu d'un costume blanc, portait des bottes de cuir. Un fouet enroulé était accroché à sa ceinture. Son visage, aux traits durs et marqués, semblait figé dans le granit. Aucun des deux ne souriait. Puis je découvris l'objet posé à leurs pieds. Il s'agissait d'une sorte de collier en fer, garni de pointes recourbées, et reliée à une chaîne à laquelle était accroché un cadenas. Je compris aussitôt qu'un tel accessoire ne pouvait avoir été placé là par hasard et qu'il s'agissait d'un symbole dont ce couple s'enorgueillissait, mais j'eus beau scruter l'image de longues minutes, je fus incapable de résoudre l'énigme qu'elle représentait à mes yeux.

J'allais ressortir de la pièce lorsqu'une autre photo, cette fois plus récente, attira mon attention. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, en pantalon et chemise, posait une cigarette à la main sur les marches de la demeure. Je ne sais pourquoi son sourire et l'expression de son visage me semblèrent vaguement familiers. Sans doute parce que s'y reflétaient toute la morgue et l'insolence de mes héros de western favoris ? Ou bien s'agissait-il de tout autre chose, et ne fallait-il y voir que l'effet de la jalousie qui me poussait à envier l'assurance du modèle ? Il n'en fallut pas plus pour m'inspirer l'envie de glisser la photo sous ma chemise et de l'emporter avec moi en guise de souvenir.

Soudain, j'entendis appeler mon nom par mes deux compagnons qui, visiblement inquiets de ne pas me voir de retour, étaient venus aux nouvelles. Quittant précipitamment la chambre, j'entrepris de dévaler l'escalier qui menait au rez-de-chaussée.

— Tu as vu le fantôme ? me demandèrent à l'unisson les deux frères dès qu'ils m'eurent aperçu.

— Quel fantôme ?

— Celui du vieux béké, Laurent de Beauville !

Ébahi, je me retournai pour contempler une dernière fois la villa abandonnée. Bizarrement, j'eus cette fois le sentiment qu'une présence hostile régnait entre ses murs.

Ce soir-là, j'appris qu'un drame s'y était déroulé quelques années plus tôt. Aucun des deux frères n'en connaissait les détails mais la légende du fantôme, ils en avaient entendu parler depuis leur enfance.

— C'est de l'histoire ancienne ! me répondit Pa' Philo qui parut troublé lorsque je voulus l'interroger. Tout ça ne nous regarde pas !

Sa femme n'eut pas l'air moins embarrassée :

— Il faut savoir laisser dormir les pierres au fond de la rivière ! soupira-t-elle. Et puis tu es encore trop jeune pour te mêler de ces choses-là !

Même si j'avais fini par me résoudre à oublier toute l'affaire, je n'avais pu m'empêcher d'en parler à maman dans l'une de mes lettres. Quelque temps plus tard, du village du François où je me rendais toutes les semaines pour téléphoner à mon grand-père et lui donner de mes nouvelles, j'apprendrais qu'elle lui avait écrit pour exiger qu'il interrompe sur-le-champ mes vacances et me ramène chez lui.

De nouveau se réveilla en moi un vague sentiment de crainte, mais la voix calme et posée de Pa' Raphaël réussit à me rassurer :

— Allons, ne t'inquiète pas ! Ta mère, comme d'habitude, se fait du souci pour rien !

Évanyse, cependant, m'obsédait. À cause d'elle, j'avais perdu le goût de traîner dans la savane ou sur la plage aux côtés de ses frères, et je ne guettais plus que l'occasion de leur fausser compagnie pour la rejoindre. Karam et Théo me trouvaient bizarre et s'inquiétaient de mon sort. Mais leurs questions se heurtaient à un mur. Je ne confirmais ni ne démentais rien, incapable de me résoudre à leur avouer les sentiments que j'éprouvais pour leur sœur.

Une nuit, alors que je me retournais sur mon lit de haillons en cherchant le sommeil, j'avais brusquement senti une main brûlante s'emparer de la mienne. Abasourdi, j'avais découvert Évanyse, penchée sur moi dans l'obscurité, et qui, l'index posé sur les lèvres, me demandait de la suivre en silence. L'instant d'après, je franchissais à mon tour le seuil de la maison pour me retrouver à ses côtés dans l'arrière-cour déserte.

— Viens ! m'avait-elle ordonné.

Je l'avais suivie sans poser de questions pendant qu'elle m'entraînait à travers les sentiers de l'îlet. J'avais craint qu'elle ne veuille m'entraîner de nouveau jusqu'à la falaise mais, à mon soulagement, nous nous étions contentés de traverser la savane pour rejoindre une plage où, ses frères et moi, nous allions souvent nous baigner. Arrivés là-bas, nous nous étions allongés sur le sable pour contempler les étoiles. Nous n'avions rien fait d'autre, cette nuit-là, avant de regagner la maison. Je n'avais même pas osé lui prendre la main.

Le même manège recommença la nuit suivante, puis celle d'après. Ces rendez-vous nocturnes me bouleversaient au point que je ne vivais plus que dans l'attente de ces moments où, à l'heure où nous parvenaient les ronflements de son père de l'autre côté de la cloison, je l'entendais subrepticement se lever et chuchoter mon nom pour que je la suive. Puis nous nous glissions hors de la maison avec les précautions d'un couple de

voleurs, et nous partions rôder sur ces territoires nocturnes devenus notre royaume.

Invariablement, las d'errer à travers les sentiers, nous allions nous réfugier sur cette fameuse plage. Sinon, l'aurore nous retrouvait blottis au creux des racines du grand tamarinier qui se dressait à une centaine de mètres de la maison, et où nous demeurions silencieux, serrés l'un contre l'autre, unis par l'écho d'un même souffle, d'une même extase.

Au fil des nuits, bientôt s'éveillèrent des émotions qui nous jetaient dans un état de confusion proche de l'ivresse. Cependant, malgré la force de cet élan qui nous enflammait le sang, Évanyse parvenait toujours à se ressaisir. « Non, tu ne dois pas ! » s'écriait-elle dès lors que mes mains s'aventuraient sous sa robe. Affolée, elle ne m'offrait plus que le dernier rempart de ses cuisses étroitement serrées et dont les muscles fermes tressaillaient sous mes doigts. Parfois, incapable de maîtriser ma frustration, je m'arrachais d'elle et me levais d'un coup, prêt à l'abandonner pour regagner la maison. Évanyse, alors, venait me rejoindre et m'enlaçait tendrement, me murmurant à l'oreille qu'un jour elle m'appartiendrait.

Ces mots-là suffisaient à me consoler. Ils flattaient mon orgueil et me donnaient la sensation d'être devenu un homme. Le doute et l'inquiétude m'envahissaient pourtant lorsqu'il lui arrivait de les répéter en me fixant d'un regard où je croyais lire, comme retenue au bord de l'explosion, cette violence à fleur de peau dont je la savais capable.

Cet après-midi-là, en l'absence de leur père parti à la pêche dès les premières heures du jour, Théo et Karam avaient accompagné leur mère au village du François, nous laissant seuls à la maison et, histoire de passer le temps, nous avons décidé, Évanyse et moi, d'aller cueillir des mangues.

Entre les bassignac, les mangotines ou les zéphyrines, il en existe plus d'une dizaine de variétés, mais celle que nous préférions ne se trouvait qu'en un seul endroit de l'îlet, une petite clairière située aux abords d'un étang.

Nos paniers vides sous le bras, nous nous étions rendus là-bas, priant pour que les oiseaux ne nous aient pas précédés, auquel cas la récolte eût été bien maigre. Par chance, elles étaient bien là, intactes et rebondies, ces « mangues-Julie » qui nous mettaient l'eau à la bouche.

J'avais choisi de m'attaquer à un arbre immense dont les branches dessinaient sur le sol une large couronne d'ombre, et j'avais aussitôt entrepris de l'escalader. Accroché à mon cou, le sac dans lequel je recueillais mes prises fut bientôt trop lourd à porter pendant que je passais de branche en branche, et il me fallut répéter plusieurs fois la manœuvre pour réussir à remplir mon panier.

Être perché dans un arbre est une sensation grisante qui ne peut se comparer à aucune autre. Le soleil qui se déverse là-haut de feuille en feuille ruisselle sur votre visage comme une coulée d'eau tiède. La brise vous caresse la peau d'une main frémissante. Libéré tout à coup de la loi de la gravité, l'on s'imagine devenu un être aérien capable des plus folles prouesses, et le monde que l'on aperçoit d'en haut, telle une cible offerte à nos maraudes, se pare soudain d'un attrait neuf.

J'aimais ces moments d'intimité et, ce jour-là, j'y pris le même plaisir. Puis, ma tâche achevée, je m'approchai du manguier où s'attardait encore Évanyse et je levai les yeux pour la chercher à travers le feuillage.

Je la découvris alors juste au-dessus de moi, en équilibre sur l'une des branches hautes. Ce fut un éblouissement. Je ne m'étais pas attendu à surprendre, sous sa jupe, cette vue directe sur ses jambes qui me révélait même les détails de la culotte en madras qu'elle portait. Un frisson me saisit, et je sentis le sang me monter au visage.

Ce fut alors qu'Évanyse, s'interrompant, me découvrit figé de stupeur au pied de l'arbre. L'expression souriante de son visage s'effaça aussitôt. Ses yeux plongeaient en moi comme deux flèches, et semblaient traverser les moindres recoins de mon esprit, débusquant mes failles, mes désirs et mes pensées les plus secrètes. Après m'avoir contemplé sans dire un mot, elle redescendit sans se presser et se laissa glisser d'un bond souple jusqu'au sol.

J'avais cru qu'elle était en colère, et je fus soulagé de la voir déverser en silence sa provision de mangues dans le panier qui l'attendait. Mais, alors que je m'attendais à ce que nous quittions les lieux, après m'avoir de nouveau longuement sondé du regard, elle se pencha pour s'emparer de l'une d'entre elles qu'elle entreprit d'éplucher avec ses doigts.

Je ne savais quoi dire. Quelque chose de bizarre retenait mon attention dans sa manière de peler cette mangue, avec une sorte de lenteur calculée qui ressemblait à une menace.

— Déshabille-toi ! me lance-t-elle, tout à coup.

Surpris, je m'apprête déjà à me dresser tel un jeune coq sur ses ergots, mais l'expression de son visage m'en dissuade. J'imagine aussitôt qu'elle veut me punir de l'avoir espionnée sur ce manguier. Après tout, qu'ai-je à y perdre si cela peut suffire à me faire pardonner ? Mais je résiste encore pourtant à l'idée de lui obéir.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Ne demande pas ! me réplique-t-elle en me fusillant du regard.

Subjugué, je commence finalement à m'exécuter.

— Enlève tout !

Me voilà nu devant elle.

J'aimerais feindre l'indifférence, mais ma tige dressée refuse de m'obéir, et je me sens brusquement comme une mouche prise au piège d'une toile d'araignée. L'horrible certitude d'être victime d'une farce s'empare de moi, mais il est désormais trop tard pour reculer.

— Que veux-tu faire ?

— Écarte les bras !

Abandonnant toute résistance, j'adopte la pose qu'elle m'a demandée.

Brandissant en guise d'éponge une poignée de pelures de mangues, Évanyse s'approche et commence à me frotter de la tête aux pieds, lubrifiant ma peau d'une caresse humide et fraîche. La stupeur s'empare de moi. Affolé par les sensations nouvelles qui l'envahissent, mon corps frissonne. « Ne bouge pas ! » me souffle-t-elle, poursuivant son manège jusqu'au supplice. Je vois tourbillonner devant mes yeux les fleurs rouges tombées de l'arbre à la saison des flamboyants. Le soleil couchant qui m'aveugle m'oblige à fermer les paupières, mais je retrouve en moi l'incendie qui, de toutes parts, déferle sur la savane à l'heure du crépuscule. Évanyse m'effleure les lèvres d'un baiser. Puis c'est mon sexe qu'elle empoigne soudain et qu'elle entreprend de caresser avec une vigueur nouvelle. Une décharge électrique me traverse, et Évanyse m'attire à elle pendant que ruisselle ma semence sur la peau brune de ses cuisses.

Je nous revois, plus tard, allongés dans l'herbe. La nuit est déjà là, mais avec le clair de lune l'on y voit comme en plein jour. Nous nous relevons en silence, et je décide d'aller me rincer à l'étang. Évanyse m'accompagne, puis m'observe de loin pendant que je me rhabille et, toujours sans un mot, nous reprenons le chemin de la maison.

Se mêlant à l'émerveillement qui me submerge, des milliers de questions s'agitent sous mon crâne. De peur de rompre la magie de l'instant, je n'ose prononcer le moindre mot.

Peu à peu, le silence se met pourtant à peser entre nous comme un fagot de bois mort. Évanyse, sans doute, l'a ressenti. Au bout d'un moment, la voilà qui s'immobilise et se tourne vers moi :

— Karam et Théo, je les ai surpris, un jour ! me chuchote-t-elle au creux de l'oreille. Ils le faisaient juste là, sous le même manguier !

Ma vie sur l'îlet m'émerveillait. Jamais encore, ni aux Terres-Sainville ni dans la maison de Pa' Raphaël, je n'avais éprouvé un tel sentiment de plénitude et de liberté, et j'en étais même au point où j'envisageais d'écrire une lettre à maman pour lui déclarer que je n'avais plus l'intention de remettre les pieds au lycée.

Évanyse n'était pas la seule en cause lorsque je m'efforçais de recenser toutes les raisons que j'avais de vouloir passer ici le reste de mes jours. L'amitié qui me liait désormais à Théo et Karam m'était devenue précieuse, tout autant que la tendresse généreuse que me prodiguait leur mère, ou les conseils de Pa' Philo.

De temps à autre, délaissant ses occupations de pêcheur, ce dernier embarquait la famille pour une promenade en mer. Accroché comme les autres à la banquette qui me servait de siège, je m'efforçais d'accompagner l'élan de la yole qui, chevauchant la crête des vagues, pouvait brusquement s'affaisser au creux d'une lame avec une violence à vous décrocher le cœur. J'avais eu la sensation de vomir mes tripes, la première fois où cela m'était arrivé. Mais, à présent, je redressais la tête et je riais très fort comme mes compagnons. Cependant, aucun de nous n'aurait pu avoir l'audace d'Évanyse qui, agrippée à une corde, se dressait telle une sentinelle aux aguets à la proue de l'embarcation. C'était elle que son père chargeait de surveiller l'éventuelle apparition des hauts fonds où la manœuvre s'avérait délicate.

D'ailleurs, Pa' Philo regrettait souvent devant moi qu'elle ne soit pas le troisième de ses fils.

— C'est à elle, me dit-il un jour, que j'aurais préféré apprendre le métier, plutôt qu'à mes deux vauriens qui ne pensent qu'à courir la savane !

À l'écouter, m'imaginant déjà devenu le mari d'Évanyse et adopté par ma nouvelle famille, je n'avais pu résister à l'envie de me montrer sous mon meilleur jour aux yeux de mon futur beau-père :

— Moi, je voudrais devenir marin pêcheur, Pa' Philo.

Une lueur amusée s'était allumée dans son regard, mais pour s'éteindre aussitôt pendant qu'il se détournait vers l'horizon :

— Cette vie-là n'est pas pour toi, mon garçon, répliqua-t-il. De ceux qui l'auront connue, peut-être serai-je l'un des derniers ?

La tristesse qu'il y avait dans sa voix dépassait de loin son désenchantement habituel à l'égard de ses fils, et il me fut alors impossible d'en deviner la cause. Toutefois, déçu par sa réponse, je m'étais finalement résigné à la perspective de mon retour à la maison.

La semaine précédant mon départ, la mort dans l'âme, je m'en allais pour de longues balades solitaires autour de l'îlet, m'efforçant d'imprimer en moi la trace de ces lieux où je venais de vivre les plus belles heures de ma vie. Je me sentais d'autant plus déprimé que Karam et Théo avaient recommencé à jouer les matelots pour le compte de leur père et l'accompagnaient lorsqu'il partait pêcher en haute mer. Évanyse semblait tout aussi affligée que moi à la perspective de notre séparation imminente, et le goût nous était même passé de nos sorties nocturnes.

Un après-midi, de retour de la plage où j'étais allé me baigner seul, j'avais tout de suite remarqué que la yole de Pa' Philo n'était pas amarrée au ponton. J'en avais été surpris car, d'habitude, ils étaient toujours de retour bien avant cette heure-là. J'avais alors pensé qu'il ne s'agissait que d'un simple retard. Mais, à peine avais-je regagné la maison que j'avais senti la peur me saisir à la gorge. Je pouvais même flairer son odeur dans l'air que je respirais. Évanyse, que j'avais croisée dans la cour, était partie s'enfermer dans sa chambre sans un mot. Installée dans la cuisine où elle surveillait la soupe de poissons qui mijotait sur le réchaud, Man' Émelyne semblait prostrée sur sa chaise et, au seul regard qu'elle me jeta, je compris aussitôt qu'il n'était nul besoin de lui demander la moindre explication.

Le soir, nous avions dîné en silence. Puis Évanyse et moi étions partis à la source pour faire la vaisselle et remplir les jerricans.

— Longtemps qu'ils auraient dû être là ! m'avait-elle soufflé brusquement d'une voix de petite fille effrayée.

Dans ma tête défilaient les images de Pa' Philo et de ses fils en train de se débattre au milieu des débris d'un naufrage, et je ne me voyais pas lui en parler.

— Ne t'inquiète pas ! lui avais-je répondu. Ils seront bientôt rentrés.

— À la radio, ils ont annoncé une tempête ! me dit-elle, scrutant soudain le ciel d'un air angoissé.

J'aurais voulu de nouveau tenter de la rassurer, mais ce fut alors qu'un orage, d'un coup, se déclencha, nous forçant à courir pour regagner la maison.

Ce soir-là, nous nous installâmes sur la terrasse pour guetter à travers la pluie la gueule béante de la mer. Puis, venue nous rejoindre, Man' Émelyne nous raconta ses histoires de jeunesse, du temps où elle n'était encore qu'une jeune fille élevée dans les jupes de sa mère pour devenir une paysanne. Vers minuit, la tempête redoubla de violence, nous obligeant à nous barricader à l'intérieur.

Man' Émelyne était repartie dans sa chambre en égrenant son chapelet, et Évanyse et moi, restés seuls, nous étions blottis l'un contre l'autre pour tenter de nous rassurer. Nous ne parlions pas. Au plus fort de la tourmente, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler toutes ces histoires de marins disparus dont on découvrait parfois les corps sur les plages de l'île, et j'espérais que les choses allaient finir par s'arranger. Pourtant, ce fut en vain que, toute la nuit, nous guettâmes le ronronnement du moteur Evinrude à travers le tumulte.

Au matin, Pa' Philo et ses fils n'étaient toujours pas rentrés.

La vedette des garde-côtes ne les retrouva que deux jours plus tard. Épuisés et morts de soif, ils dérivèrent au large de Sainte-Lucie, l'île voisine, après une panne d'essence.

Plus tard, j'apprendrais qu'ils avaient affronté une tempête comme ils en avaient rarement connue, avec des vagues plus hautes qu'un immeuble de cinq étages et, me rappelant soudain qu'ils naviguaient sans la moindre bouée de secours et sans la moindre boussole sur une embarcation dépourvue de quille, je compris alors ce qu'avait voulu dire Pa' Philo en m'expliquant que cette vie-là, précaire et dangereuse, n'était pas pour moi. Il fallait, pour l'endurer, des hommes d'une force et d'un courage hors du commun, des qualités dont, malgré mon enthousiasme, je me savais dépourvu. Ce regard lourd et empreint d'une fierté nouvelle que j'avais découvert chez Karam et Théo de retour de leur mésaventure me l'annonçait sans la moindre aménité. Leur monde ne serait jamais le mien.

Le jour de mon départ de l'îlet fut l'un des plus tristes de ma vie. Karam et Théo m'offrirent une fronde neuve qu'ils avaient fabriquée de leurs mains. J'eus droit aux pots de confiture de Man' Émelyne, ainsi qu'à un assortiment de poissons salés qu'avait préparé Pa' Philo à l'intention de mon grand-père. Toutefois, Évanyse ne vint pas me faire ses adieux sur le ponton comme je l'avais espéré, et j'eus beau scruter le paysage de la maison à mesure que la yole s'éloignait du rivage, elle ne se montra pas. Je ne découvris qu'en défaisant ma valise, à mon retour chez Pa' Raphaël, la lettre d'amour qu'elle y avait glissée.

Bientôt, en me voyant traîner l'air abattu à la maison, mon grand-père s'était mis à froncer les sourcils, mais sans me poser la moindre question. Peut-être s'imaginait-il que l'absence de maman me tourmentait encore ? C'était vrai, d'autant que s'y rajoutait celle d'Évanyse dont le souvenir, désormais, ne me quittait plus. Nous nous écrivions sans cesse. Des lettres enflammées qui nous galvanisaient. Pourtant, au fil des mois, happé peu à peu par mes études au lycée, je m'étais finalement lassé le premier de cette correspondance chimérique qui ne semblait nous conduire qu'à une impasse et, au bout de quelque temps, j'avais cessé de répondre à ses lettres pour me replonger dans ma vie.

Même séparé de ma mère, je n'étais pas à plaindre, me répétaient mes oncles en évoquant mes rapports avec Pa' Raphaël dont la métamorphose les déroutait. Sans doute cela correspondait-il à l'époque où, poussé par les réflexions du grand âge, le vieil homme avait commencé à s'adoucir et, comme le répétait à l'envi mon oncle Fulbert d'une voix subtilement moqueuse et revancharde, à mettre de l'eau dans son vin. Depuis que nous vivions seuls tous les deux, je ne l'avais jamais vu piquer la moindre colère ni m'adresser le moindre reproche.

Lors de leurs visites, mes tantes ne se gênaient pas pour me déclarer avec une pointe de mépris que je n'étais, de toute évidence, qu'un enfant gâté et

qu'il n'y avait guère d'espoir que je puisse un jour devenir un « homme » – selon les critères de jugement qu'elles appliquaient à ce mot. Comment avais-je pu, moi, le seul « bâtard » de la famille, devenir le protégé de leur père, un homme à ce point respectueux des usages et du code de l'honneur ? Pareille situation leur semblait impossible à comprendre, sinon à accepter. La tante Inès m'avait un jour raconté comment, au même âge que moi, ses frères étaient régulièrement obligés de s'agenouiller en plein soleil, les bras écartés et les mains garnies de cailloux, pour réciter par cœur des passages entiers de la Bible. Elle m'avait aussi avoué avoir pris la plus belle raclée de sa vie le jour où elle avait été dénoncée par une voisine pour avoir osé répondre au sourire d'un garçon sur le chemin de l'école. Les anecdotes ne manquaient pas dont certaines me renvoyaient à mes propres souvenirs des disputes de maman et de mon grand-père. Mon imagination ne pouvait pourtant s'empêcher d'enrober leurs récits d'un halo de mystère et d'incompréhension. Pa' Raphaël et moi faisons mieux que nous entendre. Je dirais simplement que nous nous aimions, même s'il m'aura fallu des années pour réussir à démêler en moi ces sentiments d'enfance dont le manque d'expérience et de maturité vous empêche, au moment de les vivre, de soupçonner la force ou la profondeur.

Au fil des jours, s'étaient installées entre nous une série d'habitudes dont le souvenir aujourd'hui me bouleverse. Je me rappelle le timbre calculé de sa voix lorsqu'il m'interpellait depuis le seuil de ma chambre pour me faire savoir qu'il était l'heure du réveil. « *Lévé an kabann'là !* » Sors de ce lit ! C'était un ordre et d'abord proféré comme tel par la voix d'un homme habitué à commander fermement ses troupes. Mais les mots, avant de jaillir de sa bouche, avaient eu le temps d'être soupesés à l'aune d'une tendresse qui en brisait l'élan et la rugosité, et qui leur donnait tout à coup la résonance presque fragile d'une prière. Indifférent à ces subtilités, je n'en ressentais pas moins la soudaine faiblesse de mon grand-père et, à l'instar des enfants prompts à se jeter dans la moindre brèche ouverte sur le front de l'autorité parentale, je prenais un malin plaisir à m'attarder sous les draps en m'étirant comme un chat somnolent. Me jetant un dernier regard où je ne pouvais que lire l'urgence de la situation, Pa' Raphaël s'avancait alors jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrait d'un geste résolu, livrant le passage au flot de lumière qui envahissait la pièce située du côté est de la maison. Puis le même homme à qui il arrivait, quelques années plus tôt, de réveiller ses fils

endormis à coups de taloches lorsqu'il ne se contentait pas de les abreuver d'injures, se rendait ensuite dans la cuisine pour me préparer un bol de café au lait ainsi qu'une version toute personnelle de la recette des œufs au plat dont, chaque matin, je m'appliquais à avaler la consistance froide et gluante en ayant l'air d'y prendre plaisir.

Je savais que cuisiner n'avait jamais été son fort. Il ne s'était résolu à s'y mettre qu'après la mort de Man' Elmire, sans éprouver le moindre goût, disait-il, à s'en occuper pour lui seul. Mon arrivée dans la maison avait changé la donne, si bien qu'il avait même entrepris, à mon intention, de se lancer dans l'élaboration de recettes culinaires assez complexes. Il en puisait l'inspiration dans un vieux livre retrouvé par hasard sur une étagère à l'époque où il s'était mis en tête de ranger la maison de fond en comble.

J'eus ainsi droit, durant ces deux années, entre autres surprises et mésaventures gastronomiques, à la primeur de sa « bouillabaisse de lambis », de sa « choucroute au crabe de terre » ou de son « manicou à la royale », sans parler de mystérieuses préparations concernant des testicules de taureau ou des filets de congre dont il ne remplissait d'ailleurs mon assiette qu'avec parcimonie. « C'est un manger trop *fort* pour ton âge, mais il faut que tu goûtes ! » disait-il. J'obtempérais docilement, persuadé alors de partager avec lui un secret auquel aucun de mes oncles n'avait eu accès. Le soir, lorsque j'avais achevé mes devoirs scolaires, mon dîner m'attendait sur la gazinière, protégé des mouches par une serviette de table immaculée. Comme à son habitude, mon grand-père, qui se couchait « à l'heure des poules » comme il le proclamait, ronflait déjà dans sa chambre.

Dormir était pour lui un véritable soulagement. Cependant, à cause des insomnies qui le tourmentaient, il n'y parvenait que jusqu'aux environs d'une heure ou deux heures du matin. Parfois, réveillé moi-même par un cauchemar, je l'entendais grogner et renâcler pendant qu'il se retournait dans son lit, ou bien déambuler à pas lourds dans la maison comme un homme traînant derrière lui un boulet et cherchant vainement un endroit sûr où le poser pour s'en débarrasser.

Je n'avais jamais vu Pa' Raphaël ouvrir le moindre livre. Pourtant, pour meubler ses après-midi, il s'était désormais découvert une passion inattendue pour la lecture. Mes oncles, à sa demande, lui procuraient des romans policiers américains qu'il dévorait à l'heure de la sieste sur la terrasse. C'était là que je le retrouvais à mon retour du lycée, le plus souvent endormi dans sa chaise longue, ronflant la bouche ouverte, les lunettes et le livre gisant sur le carrelage. Je m'approchais alors sur la pointe des pieds et je l'embrassais sur le front, pour le réveiller. « Tu es rentré ? » demandait-il, comme s'il pouvait douter que je fusse debout devant lui, mon cartable à la main. Puis, s'accrochant aux bras du siège, il poussait un long soupir pendant qu'il s'en extirpait péniblement, maudissant les crises de rhumatisme qui le tourmentaient. Ensuite, il se dirigeait vers la cuisine pour aller me chercher un verre de limonade pendant que je me déshabillais pour enfiler un vieux short et la première chemise qui me tombait sous la main.

Aujourd'hui de l'imaginer, lui qui n'avait jamais mis les pieds hors de l'île, en train de se captiver pour les aventures d'un détective privé de New York ou de Los Angeles, ne manque pas de me faire sourire.

Voilà à quoi ressemblait, à l'époque, la relation que nous entretenions lui et moi dans cette vieille baraque défraîchie par le temps et dont nous écoutions la nuit grincer la charpente comme la carcasse d'un voilier enlisé dans la moiteur immobile d'une mer de sargasse.

Mais l'arrivée inopinée d'une lettre de ma mère, qu'elle avait adressée à ma tante Inès, avait suffi à bouleverser ce paisible équilibre à la manière d'un cyclone invisible, silencieux, insoupçonné.

Maman n'employait jamais des expressions telles que « j'ai décidé » ou « je t'ordonne ». Sa manière à elle d'établir les choses relevait d'une stratégie beaucoup plus simple et redoutable qui consistait à faire comme si la décision dont elle vous parlait avait *déjà* été prise depuis des lustres.

« Tu rentres en Métropole à la fin de la semaine. Tu voyages en avion. Je t'ai pris un billet pour samedi. Tu verras avec tante Inès qui t'aidera à préparer ta valise. Fais bien comme elle te dit. Crois-moi, j'ai réfléchi, pour ton grand-père, il n'y a pas moyen de faire autrement. Sinon, j'ai peur qu'il arrive quelque chose... »

De quoi voulait-elle donc parler dans cette lettre ? Il revint à la tante Inès de m'expliquer la situation. Cette dernière exerçait la profession d'assistante dans un cabinet dentaire et possédait une expérience incomparable des situations où les gosses de mon âge basculaient dans la terreur. Elle était devenue insensible aux démonstrations lacrymales dans lesquelles semblaient ses jeunes patients, et il était impossible, avec elle, d'employer ce genre d'arguments pour parvenir à ses fins. Maman, depuis son départ, avait toujours eu recours à elle lorsqu'elle désirait m'imposer une consigne au sujet de mes devoirs scolaires ou de mes fréquentations.

Ainsi, selon ma tante, il avait été décidé « en haut lieu » dans la famille d'obéir aux injonctions de ma mère. Les préparatifs de ce voyage devraient rester secrets, les réactions possibles de Pa' Raphaël pouvant s'avérer d'une effroyable brutalité. Peut-être se résoudrait-il à me tuer plutôt que de me laisser partir ? Mes oncles semblaient le penser et s'inquiétaient à l'idée d'éveiller ses soupçons. J'étais persuadé qu'ils se trompaient. Mais je savais aussi que les règles de ce silence imposé avaient été fixées par maman et qu'il ne pouvait être, pour moi, question de lui désobéir.

— Je pars au cimetière, me dit Pa' Raphaël ce samedi-là. Elle m'a demandé des fleurs.

La mort de Man' Elmire semblait n'avoir rien changé à ses habitudes de mari, et il continuait à parler d'elle comme si elle était vivante. « Ta grand-mère s'inquiète à ton sujet ! » m'annonçait-il régulièrement. Nos vies semblaient se dérouler sous le regard d'un fantôme qu'il était le seul à voir mais dont la réalité n'était pas moins pesante dans notre quotidien. J'en faisais parfois des cauchemars où Man' Elmire m'apparaissait au pied de mon lit, parée dans l'une de ses robes du dimanche. Son drôle de petit chapeau noir qu'elle étrennait pour les grandes occasions et dont la voilette lui masquait le visage jusqu'à hauteur des lèvres, complétait sa tenue. Elle me regardait en souriant, entourée d'une aura lumineuse qui brouillait sa silhouette. Je savais que j'aurais dû être fou de joie à l'idée de revoir ma grand-mère et, d'une certaine façon, l'attitude de Pa' Raphaël me préparait

naturellement à croire en pareil miracle. C'était pourtant la peur qui me serrait le ventre, une peur horrible, insoutenable, qui me venait de la certitude qu'elle n'était venue me rendre visite que pour me tirer les pieds afin de me punir pour l'une ou l'autre des choses stupides que j'avais pu commettre dans la journée. « Ta grand-mère voit tout et entend tout », me répétait Pa' Raphaël. J'avais fini par oublier les merveilleux moments de complicité que j'avais eu la chance de partager avec elle, pour ne plus la percevoir que comme une figure tutélaire menaçante, un peu semblable à l'image du Dieu terrible et omniscient que présentent les livres d'images aux enfants soumis, comme je l'ai été, au décervelage d'une instruction religieuse obligatoire.

Ce fameux jour, que je savais être celui de mon départ, j'ai levé les yeux sur mon grand-père. Il n'y avait aucune appréhension dans sa voix, simplement la certitude tranquille qu'il s'apprêtait à aller rendre visite à sa femme et qu'il s'attendait à me trouver à la maison lorsqu'il rentrerait.

— Ce soir, on mangera du poisson frit pour le dîner ! m'annonce-t-il en souriant.

— À tout à l'heure, grand-père..., ai-je lâchement répondu en détournant la tête.

Qu'aurais-je pu lui dire d'autre ? Pas un mot de plus n'aurait pu franchir le seuil de ma gorge. J'avais le souffle coupé, et le cœur qui battait si fort que j'étais persuadé que, d'une seconde à l'autre, Pa' Raphaël s'en apercevrait et finirait par soupçonner que je lui cachais quelque chose. Je savais que c'était, pour longtemps, la dernière image que je conserverais de lui, celle d'un vieil homme dont la carrure témoignait encore d'une robustesse naguère à toute épreuve, un colosse dont le regard et l'expression de guerrier farouche s'étaient peu à peu mués en un masque de papy bienveillant, presque intimidé lui-même par la découverte de ses propres registres de tendresse à l'égard d'un enfant. Je l'ai regardé ramasser sa sacoche en cuir rouge qu'il emmenait partout avec lui, et enfoncer sur son crâne son vieux panama. J'aurais voulu que la terre s'ouvre sous mes pieds à ce moment précis, qu'elle s'ouvre et m'engloutisse plutôt que d'avoir à endurer l'épreuve consistant à mentir froidement à cet homme sur un sujet que je savais d'une telle importance pour nous deux.

Jusque-là, la pratique du mensonge ne m'avait jamais semblé particulièrement difficile ou désagréable. Il ne s'agissait là que de petites

ruses liées à l'univers de ma vie d'enfant. En racontant que j'avais perdu l'argent des courses sur le chemin de l'épicerie au lieu d'avouer que je m'en étais servi pour enrichir ma collection de billes, je n'éprouvais aucun sentiment particulier de culpabilité. Toutefois, l'obligation qui m'était ainsi faite d'abuser de la confiance de Pa' Raphaël relevait d'une tout autre nature. Il ne s'agissait pas de l'un de mes tours habituels, mais bel et bien d'une stratégie relevant du monde des adultes. Mes tantes et mes oncles, aussi bien que ma mère à des milliers de kilomètres de là, étaient au courant de ce que je dirais, de ce que je ferais et de la façon impitoyable dont j'allais devoir me comporter. Cette trahison, ils l'avaient eux-mêmes mise en scène et approuvée d'avance lorsqu'ils me l'avaient imposée. Lors de cette réunion, chez ma tante Inès, à la façon dont leurs regards semblaient me jauger ou me mettre au défi, et à l'intonation neuve de leurs voix lorsqu'ils s'adressaient à moi, j'avais d'ailleurs eu l'impression qu'il s'agissait d'une cérémonie destinée à consacrer mon entrée officielle dans le cénacle des « grandes personnes ».

Aujourd'hui, tant d'années ont passé que tout cela ne devrait plus avoir la moindre importance à mes yeux. Pourtant, ce soir, revient me hanter encore comme une profonde et terrible humiliation le souvenir de cette dette qui n'aura jamais été effacée.

« Tu n'oublieras pas de rentrer le linge que j'ai étendu derrière la maison ! » me lance encore mon grand-père en refermant derrière lui la barrière de la terrasse.

La moindre réponse de ma part, je le sais, s'achèverait en sanglots. Je me contente de hocher la tête et de lui adresser bêtement un signe de la main, un geste à ce point inhabituel qu'il me regarde une seconde, interdit, avant de reprendre son chemin. Je reste là, le cœur en feu, les jambes molles, à regarder Pa' Raphaël grimper la côte qui mène à la gare routière, et disparaître derrière la haie d'arbres bordant la route. Que va-t-il se passer ? Vais-je être englouti dans les profondeurs de la mer comme les mutants de l'Atlantide ? Ma grand-mère décidera-t-elle de surgir en plein jour pour me foudroyer ? J'attends, mais rien ne se passe. Même les larmes qui pourraient me soulager ne viennent pas. Je n'ai plus qu'à finir de rassembler mes affaires et à les jeter dans la valise que m'a remise la tante Inès et que j'ai cachée sous mon lit. Ensuite, ressassant mon chagrin, j'irai de nouveau m'asseoir sur la terrasse en attendant l'arrivée de l'oncle Fulbert dans sa

Simca 1000 qui m'emmènera, définitivement peut-être, loin d'ici, loin de mon île, loin des miens, loin de tout, dans ce vaste monde des Blancs où vit maman, désormais.

Les larmes ne viendront que plus tard, dans la soirée, lorsque je me retrouverai enfin sanglé dans le siège de cette Caravelle, seul enfant au milieu d'une basse-cour d'adultes excités, coincé entre une grosse dame éplorée qui ne cesse de s'éponger le visage et de s'éventer avec un mouchoir, et un jeune homme au regard furtif et inquiet dont la nervosité se révèle rapidement contagieuse. Le grondement des moteurs de l'avion envahit la cabine comme le vacarme d'un tonnerre d'orage avant que ne survienne, peu à peu, la sensation de l'envol

— Ça y est, on a décollé !, répète la grosse dame avant de s'affaler en arrière dans son fauteuil, comme prise d'étourdissement.

Je ferme les yeux, priant pour que ma fuite dans les airs parvienne à faire cesser l'affreuse torture que me cause le simple fait d'imaginer le retour à la maison de Pa' Raphaël et l'expression de son visage lorsque, après avoir fouillé ma chambre et constaté la disparition de mes affaires, il commencera à comprendre la signification de mon absence.

« *Pardon* », c'est le seul mot que j'ai trouvé la force d'écrire sur la feuille arrachée à l'un de mes cahiers d'écolier et que j'ai laissée en évidence sur la commode de sa chambre, juste à côté de la lampe à pétrole.

Non, aucun autre souvenir ne me revient de mon entrée dans l'âge adulte que l'expérience de ce départ organisé « pour mon salut » au prix d'une trahison que, ces dernières années, j'avais cru enterrée à jamais dans le jardin des souvenirs maudits.

DEUXIÈME PARTIE

Silhouette en manteau gris, la tête drapée dans un foulard, un sac en bandoulière, maman m'attend au premier rang de la foule coincée contre les barrières de sécurité à la sortie du terminal de l'aéroport d'Orly. À peine ai-je aperçu son visage que mon sang se change en paillettes de glace. J'ai peur de cette femme soudain vieillie, au sourire triste et fatigué et dont les mains fanées s'agitent timidement dans ma direction. Elle accourt pour me prendre dans ses bras et me serre si fort contre elle que j'en perds le souffle. Ses larmes ruissellent dans mon cou pendant qu'elle sanglote. « Mon fils... mon fils... », répète-t-elle comme une désespérée. Mon cœur se brise en miettes à l'instant où je comprends que ma mère, la vraie, celle de mon souvenir, a disparu à jamais.

En débarquant sur le quai du Havre au milieu de la foule des passagers du *Colombie*, naïvement persuadée que la France était le pays de ses ancêtres, maman était loin de s'imaginer dans le rôle d'une immigrée. Certes, elle avait entendu dire qu'il existait un monde où la couleur de peau posait problème, mais rien ne l'avait préparée à la réalité qui l'attendait. Pour elle, le sujet était clos depuis bien longtemps. Il ne s'est rouvert soudain, comme une blessure aussitôt purulente, qu'à l'instant où le policier de service lève les yeux de son passeport pour la contempler d'un air surpris, elle et son visage aux traits lisses où affleure, disent ses amis, une lointaine ressemblance avec celui d'Ava Gardner, elle et son allure d'actrice revenue d'un séjour aux Caraïbes, elle et son manteau gris en laine dont les pans ouverts dévoilent, là où s'arrête la frontière de ce châle jeté sur ses épaules, un triangle de chair laiteuse à la naissance des seins. « Ah », dit le brave homme en feuilletant le document vierge de tampons de pays étrangers et où se trouve agrafée la photo de Camille Darnell, fille de Raphaël Darnell et d'Elmire Darnell, née Suggère. « Ah », répète-t-il en déchiffrant l'adresse et le lieu de naissance qui lui indiquent sans nul doute ce qu'il voulait savoir : « Vous êtes noire... »

Elle le voit calculer encore et s'interroger en lui décochant, à tout hasard, un dernier regard au moment de lui remettre son passeport, et maman comprend brusquement, à la seule expression soudainement lâche et veule de ces yeux, qu'un nouveau monde vient de s'ouvrir devant elle, un monde qui ne lui offrira d'autre statut que celui d'une réfugiée promise à l'accueil du pire.

La France dont elle avait rêvé n'existait pas. Paris ne ressemblait en rien à cette ville de lumières qu'elle imaginait rivale d'Hollywood et où l'on croisait cinéastes et producteurs à tous les coins de rue. La vie avait brusquement perdu ses couleurs pour se fondre dans la grisaille humide des jours d'automne et des couloirs mal éclairés du métro. Elle-même n'était plus que l'une de ces figurantes de l'ombre dont les silhouettes s'entassaient tous les jours dans les wagons deuxième classe de la RATP et qui ne rentraient chez elles le soir que pour y retrouver le décor sordide d'une chambre de bonne perchée dans la soupente d'un immeuble de banlieue. Il n'y avait ni douche ni salle de bains dans le minuscule réduit qu'elle occupait à Chilly-Mazarin et dont les toilettes étaient situées sur le palier. Le chauffage électrique coûtait trop cher. Sur les conseils d'une amie, elle le remplaçait en allumant parfois la cuisinière à gaz durant la nuit. Quant à l'élégante garde-robe que lui avait préparée sa couturière de Fort-de-France, elle avait dû la ranger dans sa valise sous son lit. Les robes étaient ridicules, comparées à la mode parisienne, d'autant qu'il ne s'agissait, pour la plupart, que de vêtements d'été. Désormais, elle ne sortait plus qu'affublée de ce manteau gris qu'elle avait acheté d'occasion au Marché aux puces et chaussée de ses bottes doublées de fourrure synthétique.

« Je ne suis pas venue en France pour recommencer à m'enfermer toute la journée dans une chambre noire ! » avait-elle déclaré dans une lettre adressée à la tante Jenny.

Après s'être essayée au travail à la chaîne dans une conserverie de légumes, elle avait entrepris de faire du démarchage à domicile pour une entreprise d'accessoires de cuisine, mais rebutée par les réticences des clients éventuels à lui ouvrir la porte à cause de son accent créole, elle s'était finalement tournée vers d'autres horizons en choisissant d'endosser chaque matin une blouse d'ouvrière dans une imprimerie située dans le quinzième arrondissement. Postée du matin au soir à l'arrière d'une brocheuse d'usine, elle y récupérait des magazines qu'elle entassait en piles

sur un chariot après en avoir vérifié d'un coup d'œil la qualité de tirage. Le bruit des machines, dans l'atelier, équivalait au vacarme d'un chantier d'autoroute envahi d'une armée de marteaux-piqueurs. À l'instar de ses collègues, elle s'était équipée d'une paire de boules Quiès pour se protéger les tympans, mais la perte de son audition normale lui donnait la sensation d'être embarquée dans un cauchemar dont elle ne parvenait pas à se réveiller.

Le samedi soir, elle se rendait invariablement au siège de l'AMITAG, une association antillaise spécialisée dans l'accueil des immigrés d'outre-mer et dont les bureaux étaient situés à Barbès. Là se réunissaient la plupart des membres de la communauté dont les activités se partageaient entre cours de musique, de cuisine, ou de danse traditionnelle. Elle aimait l'atmosphère chaleureuse qui régnait lors de ces soirées où ressuscitaient soudain les souvenirs du pays, et qui duraient parfois jusqu'à l'aube au son d'un orchestre improvisé. Forçant son naturel timide, elle allait se mêler à la foule des danseurs, s'abandonnant, le temps d'une mazurka, sur l'épaule d'un homme dont elle ne cherchait même pas le regard. Resurgissaient alors les souvenirs de sa jeunesse si vite enfuie. Renaissaient les regrets. Remontait à la bouche le goût de l'amertume. Le plus souvent, me dirait-elle des années plus tard, la même scène finissait par lui revenir à l'esprit. Elle se revoyait alors, assise dans sa belle robe blanche au pied du flamboyant dont les fleurs écarlates tapissaient l'herbe du verger, et souriant à l'objectif pendant que j'étreignais le Kodak d'occasion qu'elle venait de m'offrir pour l'anniversaire de mes onze ans.

Le dimanche, levée de bonne heure, elle s'habillait et se maquillait avec soin avant de partir rejoindre l'une de ses cousines, immigrée de longue date, au rendez-vous qu'elles se donnaient à l'église américaine de Paris où officiait une chorale de gospel à la messe de dix heures. À la sortie de l'office, joyeuses et émoustillées comme des gamines, elles n'avaient plus qu'à redescendre le long des quais jusqu'à la place Saint-Michel où, si elles avaient de quoi se l'offrir, elles iraient s'attabler à une terrasse de café pour déguster l'une de ces crêpes à la crème de marrons dont elles raffolaient toutes les deux. Sinon, de leur sac, elles sortaient le sandwich qu'elles s'étaient préparé à l'avance et s'installaient sur un banc en rêvant de retour au pays natal pendant qu'elles regardaient passer les péniches.

Il n'y avait pas d'homme à demeure, dans le paysage de cette vie-là. Elle-même ne m'en a jamais parlé, et il n'y en a peut-être jamais eu. La plupart du temps, je ne peux que l'imaginer se hâtant, furtive et solitaire, à travers les couloirs interminables du métro parisien, mais jamais au bras d'un amant.

« Personne d'autre que toi n'a compté pour elle ! » m'a lancé la tante Jenny, un jour où j'avais entrepris de recueillir ses confidences au sujet de maman. Loin de provoquer en moi une flambée d'amour filial, je ne sais pourquoi la phrase me pèse encore aujourd'hui.

J'apprends à vivre en milieu polaire. Aucune autre comparaison ne me vient à l'esprit lorsque je me retrouve dans la rue, engoncé dans mon manteau, équipé de bottes, de gants, et coiffé d'un bonnet de laine qui me recouvre les oreilles. Souvent, je n'ai même d'autre choix que d'enfiler les collants de maman en guise de caleçon pour me protéger du froid.

Elle n'est pas peu fière, quant à elle, d'avoir réussi à me faire admettre à Lakanal, un lycée réputé de la banlieue sud. Elle dit que je suis loin de mesurer la chance qui m'est offerte et que je ferais bien de commencer à travailler pour de bon. Je ne sais trop si je dois la remercier. Pensionnaire durant la semaine, je ne rêve plus que de la folle liberté de mes jours d'enfance. Je me sens dépérir entre ces murs où je me découvre dans la peau d'un exilé. Durant les heures de récréation, c'est l'enfer sous le préau où je dois me battre à coups de poing pour éviter d'être réduit au rang du souffre-douleur de service. Les heures de colle pleuvent, assorties de pensums humiliants. Je serre les dents même si, le soir, les larmes me terrassent dans mon lit.

Peu à peu, je parviens à me forger une place dans le décor de ces salles de classe lugubres dont les fenêtres ne laissent que rarement passer la lumière du soleil. Mais, le samedi, lorsque je retrouve maman pour le week-end, je sais, en affrontant ses yeux éteints et le masque livide de son visage, que ses tourments ne désarment pas. Son salaire suffit à peine à nous permettre de joindre les deux bouts, et elle s'épuise en heures supplémentaires afin d'y parvenir.

Je n'ai pourtant, de ces années-là, que le souvenir de nos rêves et de nos éclats de rire lorsqu'il nous cédions à la tentation de nous moquer de nous-mêmes. Maman s'improvisait générale d'une armée d'Antillais prête à se ruer à l'assaut de la capitale et dont j'étais, sous ses ordres, le premier capitaine. Envers et contre tout, nous réussissions. Nous en avions le droit, sinon le devoir. Nous ne voulions ni l'un ni l'autre que notre nouvelle vie se

résume à un naufrage. Elle me dictait ainsi des lettres à la famille où il n'était question que de notre nouvelle aisance matérielle ou des nombreuses distractions que nous offrait la capitale. Mes études, à l'entendre, se déroulaient à un tel niveau d'excellence qu'elle n'envisageait plus, pour moi, qu'une carrière d'exception dans la médecine ou l'aviation. L'espoir de revanche que j'incarnais à ses yeux transpirait au détour de chacune de ses phrases. Gagné par la fièvre qui émanait d'elle lorsque nous rédigeons ce genre de courrier, j'étais à mille lieues d'y voir l'effet d'une nouvelle imposture. Nos mensonges relevaient d'une promesse dont nous ne faisons qu'anticiper l'éclosion. Ce réfrigérateur d'une grande marque américaine, cette télévision dernier modèle, cette machine à laver de luxe – tout cela, nous finirions par l'avoir. Le reste n'était plus qu'une question de temps.

J'ignorais que le monde, autour de nous, n'était qu'un cimetière d'illusions dans lequel les nôtres ne tarderaient pas à trouver leur place. J'ignorais aussi que maman se privait parfois de repas afin d'économiser de quoi m'offrir quelque argent de poche pour la semaine ou un ticket de cinéma. J'étais le prince qu'elle idolâtrait, et je me prenais au jeu au point de m'inventer une vie totalement imaginaire dont je débitais les détails avec le plus grand sérieux devant mes copains d'alors.

Nombre de pensionnaires de ce lycée huppé étaient des fils de diplomates ou de célébrités. Plus rares étaient ceux qui, comme moi, venaient d'un milieu modeste. À ceux-là je ne me mêlais pas, me prétendant, quant à moi, fils d'un acteur américain obligé pour son métier de vivre à Hollywood. La farce eut l'air d'être crédible puisqu'il m'arriva même en certaines occasions d'être invité dans la famille de mes nouvelles relations. Mais, incapable de leur rendre la pareille, je ne cessais de recourir à de nouveaux subterfuges pour me justifier.

Maman ne savait rien de mes fanfaronnades le jour où elle se décida, pour la première fois, à venir me chercher à la sortie du lycée. L'échéance des premiers examens du baccalauréat approchait, et je la sentais plus fébrile que moi à l'idée de l'épreuve qui m'attendait. Ce samedi-là, sans doute était-ce la raison qui l'avait amenée à se poster devant les grilles du parc réservées à la sortie des pensionnaires ? Quoi qu'il en soit, à l'instant même où je la vis, mon sang ne fit qu'un tour. Engagé, comme je l'étais, dans une conversation avec l'une des victimes de mes mensonges, je ne pouvais imaginer perdre la face lorsque maman voudrait me prendre dans ses bras.

Pareille mésaventure n'aurait pas manqué de me couvrir de ridicule dans tout le lycée. Je voulus m'esquiver, mais déjà elle m'avait repéré à son tour et nulle autre issue n'était possible. Parvenu à la hauteur de cette femme aux allures de pauvre qui semblait attendre quelqu'un sur le trottoir, bavardant toujours avec mon compagnon, je passai devant elle sans lui accorder le moindre regard, tout juste comme si je ne la connaissais pas. Que parvint-elle, cependant, à lire sur mon visage et qui l'obligea à reculer d'un pas, saisie d'effroi ? Je ne le saurai jamais. Ni l'un ni l'autre n'osa revenir sur l'épisode lorsque nous nous retrouvâmes, un peu plus tard, dans le studio de Chilly-Mazarin. Ce fut la seule occasion où je n'entendis pas sa voix durant le temps de mon séjour.

Costume sombre, chaussures astiquées comme des miroirs, Ernesto était un géant noir dont l'allure élégante me rappelait celle de l'oncle Georges. Il avait fréquenté quelque temps les rings de boxe après avoir démissionné de l'armée. Peintre en bâtiment, mécanicien, plâtrier, électricien, vendeur d'aspirateurs – il avait fait tous les métiers avant celui dont, la première fois que nous nous rencontrâmes, il me glissa le nom d'un ton suave : contrôleur de qualité. L'opération consistait, me dit-il, à surveiller de près l'activité de trois cents ouvriers en inspectant, selon des normes précises établies dans un cahier des charges, la gamme des produits ménagers sortis de leurs mains. Stupéfait de l'entendre, je m'étais alors tourné vers ma mère, mais elle s'était contentée de me faire signe d'aller l'embrasser :

— Ernesto est un ami de la Martinique !

Ce samedi-là, j'étais loin de m'attendre à y trouver un visiteur. Le samedi, ma mère ne recevait jamais personne lorsque je débarquais du lycée. « Pour ne pas te déranger », disait-elle. Je savais qu'elle le faisait aussi par discrétion, car elle n'était pas du genre à dévoiler l'intimité de nos vies à des étrangers, si bien que j'avais tout d'abord cru avoir affaire à un cousin ou à quelque parent éloigné venu nous remettre un colis expédié par la famille.

Dissimulant mon étonnement, je m'étais contenté d'aller m'asseoir sur mon lit en attendant la suite des événements.

L'attitude de maman me sidérait. Je ne l'avais jamais vue se comporter ainsi en présence d'un homme. Elle avait l'air de gober ses paroles pendant qu'il nous débitait ses avis éclairés sur la vie des Noirs en France, sur la cause de l'augmentation des prix à l'épicerie du coin de la rue, ou sur la grève en cours dans les usines Renault. Puis, lorsque s'offrait la pause d'un silence, elle me regardait comme pour m'encourager à l'admirer, moi aussi. Je me sentais bouillir. Que venait faire chez nous ce déballeur de pacotilles

dont la voix douce et les manières guindées étaient loin de m'inspirer confiance ?

— Vous vous connaissez depuis longtemps ? demandai-je, impatient de tirer les choses au clair.

Je les vis se concerter du regard :

— Ta mère et moi, ça remonte à l'école primaire ! s'écria Ernesto. Quel âge avions-nous, Camille ? Cinq ou six ans ?

— À peine, lui répondit-elle.

— Et aujourd'hui, nous voilà !

— C'était le lendemain de ton premier jour au lycée, reprit maman. Je sortais de la boulangerie du coin de la rue lorsqu'on s'est croisés sur le trottoir !

— Mieux qu'une coïncidence : le destin ! susurra Ernesto en esquissant un geste de la main vers le plafond.

— Le destin, l'entendis-je répéter d'une voix soumise.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Posant une main sur mon épaule, Ernesto m'adressa un sourire mielleux :

— Eh bien, ta mère et moi, nous avons déjà fait quelques projets... hasarda-t-il en se tournant de nouveau vers elle pour chercher son soutien.

— Ernesto veut qu'on se marie ! me dit-elle, les yeux brillants d'excitation. Ce sera une cérémonie à l'église !

J'en demeurai bouche bée. La soudaineté de la nouvelle me rendait incapable de la moindre réaction. Mais, l'instant d'après, une telle colère s'empara de moi que je faillis balancer mon poing au visage de cet homme. J'étais fou de jalousie, prêt à lui sauter à la gorge. Je parvins toutefois à leur donner le change, et je m'entendis même leur demander d'une voix calme et détachée s'ils avaient déjà fixé une date pour l'événement.

La lueur de triomphe que je vis flamber dans les yeux de maman m'administra le coup de grâce.

— On le fera pendant tes vacances scolaires, au mois d'août !

— Au mois d'août..., répéta Ernesto en lui pressant la main.

J'étais abasourdi.

Ernesto resta pour dîner, l'occasion pour lui d'étaler sa maestria dans l'art de manier les couverts et de découper un poulet entier. Maman s'extasiait encore à ses moindres gestes mais, à le voir s'empiffrer avec sa serviette de table nouée autour du cou, mon opinion sur lui ne fit qu'empirer jusqu'à la

fin du repas. Je faillis même quitter la table lorsqu'il prétendit vouloir m'apprendre à servir la salade comme dans les restaurants. Maman pouffait de rire et nous regardait en ouvrant de grands yeux. J'eus pourtant l'étrange impression qu'elle semblait presque effrayée par les sentiments qu'elle éprouvait. Bientôt, je vis même perler une larme au coin de ses paupières. Accablé par ma défaite, je compris qu'il était vain désormais d'essayer de chasser de notre vie celui que je m'obstinais à considérer comme un intrus.

— Il est l'heure de te coucher, m'annonça-t-elle dès qu'elle eut débarrassé nos assiettes.

C'était le moment où, d'habitude, nous nous installions autour de la table et où je l'aidais à rédiger le courrier de la semaine. Ensuite, elle préparait une tisane et nous commentions les dernières nouvelles reçues de la famille en écoutant la radio parfois jusque tard dans la nuit. Ce soir-là, elle semblait à ce point impatiente de rester seule avec son invité que je m'appliquai même à simuler par quelques bâillements bien appuyés une envie de dormir que j'étais loin d'éprouver.

Le paravent qui isolait mon lit fut bientôt en place, et je m'y retirai tel un acteur regagnant sa loge. Mais, une fois allongé sous mes draps, rien n'aurait pu m'obliger à fermer les yeux. Aux aguets de leurs moindres murmures, je m'efforçais de reconstituer la scène qui se déroulait à quelques mètres de moi. Déformées par la lueur d'une bougie restée allumée, leurs ombres que je voyais bouger au plafond achevaient de m'entraîner dans un univers de fantasmagories débridées.

Tout d'abord, je n'entendis rien d'autre pendant un moment qu'un bruit discret d'assiettes et de couverts pendant qu'elle débarrassait la table et faisait la vaisselle. Puis, le claquement du Zippo d'Ernesto résonna dans la pièce lorsqu'elle vint le retrouver. Ils se mirent bientôt à discuter à voix basse, jusqu'au moment où ils allèrent s'asseoir ensemble sur le second lit. Ernesto se rapprochant d'elle pour l'enlacer par la taille et, peut-être, l'embrasser. Je souffrais le martyr en cédant à la tentation de telles images. C'était une torture à laquelle rien ne semblait devoir mettre fin.

Puis je devinai aux crissements des ressorts du sommier qu'ils venaient de s'allonger. Allait-il se produire ce que je redoutais ? Je ne pouvais croire ma mère capable de se comporter ainsi en ma présence, et je m'apprêtais à bondir pour m'en assurer lorsque je l'entendis chuchoter :

— Pas quand mon fils est là, je te l'ai déjà dit !

Il y eut un long silence, au bout duquel résonna la voix d'Ernesto.

— De toute manière, il faudra bien qu'il s'habitue ! marmonna-t-il. Et pour la banque, tu as fait ce que je t'ai demandé ?

Maman dut lui murmurer sa réponse à l'oreille, car elle m'échappa. Mais il ne sembla nullement convaincu par les arguments qu'elle tentait de lui faire valoir. Se redressant brusquement, il se remit debout et, d'une voix où ne perçait qu'une feinte gentillesse, réclama son manteau. Une discussion animée s'engagea alors entre eux dont je ne perçus que quelques bribes mais, au seul ton de sa voix, je sentis qu'elle bataillait ferme pour l'empêcher de partir.

— Allons ! lui disait-il avec agacement. Tu sais bien que si je ne rembourse pas ces types au plus vite, je risque de gros ennuis !

— Mon chéri, je ne peux pas ! Cette semaine, je dois payer la pension du lycée pour Simon ! Je te l'ai dit ! Sans compter tous les livres qu'ils lui réclament encore ! Jamais je n'aurais cru que ça coûtait si cher de faire des études !

— Tu n'as qu'à me faire confiance, je te rendrai l'argent dans quelques jours.

— Ernesto, je t'en prie ! Essaie de comprendre !

De nouveau s'écoula un long silence avant qu'elle ne finisse par lui répéter d'une voix conciliante :

— Attends qu'on soit mariés, et tu pourras me demander tout ce que tu voudras.

— Tu ne serais pas en train de me prendre pour un imbécile ? s'écria soudain Ernesto. Cet argent, je sais comment tu l'as gagné au pays ! Des amis m'ont parlé de toi ! Ne viens pas me raconter d'histoires !

Un cri étouffé lui répondit, puis résonna distinctement la seule phrase qu'elle lui lança avec la force d'une gifle :

— Va-t'en, salaud !

Plus tard, je l'entendis refermer la porte après son départ, puis retraverser la pièce et s'écrouler sur son lit.

En moi se mélangeait, à la douleur de l'entendre pleurer, le sentiment d'avoir triomphé de mon pire ennemi.

Ernesto continua pourtant à nous fréquenter. Je le retrouvais chaque samedi à l'appartement lorsque je rentrais de l'internat. Je crus comprendre qu'ils s'étaient réconciliés, et qu'il s'agissait pour eux d'une sorte

d'apprentissage de la vie à trois qui nous attendait. Mais je découvris bientôt qu'il ne semblait plus aussi enthousiaste qu'au début à l'idée de nous prendre en charge. Ses réponses devenaient évasives. Il se perdait parfois dans de longs silences avant d'aller se planter, les mains dans les poches, devant la fenêtre qui donnait sur les toits du quartier. Maman ne me parla jamais de ce qui s'était passé entre eux, ni des raisons pour lesquelles il disparut un beau jour de nos vies. Elle m'expliqua seulement, quelques semaines plus tard, qu'il avait finalement décidé de partir s'installer dans le sud de la France et qu'elle avait refusé de le suivre à cause de mes études. Elle n'avait jamais su me mentir, et je n'eus aucun mal à deviner la souffrance qu'elle essayait de me cacher lorsqu'elle parlait de lui.

Ce fut l'année où j'appris à me comporter comme le pire des dictateurs. Pourquoi n'avait-elle pas les moyens de m'acheter les vêtements que je lui réclamais ? Pourquoi ne pouvait-elle m'offrir les dernières parutions de mes bandes dessinées préférées ? Pourquoi devais-je me contenter de livres d'occasion alors que je lui répétais inlassablement que je les préférais neufs ? La réponse était, naturellement, facile à deviner. Sauf pour moi, d'autant qu'elle évitait délibérément de me parler de ses problèmes d'argent. Jusqu'au jour où, excédée par mes sempiternels reproches, elle m'avait brusquement entraîné devant le miroir de la salle de bains :

— Regarde bien, et dis-moi ce que tu vois ! avait-elle hurlé. Regarde et dis-le-moi !

— Il n'y a que nous deux ! avais-je répliqué avec dédain.

— Non ! m'avait-elle aussitôt répondu. Ce qu'il y a là, d'écrit sur nos fronts, c'est le nom de la misère !

Se retournant alors vers moi, elle m'avait froidement dévisagé avant de porter le coup final :

— C'est de mon ventre que tu es né ! Et ce ventre, je vais t'apprendre à le respecter !

Nous étions au mois d'août, en plein été. L'on aurait pu croire qu'un incendie ravageait l'immeuble tant la chaleur dans le studio devenait intenable durant l'après-midi. Hors de moi, j'avais enfilé mes chaussures et j'étais sorti prendre l'air.

Le jardin du Luxembourg était l'une de mes destinations préférées d'alors. Je pouvais m'y installer sur une chaise au bord d'une fontaine et, rien qu'en écoutant le bruit de l'eau, m'imaginer transporté dans mon île au bord d'une rivière. L'endroit fourmillait aussi de jeunes étrangères qu'il était facile d'aborder et avec qui je partageais souvent un pique-nique improvisé sur l'herbe ou une simple balade à travers les allées. Auprès de mes conquêtes éphémères, je variaais le registre de mes identités. Je devenais « anglais »

pour une Suédoise, « français » pour une Américaine, « brésilien » pour une Italienne. J'en étais au point où je finissais par me perdre entre ces noms et ces histoires que je ne me lassais pas d'inventer. À l'époque, il m'était impossible d'admettre qu'il ne s'agissait là que des effets pervers de cette maladie dont maman, en me traînant devant ce miroir, avait établi le terrifiant diagnostic.

Ce jour-là, de retour à la maison, j'avais déjà oublié notre dispute. Le rendez-vous qui, le soir -même, m'attendait avec une certaine Leonora dans le Quartier latin occupait toute mon attention. Pour m'y rendre, j'avais en effet besoin de me garnir les poches. Fauché comme je l'étais, je n'aurais même pas eu les moyens de l'inviter à boire un café. Par chance, j'avais croisé en chemin maman qui se rendait aux douches municipales du quartier. Je savais qu'elle reviendrait ensuite se préparer pour aller rejoindre l'une de ses amies à un cours de broderie, mais je disposais largement du temps dont j'avais besoin pour accomplir mon forfait. Sitôt rentré chez nous, j'étais allé directement chercher son sac dans le placard où elle le rangeait et je l'avais ouvert pour y chercher de l'argent. À ma déception, son porte-monnaie ne renfermait que quelques pièces. Cependant, la découverte d'un livre soigneusement emballé dans une pochette en plastique m'intrigua. Il s'agissait d'un manuel de grammaire destiné aux élèves du cours élémentaire. Le nom de maman était inscrit à la main sur la page de garde, juste à côté du tampon d'une association chargée de l'alphabétisation des adultes. Un emploi du temps imprimé sur une feuille libre était glissé entre les pages. Les heures de classes correspondaient toutes à celles du fameux « cours de broderie » dont elle m'avait parlé.

J'examinai l'ouvrage sans en croire mes yeux. Comment n'avais-je pas deviné ses stratagèmes lorsqu'elle me remettait chaque semaine son courrier en prétendant qu'elle ne pouvait le lire tant qu'elle n'aurait pas changé de lunette, ou lorsqu'elle me demandait de rédiger moi-même mes lettres d'excuses pour les profs du lycée en m'expliquant qu'elle n'y parvenait pas à cause de ses mains qui tremblaient ? Comment n'avais-je pas su deviner les raisons de son affolement le jour où, pour la première fois, je lui avais remis l'une de mes dissertations corrigées en lui demandant de me donner son avis ?

— Je préfère que tu lises ! me répondait-elle invariablement. Comme ça, j'aurai le temps de faire autre chose en t'écoutant !

À force, j'avais pris l'habitude de nos rituels de lecture pendant qu'elle s'adonnait à la cuisine ou au repassage, tout comme je m'étais glissé sans effort dans le rôle de son scribe attitré. Toutefois, il ne m'était jamais venu à l'idée de lui demander à quel âge elle avait arrêté ses études.

L'adolescence est criminelle. Ce jour-là, même après cette douloureuse prise de conscience, il ne me vint pas à l'idée de m'interroger sur mon propre comportement à son égard. Mon maigre larcin accompli, j'étais reparti en priant pour qu'elle ne s'aperçoive pas de sitôt que j'avais également vidé la tirelire qu'elle cachait dans une boîte à chaussures en prévision des cadeaux de Noël.

Le jour du baccalauréat, je flottais dans une veste à carreaux spécialement choisie pour l'occasion par maman dans l'une des solderies de la porte de Clignancourt, et je désespérais de me trouver l'allure d'un clown.

— Mais non ! m'avait-elle répondu en riant. Comme ça, tu as l'air d'un jeune homme neuf, tout droit sorti du magasin ! Ça fera plus sérieux devant tes professeurs.

Je savais qu'elle faisait semblant de prendre les choses à la légère pour ne pas rajouter à mes angoisses, mais je savais aussi que l'enjeu de cet examen lui importait bien plus qu'à moi. J'étais le pion qu'elle déplaçait sur l'échiquier obscur de la vie, et de ma performance dépendrait notre avenir à tous deux. La situation me paniquait. À la seule idée d'un échec, je sentais la peur me nouer le ventre.

La veste de clown, c'est le seul souvenir obsédant que j'ai gardé de cette journée. Le reste se perd dans un tourbillon de pensées et d'émotions survoltées. Je ne me rappelle ni les sujets qui nous furent imposés ni les réponses que je leur apportai. En quittant le lycée où se déroulaient les épreuves, seule me tournait dans la tête la formule employée par maman. J'étais « un jeune homme neuf, tout droit sorti du magasin ». Avant cette minute, me disais-je, il est possible que tu n'aies jamais existé.

Ce soir-là, je revécus les deux années d'internat que j'avais passées entre les murs de ce lycée. Mes premières bagarres dans la cour. Mes nuits à l'infirmerie. Mon premier flirt avec une fille de terminale. Mes dizaines d'heures de colle. Le son du vieux piano de la salle des fêtes où j'allais parfois m'exercer. Même l'odeur de laitage et de pain rassis qui flottait le matin dans le réfectoire m'est remontée aux narines. Puis j'entendis de nouveau la voix de notre vieux professeur de lettres qui nous disait en guise d'adieu :

— Le monde vous attend, mes chers élèves, à vous d'apprendre à le conquérir !

Aujourd'hui, lors d'une balade consacrée à quelques achats à Fort-de-France, j'ai atterri par hasard devant l'entrée du Piment Vert. L'année où, fraîchement diplômé du baccalauréat, j'étais revenu passer mes vacances en Martinique, c'était là que j'avais enfin découvert les plaisirs de la vie nocturne. L'endroit n'est plus qu'un vaste hangar de tôles abandonné, cerné par un entassement d'immeubles aux façades décrépies. La porte donnant sur la rue était entrebâillée, si bien que je n'ai pu résister à la tentation de franchir le seuil. Sans trop y croire, j'ai actionné la manette d'un compteur électrique déniché dans un coin. Une poignée d'ampoules jaunâtres se sont allumées au plafond qui suffisaient à peine à dissiper l'obscurité. Je n'ai retrouvé, du décor clinquant dont je me souvenais, que quelques tables éparses, des dizaines de chaises en fer rouillées empilées les unes sur les autres, et les vestiges effondrés d'un bar en contreplaqué dévoré par l'humidité. La scène où se produisaient les orchestres flamboyants d'antan n'est plus réduite qu'à un tas de planches repoussées contre un mur. Impossible de s'imaginer la fièvre qui y régnait le samedi soir lorsque biguines et meringués s'y succédaient jusqu'à l'aube.

Subitement oppressé, je suis ressorti dans la rue. Déjà s'enchaînaient malgré moi les souvenirs, et je me revoyais, à peine débarqué de l'avion, trépignant d'impatience à l'idée de revoir ma famille. Venu me chercher en voiture à l'aéroport, l'oncle Fulbert m'avait conduit directement chez Pa' Raphaël avant de repartir sans attendre et, ma valise à la main, j'avais remonté d'un pas vif l'allée qui conduisait à la maison.

Installé dans sa chaise longue sur la terrasse, mon grand-père m'avait aperçu de loin, mais il n'avait pas bougé. Il avait attendu en silence que je franchisse le seuil pour se décider à venir m'accueillir.

— Bonjour, Simon ! avait-il grommelé à mon adresse.

Pas un mot de plus, pas un regard.

Ébahi par cette froideur affichée, je n'avais su comment réagir. En l'apercevant, je m'étais naïvement imaginé pouvoir revivre notre complicité d'antan. Je me revoyais, mon cartable sur le dos, et m'approchant de lui pour l'embrasser. Rien n'avait changé. Je venais simplement de rentrer de l'école, ou de rendre visite à l'un de mes copains du quartier.

Ma déception s'était révélée à la mesure de mon attente.

— Tu as bien voyagé ? avait-il poursuivi de cette même voix qui témoignait de sa mauvaise humeur.

Puis, sans attendre ma réponse, il m'avait précédé en direction de la nouvelle chambre qu'il s'était fait aménager en mon absence sur la terrasse.

J'ai compris qu'elle lui servait de bureau lorsque j'ai vu la panoplie d'objets éparpillés sur la table adossée à un mur : sa montre de gousset en argent, son portefeuille en cuir où il conservait précieusement un hippocampe séché en guise de talisman, son étui à lunettes, son classeur noir renfermant les papiers de la banque, et la petite boîte de pastilles à la menthe dans laquelle il rangeait ses boutons de manchette et la barrette ornée d'une pépite d'or qui, en toutes circonstances, ornait sa cravate. Un lit en fer trônait dans un coin et, d'une vieille armoire vide aux battants ouverts, émanait une forte odeur de naphthaline.

— Tu vas t'installer ici ! me dit-il, avant de tourner les talons et de ressortir de la pièce sans ajouter le moindre commentaire.

Ma trahison, il était loin de l'avoir oubliée. Ainsi que j'allais m'en apercevoir, il avait même passé ces dernières années à la ressasser, à la ruminer comme une obsession. Je ne m'étais pas contenté de le décevoir ou de lui briser le cœur, j'avais aussi gâché la seule occasion qui lui eût été donnée de pouvoir se montrer sous un autre jour. J'avais piétiné ses derniers espoirs de rédemption et souillé à jamais le dernier souffle de confiance qu'il s'était accordé envers ses semblables. Je ne lisais rien d'autre dans ses yeux lorsque ses regards croisaient les miens, rien d'autre même à travers les commentaires qu'il lui arrivait de faire sur la météo de la journée. De jour en jour, entre nous, le malaise ne semblait devoir qu'empirer.

Bachelier émérite ayant lu Aristote, Platon, Descartes et Spinoza, je me croyais devenu un puits de culture encyclopédique, alors que je n'étais, de toute évidence, qu'un ramassis hétéroclite de connaissances grappillées au hasard de mes programmes scolaires ou de mes emprunts à la bibliothèque du lycée. Mais, face au savoir livresque limité de mes tantes, de mes oncles

ou de mon grand-père, je ne pouvais m'empêcher de savourer ma revanche, soulignant par mon succès l'injustice du sort qui avait été réservé à ma mère que nul d'entre eux n'avait réellement soutenue à l'époque où elle en aurait eu besoin.

Seul l'oncle Georges se contentait de hocher la tête en m'observant avec attention toutes les fois que nous venions à nous rencontrer.

— Ça y est, tu es allé chez les Blancs ! me déclara-t-il, un jour où j'étais en visite chez lui. Ils t'ont tout appris là-bas, hein ? Du moins, tout ce que tu crois savoir. Ne proteste pas, je connais l'effet que produit sur certaines personnes la délivrance d'un morceau de papier où leur nom se retrouve surmonté de palmes académiques. Mais un peu de modestie ne te ferait pas de mal ! Que vas-tu donc imaginer ? Les livres ne disent rien de ce qu'il faudrait savoir. N'importe lequel de ces « vieux corps » que tu vois traîner sur la plage en train de remailler leurs filets ou qui s'échinent jusqu'à leur dernier sang sur leurs lopins de terre, et qui n'ont usé leurs fonds de culotte sur un banc d'école que le temps d'apprendre à déchiffrer l'alphabet, oui, n'importe lequel de ceux-là pourrait te le confirmer ! Les livres t'ont-ils jamais appris la vérité sur la mort ? T'ont-ils jamais révélé à quoi ça pouvait bien ressembler *de l'autre côté* ? Sais-tu de quelle matière de rêves tu étais fait avant de venir te glisser tel un clandestin dans le ventre de ta mère ? Non. Alors, regarde-moi bien en face, et explique-moi ce que tu prétends savoir.

J'en étais resté saisi de stupeur devant le calme qu'il affichait en égrenant ses arguments, une impression que démentait cependant la posture ramassée de lutteur à l'affût qu'il avait inconsciemment adoptée en me parlant.

— Je t'aime bien, Simon. C'est pour cela que je voudrais que tu saches que tu pourras toujours compter sur moi. Mais à la condition qu'il ne te vienne pas à l'idée de vouloir nous faire prendre des vessies pour des lanternes ! *Dlo' moussach' sé pa lèt' !* avait-il conclu en forçant brusquement la voix pendant qu'il me contemplait d'un air malicieux.

Il avait alors éclaté d'un rire franc et joyeux dont avait résonné toute la maison. Stupéfait, j'avais soudain eu l'impression qu'il s'amusait à mes dépens, mais je n'arrivais pas en être sûr.

J'étais reparti de chez lui l'esprit troublé. Je comprenais mieux, à présent, la crainte et le respect qu'inspirait l'oncle à ses sœurs et ses frères. Notre conversation avait été édifiante. Mes simulacres ne me serviraient en

aucune manière à regagner la confiance de Pa' Raphaël. Telle était la conclusion que j'en avais retirée. Pour dissiper le malentendu qui nous séparait, je n'avais plus qu'à mettre mon orgueil de côté et à oser lui parler comme j'en ressentais secrètement le désir, en le suppliant une fois encore de me pardonner. C'était cela dont j'avais rêvé en embarquant dans l'avion qui me ramènerait chez lui, cela que je m'étais promis de faire et que je n'avais finalement pas eu le cran de mettre en œuvre.

Ce soir-là, dès mon retour à la maison, j'étais allé le trouver :

— Grand-père, je voulais te dire..., avais-je balbutié d'une voix nouée par l'émotion.

Il avait levé le nez de la casserole posée sur la gazinière et dont il remuait lentement le contenu à l'aide d'une cuiller en bois, avant de me fixer d'un regard aigu, tranchant, qui semblait lire en moi jusqu'à la moindre faille :

— *Pawol two koutt'...*, avait-il lâché du bout des lèvres comme pour m'empêcher de poursuivre. La parole est trop courte. En attendant, avait-il ajouté l'instant d'après d'une voix adoucie, pour ce soir, j'ai préparé une fricassée d'écrevisses. Je ne crois pas que tu aies oublié que ta grand-mère adorait ça ! Allez, va te changer, tu risques d'attraper un coup de froid avec cette chemise trempée de sueur sur le dos !

Je compris qu'il préférait demeurer seul. Peut-être avait-il peur que je ne le voie verser une larme, ou bien désirait-il replonger dans le songe qu'avait interrompu mon irruption dans la cuisine ? Je n'ai pas vraiment cherché à le savoir. Je me sentais tout simplement exténué par cette journée riche en émotions et par les bouleversements qu'elle opérait en moi.

Pendant le dîner, je lui annonçai de la manière la plus naturelle possible que j'avais l'intention de regagner Paris à la fin du mois d'août pour préparer mon entrée à la faculté de médecine. Il ne manifesta aucun signe de contrariété. Il me répondit même qu'il le savait puisque maman lui avait écrit pour l'en avertir. Puis je le vis hocher la tête pour marquer son assentiment, avant de me jeter un regard où brillait la satisfaction du devoir accompli.

Au-dessus de nos têtes voletait une nuée de minuscules papillons de nuit attirés par la lumière de la lampe Coleman accrochée au plafond. Durant les deux ans que nous avons passés en tête à tête dans la maison, à l'heure du dîner, il avait toujours préféré se servir de cette lampe plutôt que d'avoir recours à l'électricité.

Surprenant mon regard, il la désigna de l'index en souriant :
— Elle, au moins, sera toujours là ! me dit-il.

Basse-Pointe, au nord de l'île, sur la côte atlantique.

Cette plage déserte où je déambule m'inspire une scène dont un enfant tiendrait le premier rôle. Je le vois debout, face à la mer, le regard perdu dans le bleu cobalt où s'anéantissent, aujourd'hui, les frontières du ciel. Il s'appelle Aimé. C'est le futur auteur du *Cahier*. Sa famille habitait dans la région. Cette plage est peut-être celle d'où son envol a commencé. Peut-être est-ce là qu'il s'est, pour la première fois, senti porteur d'un monde plus vaste que le paysage de l'île et qu'il lui faudrait, un jour, explorer ? Ou bien n'était-ce que le dernier refuge où il venait se consoler de ses chagrins les plus douloureux, de ses blessures les plus intimes ?

L'ombre du poète m'accompagne, mélancolique, à la recherche de mes traces oubliées.

Sur le chemin du retour à l'hôtel, je décide de passer voir l'oncle Antoine. Célibataire endurci, le vieil homme habite toujours dans cette modeste maison créole qu'il s'est fait construire dans la campagne du Vauclin, et dans laquelle il mène une vie d'ermite assidue.

Enfant, l'oncle était un gamin rachitique qui détestait moisir sur les bancs de l'école, m'ont raconté ses frères. Mais, après plusieurs années passées au sanatorium du Carbet à cause d'une tuberculose dont il avait eu le plus grand mal à guérir, il en était revenu métamorphosé en un autodidacte enragé qui passait le plus clair de ses journées dans ses livres et ses dictionnaires. Fêré de sciences occultes, l'oncle maîtrisait l'hébreu ancien et l'araméen qu'il lisait dans le texte et, bien que l'hypothèse improbable d'un métissage de sang juif dans notre famille ne fût aucunement avérée, pouvait se targuer de rivaliser avec les cabalistes les plus renommés de la planète.

Les années passant, il apparut bientôt qu'il ne se contenterait pas de ruminer le savoir encyclopédique qu'il était parvenu à acquérir. Ses investigations poussées lui avaient inspiré la rédaction d'une nouvelle traduction du texte original de la Bible sur laquelle il s'était mis à travailler

d'arrache-pied, un projet dont il ne manquait jamais l'occasion de parler aux membres de la famille comme d'un événement historique à venir.

L'année où il s'était décidé à mettre en application ses découvertes, un samedi du mois de novembre, l'oncle avait convoqué la fratrie dans l'arrière-salle d'un restaurant qu'il avait louée pour l'occasion. Persuadée qu'il s'agirait d'une simple fête familiale, maman m'y avait emmené. Nous n'apprîmes qu'une fois rassemblés autour de la table qu'il s'agissait, en fait, de réparer l'erreur commise, selon lui, par les premiers experts du Vatican au sujet de l'anniversaire du Christ. Après nous avoir démontré par une série impressionnante de calculs que la célébration de la fête de Noël aurait dû correspondre à la date du jour, il entreprit de nous convaincre que nous étions, nous les privilégiés réunis dans cette salle, les seuls à connaître le fin mot de l'histoire. Puis, nous distribuant une poignée de brochures qu'il avait fait imprimer de sa propre initiative, il nous indiqua, page après page, l'ordre des prières qui seraient dites après le dîner, et dont il s'avéra qu'il était lui-même l'auteur.

Passé le premier moment de stupeur, les tantes et les oncles, habitués aux bizarreries de leur frère, avaient choisi d'entrer dans le jeu. Après le repas relativement frugal et que n'accompagnait aucune boisson alcoolisée, les invités se divisèrent en deux camps lorsque l'oncle Antoine déclara le moment venu d'entamer la cérémonie. Ses frères picoraient dans leurs assiettes vides pour dissimuler leur embarras. Mais ses sœurs, extasiées, semblaient prêtes à croire qu'elles avaient vécu toutes ces années dans l'entourage d'un authentique prophète sans jamais s'en être doutées. À l'heure des prières et des cantiques, seules résonnaient leurs voix en réponse aux exhortations de l'oncle Antoine qui, le visage illuminé d'une ferveur ardente, conduisait le chœur. J'avais choisi prudemment d'imiter l'attitude de mes oncles mais, toutes les fois qu'il arrivait à l'une d'elles de m'y engager d'un signe, je feignais aussitôt d'articuler les mots attendus.

La réunion finit par tourner court à l'instant où, passant la tête par le rideau qui nous protégeait de la salle, le propriétaire des lieux était venu nous demander de faire moins de bruit pour éviter d'effrayer sa clientèle. Les oncles en avaient aussitôt profité pour lever le camp, forçant la partie adverse qu'ils raccompagnaient en voiture à leur emboîter le pas à cause de l'heure tardive. Les jours où il m'arrive de penser à lui, le visage effaré de

l'oncle Antoine regardant se disperser à la hâte ses invités me revient encore.

Le vieil homme m'accueille d'un large sourire et, comme si nous nous étions quittés la veille, entreprend aussitôt de me parler de ses recherches en cours. Un peu déconcerté, je le suis pendant qu'il m'entraîne vers son bureau. Des piles de livres et de journaux s'entassent de toutes parts. Une odeur de moisi flotte à travers les pièces. Cafards et souris doivent rivaliser de ballets nocturnes dans cette cuisine où s'entassent les assiettes sales et les casseroles noircies. « Ne fais pas attention au désordre ! » me dit-il, avant de me coller sous le nez un épais manuscrit dont les pages jaunies sont parsemées de corrections à l'encre rouge. Visiblement ravi de l'aubaine d'une visite, l'oncle s'anime et péroré, me débitant force détails sur la traduction du Nouveau Testament à laquelle il travaille. J'écoute d'une oreille distraite, fasciné par ce visage maigre et griffé de rides, au nez chaussé d'une paire de lunettes à double foyer et dont le teint bistre témoigne de milliers de nuits blanches passées à déchiffrer d'improbables ouvrages. La vision me traverse d'un vieil oiseau de proie, malade, tombé du ciel et s'agitant au milieu d'une basse-cour inconnue. Un élan de pitié me saisit pour cette vie gâchée par un absurde labeur dont nul n'entendra jamais parler, et pour ce que je devine de la vieillesse ingrate et solitaire dont il doit endurer le fardeau. Mais me vient soudain à l'esprit que je ne suis pas loin d'avoir suivi son exemple et que tel est, peut-être, le sort qui m'attend lorsque sonnera pour moi l'heure du bilan.

Les années soixante s'achevaient.

L'homme avait marché sur la Lune. La France avait frôlé la guerre civile, et le « Papa-De-Gaulle » de mon grand-père, après avoir capitulé devant les barricades de la chienlit estudiantine, n'était plus qu'une ombre réfugiée entre les murs clos de Colombey-les-Deux-Églises. Un sang neuf dont nous ressentions l'élan coulait dans les veines de la vieille Europe et nous entraînait à la découverte de libertés nouvelles à travers la fumée du haschich, les chansons sirupeuses des Beatles et les hurlements torturés de la guitare de Jimi Hendrix.

« *Are you experienced ?* »

Oui, nous l'étions.

De retour à Paris, je m'étais inscrit comme prévu à la faculté de médecine mais, faute de pouvoir m'offrir la location d'une chambre d'étudiant, j'en étais réduit à vivre encore aux crochets de maman. Elle travaillait toujours dans cette imprimerie de la rue Quinault, mais elle avait de plus en plus de mal à tenir la cadence des machines. Le soir, de retour chez nous, les mains tremblantes, les yeux rougis par la fatigue et la fumée des cigarettes, elle avalait une tisane et, souvent, se couchait aussitôt, parfois sans même s'être déshabillée. La nuit, je l'entendais gémir et se plaindre de fatigue pendant son sommeil. Refusant de se ménager, elle s'arrangeait le samedi pour faire des heures supplémentaires, me répétant qu'elle se faisait un point d'honneur de m'aider à poursuivre mes études. Je comprenais ce qui la motivait. Sa rage de réussir, je la partageais. Mais je commençais aussi à m'inquiéter de cette lassitude permanente que je lisais sur son visage. Je fis même à l'époque plusieurs tentatives pour dénicher un travail de nuit dans un bar ou dans un hôtel. Elle me le reprocha cependant avec la dernière énergie, m'obligeant à revenir aux livres qui m'attendaient à la maison.

Deux ans s'écoulèrent ainsi, qui me virent batailler de toutes mes forces pour tenter de coller à mes objectifs. Au bout de cette interminable

traversée, mes résultats catastrophiques achevèrent pourtant de me convaincre qu'aucun avenir ne m'attendait sur les bancs de l'université. Mes dernières illusions s'effondraient. Sourd aux protestations véhémentes de maman, j'avais alors décidé d'abandonner mes études et je m'étais mis à la recherche d'un emploi.

Ce fut le pire moment de notre vie commune, car elle avait eu beau prétendre qu'elle acceptait ma décision, je la sentais aussitôt sur ses gardes toutes les fois que nous en parlions. Son rêve cassé la poursuivait encore, et ses tentatives pour essayer de l'oublier ne parvenaient qu'à la rendre plus maladroite et plus agressive à mon égard.

— Et maintenant, que vas-tu faire ? Passer un diplôme d'infirmier ou te faire embaucher à la poste ? me demandait-elle, sans parvenir à maîtriser la déception qui perçait dans sa voix. Ou bien veux-tu rentrer en Martinique et devenir marin pêcheur ?

Elle semblait, à vrai dire, incapable de choisir entre la colère et l'ironie lorsqu'elle s'adressait à moi et, au fil des semaines, la situation ne tarda pas à s'aggraver.

J'étais, se plaignait-elle, le désespoir de sa vie. Certains jours, c'en était au point où je croyais voir resurgir la jeune femme perturbée dont Pa' Raphaël ne cessait de me répéter qu'elle était folle. Un mois durant, je la vis se lever tous les dimanches aux premières heures du jour pour se mettre à nettoyer l'appartement du sol au plafond, déplaçant les meubles, lessivant les murs, frottant les vitres, et priant à haute voix pendant que brûlaient les bougies qu'elle avait essaimées sur les étagères.

« Sainte Marie, mère de Dieu, Madone de tous les miracles, redonne-moi la lumière ! »

Ses étranges litanies me terrifiaient. Je ne supportais pas de la voir ainsi, abandonnée telle une épave à ces croyances ridicules, à ces rituels d'un autre âge. Je m'habillais à la hâte et j'allais me jeter dans les rues de Paris comme un naufragé à la dérive.

Décidé à lui prouver qu'elle se trompait à mon sujet, je passais mes journées à errer dans la capitale, mon journal de petites annonces sous le bras.

Être noir, cela ne s'invente pas. Il faut le découvrir à travers l'intention d'un regard qui vous déshabille et cherche à vous contraindre à devenir un autre, celui auquel l'on s'attend. Il faut avoir entendu quelqu'un vous

ordonner d'une voix sifflante de rentrer dans votre pays. Il faut avoir traversé le fleuve qui vous sépare de la normalité des gens pour comprendre que vous l'êtes soudain devenu, cet étranger dont personne ne veut vraiment mais dont certains finissent par mieux s'accommoder que d'autres. J'ignorais tout cela. Les murs du lycée m'avaient finalement protégé de cette mutation barbare en me gardant au sein d'un monde artificiel où seules comptaient les facultés intellectuelles et le miroir des livres, un monde mystérieux qui, depuis la Métropole, m'avait toujours dicté ses lois, un monde dont je n'avais connu que les descriptions des manuels scolaires mais auquel j'étais sûr d'appartenir en citoyen libre.

Mais cette France-là n'était qu'illusion. Je le découvris, peu à peu, à la seule expression du visage de ceux qui me recevaient dans leurs bureaux et dont la plupart me jugeaient d'un regard perplexe.

Cette lente initiation à l'ordre des choses, je m'y résolus sans en vouloir à quiconque. Je découvrais la vie. Je découvrais aussi l'homme que je m'apprêtais à devenir, une sorte d'explorateur improbable égaré dans une jungle de béton dont j'ignorais les codes.

Maman semblait s'être finalement résignée à la situation. Elle ne me faisait plus la moindre réflexion sur mes éventuels projets, ne m'adressait jamais la moindre critique et se contentait de poursuivre en silence la vie que nous menions ensemble. J'en étais d'autant plus soulagé qu'elle avait cessé de vouloir se tuer à la tâche. Elle ne travaillait plus le samedi et s'était remise à sortir le soir. Il lui arrivait même de se rendre toute seule au cinéma. Jamais auparavant elle ne s'était accordé ces simples loisirs, et je l'observais en secret, guettant sur son visage l'apparition d'un sourire qui nous rendrait notre complicité d'antan. À ma déception, elle persistait pourtant dans son mutisme, feignant même parfois d'ignorer ma présence lorsque nous étions ensemble.

Elle fréquentait alors un groupe d'amies qu'elle avait connues dans les locaux de l'association où elle se rendait deux fois par semaine. Ces femmes d'origines diverses se réunissaient souvent chez nous le dimanche. Sitôt arrivées, elles déballaient leurs provisions et se mettaient à cuisiner. Je découvris, plus tard, qu'elles étaient d'autant plus ravies de nous offrir leurs talents qu'elles trouvaient là l'occasion d'échapper à l'atmosphère souvent étouffante de leurs propres familles. Elles n'auraient jamais pu fumer la moindre cigarette ou boire le moindre verre de vin sous le regard de leurs

maris. Mais, avec nous, elles ne se privaient de rien, et maman ne se gênait pas pour les encourager à prendre leurs aises.

À tour de rôle, elles nous proposaient leurs recettes. Mafé sénégalais. Couscous marocain. Paella espagnole. Brandade de morue portugaise. Au début, les odeurs inédites de cuisine qui flottaient jusque sur le palier de l'étage nous valaient parfois les réflexions hostiles de la concierge. Cependant, l'affaire fut vite réglée le jour où maman décida de l'inviter à partager avec nous l'un de ces repas africains aux saveurs inouïes que savait préparer la meilleure cuisinière de la bande. La pauvre femme, qui vivait seule en compagnie d'un chat dans sa triste loge aux rideaux tirés, se retrouva en larmes à la fin du repas, bouleversée d'avoir été l'invitée d'honneur d'une pareille fête.

Elles auraient toutes voulu que je les appelle par leur prénom. Comment aurais-je pu oser ce genre de familiarités ? La plupart d'entre elles étaient d'ailleurs plus âgées que maman, et je leur donnais du « Madame » à tour de bras. Mais l'un de leurs plaisirs favoris se résumait à tenter de me « décoincer », disaient-elles, surtout lorsqu'elles amenaient quelques disques qu'elles passaient en boucle sur notre vieux Teppaz.

— Camille, on va voir s'il sait danser, ton fils ! s'écriaient-elles en m'obligeant à me contorsionner dans leur cercle ou en m'entraînant dans l'une de ces danses traditionnelles endiablées qui m'obligeaient à me frotter contre elles de telle manière que j'en étais gêné.

— C'est qu'il est timide, ce grand garçon ! Vous avez vu comme il a peur des femmes !

Leurs rires canailles m'impressionnaient bien plus que les manières farouches ou arrogantes des filles de mon âge. Toutefois, lorsque je les croisais en famille dans le quartier, le plus étrange était d'avoir à me comporter comme si je ne les connaissais pas, ainsi que j'en avais reçu la consigne.

Ces femmes étaient les seules confidentes de maman, et elles m'avaient parlé de cette douleur secrète qui la rongait.

— Il n'y a rien qu'on puisse changer à l'amour d'une mère pour ses enfants ! me disaient-elles. Tu auras beau vouloir qu'elle cesse de se faire du souci pour toi, cela ne fera qu'empirer les choses !

En les écoutant, je me voyais mal leur expliquer qu'il m'était impossible de franchir la barrière de cette hostilité muette qu'elle m'imposait. J'avais

brûlé mes cartes et rien, dans les temps à venir, ne semblait devoir s'arranger entre nous. J'en étais là, désormais, de mes conclusions, et je savais qu'il me faudrait tôt ou tard me résoudre à la quitter.

Aujourd'hui, j'ai bien peur de n'avoir rien d'autre à offrir en guise d'explication pour les événements qui suivirent. Avait-elle deviné que se rapprochait la date imminente de notre séparation ? Je ne lui avais pourtant rien dit de mes démarches pour tenter de trouver une colocation auprès de quelques amis. Mais, à supposer qu'elle ait percé mes intentions à jour, comment ne pas imaginer le vertige soudain qui s'empara d'elle à l'idée qu'elle allait se retrouver seule face à elle-même dans cet appartement ?

Seul émergent des draps son visage émacié, et la torche en désordre de ses cheveux défaits. Je ne l'ai jamais vue dans pareil état d'abandon, elle qui n'a jamais renoncé au souci d'être belle et pour qui l'apparence d'une femme est un gage de sa dignité. « Elle dort ! » m'a glissé l'infirmière, et me voilà debout au chevet de son lit, à guetter le moment où ses paupières closes de nouveau s'ouvriront sur le décor anonyme de cette chambre d'hôpital.

— Les analyses ne donnent rien, m'ont expliqué les médecins. On ne sait pas ce qu'elle a.

Trois semaines qu'elle est là, prostrée sur ce lit, dans cet étrange état d'inconscience d'où elle n'émerge que de temps à autre, telle une plongeuse en apnée à court d'oxygène, pour jeter quelques bribes de phrases, demander qu'on la change, réclamer un miroir et une brosse à cheveux, ou supplier qu'on l'emmène faire une promenade dans le parc.

— Parfois, on ne sait plus où donner de la tête avec elle, a soupiré l'infirmière. Mais c'est une bonne personne, alors on ne dit rien. Vous savez, ça se voit qu'elle a beaucoup souffert, votre maman.

« Une bonne personne. » L'expression, je me la suis répétée vingt fois pour en goûter la saveur rare, et j'ai pensé qu'elle aurait sûrement aimé le compliment.

C'est ma mère. Cette pauvre femme à l'abandon sur ce lit d'hôpital, c'est la chair d'où je suis né, voilà ce que je suis en train de me dire, pendant que me revient le souvenir de cette dispute où elle me parlait de son ventre, ce ventre qu'elle exigeait de voir respecté. J'ai honte, soudain, d'avoir été ce gamin stupide et égoïste qui ne s'imaginait vivre que dans le mensonge.

« Maman, laisse-moi une chance, une seule, c'est tout ce que je te demande. Une chance de te prouver que ton sacrifice n'aura pas été vain. Une chance de te rendre enfin fière de moi. »

Voilà ce que j'aimerais pouvoir lui dire, sauf qu'il paraît qu'elle n'entend pas, ne comprend pas. « Les mots glissent sur elle comme des gouttes d'eau sur une toile cirée ! » m'a lancé Félicia, l'une des filles de salle, une matrone africaine dont l'humour caustique et la voix haut perchée sont mes seules distractions lorsque je viens la voir. Je n'en continue pas moins à espérer, lorsque je me penche pour lui parler à l'oreille, que les souvenirs que je lui distille réveillent des images qui la ramèneront. Le plus souvent, c'est en silence que je m'efforce de lui parler. J'approche ma chaise du lit. Je lui prends la main, et j'attends qu'elle réagisse à la chaleur de mes doigts.

Lui parler n'est rien. Je suis là pour l'entendre. Car j'ai brutalement découvert qu'au fond je ne sais rien d'elle, rien de ce qui compte vraiment. Qu'elle ait gardé jusqu'à ce jour le secret du nom de mon père, passe encore. Mais quand avons-nous eu une seule conversation comme deux adultes cherchant à se comprendre ? Elle n'a jamais su être qu'une mère, voilà à quel silence elle était condamnée. Que ne donnerais-je pourtant, aujourd'hui, pour l'entendre à visage découvert me parler de sa vie de femme ? Que ne donnerais-je pour tout savoir de ses rêves de jeunesse, de ses ambitions d'alors, et de la vie à laquelle elle aspirait mais qu'elle n'aura pas eue à cause de ma naissance inattendue ?

Rentré chez moi, je jette à la hâte quelques notes sur un cahier d'écolier acheté pour l'occasion. Je ne sais pourquoi m'est désormais venue cette habitude lorsque je rentre de l'hôpital. Sans doute est-ce une manière de me défouler du silence obsédant de cette femme allongée, muette, et dont le visage, au fil des jours, s'efface comme les traces d'un nom gravé dans la poussière. Cette femme dont je n'ai plus que le choix de réinventer les mots, ceux qu'elle ne me dit pas, ceux qu'elle ne m'a jamais dits et dont l'absence me pèse plus encore que ceux de ce père en fuite dont l'ombre n'est plus qu'un mirage lointain.

Elle est morte, ce matin. « Rupture d'anévrisme », ont diagnostiqué les médecins. Prévenu au téléphone par l'hôpital, je me suis aussitôt rendu sur place. Elle était encore là, sur le lit, tout aussi immobile que je l'y avais laissée, la veille. J'aurais même pu la croire encore en vie, mais j'ai aussitôt compris, au teint cireux de son visage, qu'elle avait finalement décidé sans m'attendre de prendre son envol et qu'elle ne reviendrait pas. C'était étrange de se retrouver de nouveau dans cette chambre où rien n'avait changé mais où la mort était passée récolter sa moisson invisible. Une atmosphère lourde et angoissante régnait là, pourtant rien n'indiquait le drame, aucune trace de sang.

J'avais cru m'effondrer. Je découvris que je tenais debout, et que nulle panique ne m'envahissait. C'était comme d'assister de loin à une scène qui ne me concernait pas, et j'avais beau m'efforcer de battre le rappel de mes larmes, aucune émotion particulière ne m'étreignait. J'étais l'étranger de service, convoqué pour la mort d'une femme qui m'était inconnue. J'en étais simplement à me demander si elle pouvait nous voir, Félicia, la fille de salle, et moi, debout au pied de son lit, à contempler son cadavre.

— Au moins, là où elle est, elle ne souffrira plus..., a soupiré Félicia.

Je n'ai pas répondu.

— Vous comptez expédier le corps en Martinique ? m'a-t-elle brusquement demandé. Parce que, si vous voulez, je connais une adresse où ils pourront s'occuper de tout sans que vous soyez embêté. Mon beau-frère travaille là-bas.

J'ai brusquement pensé à toute cette paperasserie que j'allais devoir remplir et à toutes les démarches qui désormais m'incombaient. Cette mort n'était déjà plus qu'une corvée en perspective, mais il me fallait aussi trouver une manière de la célébrer, de la rendre belle. L'instant d'après, je me suis rappelé ce jardin de mots qui m'attendait chez moi dans mon cahier d'écolier dont il me restait nombre de pages à remplir, et je me suis dit que,

non, tout n'était pas fini. Nous avions encore beaucoup de choses à nous dire.

— Puis-je rester seul avec elle un moment ? ai-je demandé.

— Prenez votre temps ! m'a répondu Félicia, avant de refermer la porte derrière elle.

J'avais apporté le peignoir rose à fleurs bleues dans lequel elle aimait parader le dimanche. Elle ne pesait que le poids d'une plume lorsque je l'ai soulevée pour le lui enfiler.

Ensuite, j'ai déniché sa brosse dans sa trousse de toilette et j'ai entrepris de démêler doucement ses cheveux comme, autrefois, elle me demandait de le faire lorsqu'elle s'asseyait devant le poste de radio.

Elle s'était sans doute réveillée dans la nuit, et elle devait être occupée à se vernir les ongles lorsque la mort l'avait emportée, car j'avais remarqué sur le drap le flacon de Cutex dont elle se servait d'habitude. Elle n'avait pas eu le temps d'achever sa tâche. Seules brillaient aux doigts de sa main gauche, telles deux gouttes de sang, deux taches de ce rouge carmin qu'elle adorait. Armé du pinceau de vernis frais, je ne sais comment j'ai réussi sans trembler à venir à bout de l'opération.

À présent, elle avait l'air plus convenable, et j'ai pensé qu'elle serait heureuse de pouvoir présenter son meilleur visage aux inconnus qui viendraient tout à l'heure l'emmener sur un brancard.

Je ne me souviens plus, ensuite, de ce que j'ai fait. Je me sentais bizarre. Je flottais dans mon corps comme dans un costume subitement devenu trop grand. D'étranges pensées paranoïdes m'envahissaient.

Finalement, je me suis retrouvé, les yeux secs, debout au pied de son lit. J'aurais voulu pleurer, mais je n'y arrivais pas. Je revoyais, là-haut, sur la passerelle du *Colombie*, la silhouette de la jeune femme au châle rouge qui, à l'instar d'une actrice d'Hollywood, semblait adresser à la foule un dernier signe d'adieu.

Ce matin, la même image me trottait dans la tête lorsque la tante Inès m'a appelé à l'hôtel.

— Veux-tu aller voir ta mère au cimetière ? m'a-t-elle demandé.

Une boule de paille s'est fichée dans ma gorge.

Cette visite, j'y pense depuis le premier jour de mon arrivée, mais je ne cesse d'en reculer la date. J'ai peur des souvenirs qui s'y rattachent. Je me revois dans le salon de la maison en train de contempler le cercueil que j'ai fait transférer de Paris. J'entends de nouveau, le jour de l'enterrement, s'élever les sanglots de mes tantes, et je retrouve mes oncles, serrant les dents pour contenir leurs larmes pendant que, debout à l'écart, Pa' Raphaël, l'air abattu, contemple l'ouverture béante par où le corps de maman est descendu à l'aide de cordes.

Reparti dès le lendemain en Métropole, je me suis dépêché d'effacer ces visions qui me hantaient. Voilà qu'elles resurgissent, et que je ne puis me résoudre à imaginer ma mère réduite à l'état de squelette rongé par les vers. Sans doute ai-je peur de n'avoir d'autre hypothèse à formuler, en guise de réponse à mes propres angoisses, que l'impasse où nous mène l'absurde pourrissement du corps. Il y a longtemps que cette répulsion de la mort me paralyse. Vais-je continuer à la subir, ou bien n'est-ce pas l'occasion ou jamais de renouer avec les coutumes antillaises ?

Une fois l'an, comme aujourd'hui, toute la population se donne rendez-vous dans les cimetières de l'île pour célébrer les morts, et j'ai connu ce rituel depuis ma plus tendre enfance. Toute la journée jusque tard dans la nuit, à travers les allées illuminées par les flammes des bougies, l'ambiance est au recueillement, et l'on entend parfois monter des prières et des chants religieux. Mais les enfants occupés à batailler à coups de boulettes de cire fondue, et qui partout se fauillent, sont là pour nous rappeler que la mort est aussi une fête, un éclat de rire jeté par la vie dans les jardins de nos errances.

Je passe chercher la tante à Fort-de-France où elle m'a donné rendez-vous. Perdus l'un et l'autre dans nos pensées, à peine échangeons-nous quelques mots jusqu'à notre arrivée au cimetière de Schoelcher. Pour l'occasion, elle s'est procuré, chez une fleuriste de la capitale, un énorme bouquet de lys blancs que j'ai le plus grand mal à extirper du siège arrière. Le parfum entêtant de ces fleurs m'a toujours indisposé, mais je préfère m'abstenir d'en faire état dans un pareil moment. Nous descendons les marches de l'entrée et nous voilà, sous un soleil de plomb, cheminant côte à côte parmi la foule à travers les allées bétonnées.

La barrière protégeant l'accès du caveau est entrebâillée comme la porte d'une maison d'amis où nous serions attendus. La tante Inès, sans un mot, s'active à ranger le bouquet dans un vase, avant d'entreprendre de nettoyer les lieux à grands coups de balai. Je reste là, les bras ballants, à contempler, gravés en lettres dorées sur une plaque de marbre scellée dans le granit, les noms des disparus de la famille.

Comme pour m'obliger au silence, résonne dans une débauche de notes carillonnées l'angélus de midi au clocher de l'église voisine.

La mort de maman m'avait plongé dans le chaos. Avec elle, j'avais perdu le nord de ma boussole, d'autant que nous avions fini par nous accommoder tous les deux des circonstances de cette vie commune que nous menions depuis toujours. Me retrouver seul dans Paris où je ne comptais que de rares amis ressemblait plus à une épreuve qu'à la perspective d'étrenner une nouvelle liberté. Je me morfondais dans la capitale, m'ingéniant sans succès à y chercher ma place et quelque raison de m'enthousiasmer pour l'existence. J'enchaînais les boulots d'occasion sans me poser de questions, ne sachant trop à quel parti me résoudre. Le soir, en regagnant le studio de maman dont j'avais repris la location, seul le projet de roman dans lequel je m'étais lancé à corps perdu m'aidait à tenir le cap. Désormais, après avoir expédié mon dîner à la hâte, je n'attendais plus que le moment de m'asseoir de nouveau devant les pages éparses de mon manuscrit, mon stylo à la main. C'était là que, par une sombre nuit d'automne, la nouvelle du décès de Pa' Raphaël m'avait cueilli de plein fouet.

J'étais resté de longues minutes en état de choc, le combiné du téléphone à la main, sans pouvoir me décider à raccrocher. Jamais auparavant je n'avais à ce point mesuré la profondeur des liens qui nous unissaient, mon grand-père et moi. Les appels de la famille se succédant, je savais que tous pensaient me revoir à l'occasion de l'enterrement du vieil homme mais, en délicatesse avec mon employeur, une compagnie d'assurances dans laquelle j'occupais un vague emploi administratif, je ne pouvais risquer de perdre mon travail en réclamant pour l'occasion une semaine de congés. J'avais dû me contenter d'imaginer la maison dans son décor de deuil et, le soir de la veillée mortuaire, l'agitation de fourmilière de mes tantes occupées à préparer les marinades, les pâtés et les boudins destinés à faire patienter les invités en attendant l'arrivée des plats cuisinés que l'on servirait aux abords de minuit.

Puis les mois avaient passé. Les aléas de l'existence et les problèmes matériels de tous ordres étaient venus reprendre leur rang quotidien habituel. Il en va ainsi de la mort qu'elle finit toujours par s'inscrire au registre de l'inconscience ordinaire. Sinon, serions-nous ce que nous sommes ? Mènerions-nous les vies que nous nous sommes choisies ?

Je n'avais cependant rien oublié de la conversation que nous avons eue, le vieil homme et moi, au sujet de la maison. L'année précédente, venu passer trois semaines de vacances en Martinique, je n'aurais pu me douter que nous nous voyions pour la dernière fois. Pa' Raphaël semblait toujours solide sur ses jambes. Même s'il portait en permanence une large ceinture en cuir destiné à lui soutenir les reins et s'il se plaignait plus souvent que d'habitude de ses crises de rhumatisme, je ne voyais là aucune raison particulière de m'inquiéter à son sujet. J'étais alors, j'imagine, dans un état de déni involontaire. Je m'obstinais à le croire éternel, tel qu'il était demeuré dans mon souvenir d'enfance. Il était l'indestructible pilier du clan, et rien, dans mon esprit, n'était supposé changer quoi que ce soit à cette évidence. Sa mort ne faisait pas partie du programme.

Certains soirs, il lui arrivait de s'attarder en ma compagnie sur la terrasse. Nos tasses de tisane de citronnelle à la main, nous nous installions, lui dans sa chaise longue, et moi sur le banc de jardin destiné aux invités, pour discuter à voix basse de choses et d'autres. Il s'agissait toujours de conversations lentes et comme impalpables, dont les sujets dérivait à travers une chape de silence que ponctuait la rumeur des insectes de la nuit. Nous parlions de la famille, des dernières nouvelles du pays ou des projets qui lui trottaient dans la tête. Régulièrement revenaient les évocations des réparations qu'il envisageait chaque année pour sa barque de pêche, des nasses qu'il lui faudrait préparer afin de remplacer celles détruites par la dernière tempête, ou d'une nouvelle parcelle de terrain à défricher grâce au jardinier avec qui il partageait, en échange de ses services, le fruit de ses maigres récoltes.

Naguère constituée de terres en friche, la petite propriété familiale avait été peu à peu viabilisée grâce aux efforts conjugués de mes tantes et de mes oncles. J'avais vu, au fil des ans, se modifier le décor de mes jeux d'enfant, de même que celui du quartier où les baraques en ciment et les rues goudronnées se multipliaient. Au milieu de ces bouleversements, le site inchangé de la maison familiale me préservait de toute déception. Il me

suffisait, lors de mes retours dans l'île, d'en passer le seuil pour être certain de retrouver le fil d'une vie dont ma nouvelle existence parisienne menaçait l'enchantement. D'autant plus violente fut l'émotion qui m'envahit le soir où, au détour de notre conversation, j'entendis brusquement mon grand-père m'annoncer que la vieille baraque, un jour, m'appartiendrait :

— Il faudra que je voie avec le notaire, murmura-t-il. Mais pour moi, c'est décidé. Tes tantes et tes oncles ont reçu, chacun, une part du terrain familial. Personne ne trouvera à redire si je te lègue la maison. Après ma mort, tu verras bien si tu décides ou non de revenir en Martinique et d'y habiter pour de bon.

J'étais tétanisé. Jamais encore nous n'avions évoqué ensemble la perspective de sa disparition, si bien que, s'associant à la joie que j'éprouvais à l'idée de recevoir un pareil cadeau, une frayeur subite s'empara de moi :

— Allons, grand-père, tu as encore de longues années devant toi !

Si véhémentes avaient été mes protestations indignées que le vieil homme avait préféré abandonner le sujet. Quant à moi, je n'avais pas l'intention d'y revenir. Ni le lendemain ni les jours suivants. La seule idée de tirer en quelque manière profit de la perspective de sa mort me donnait la nausée. Pourtant, le soir, allongé dans mon lit, j'écoutais avec une attention renouvelée les moindres bruits de la maison, m'imaginant malgré moi dans le scénario d'une nouvelle vie lorsque j'en serais devenu le véritable propriétaire. Je savais que je n'en modifierais pas l'aspect, et que je me contenterais d'en remplacer le toit ou les boiseries abîmées. Tout devrait, ici, rester en l'état, et je m'efforcerais de ne rien abîmer des traces de ceux qui avaient vécu là, de ceux qui, comme moi, y avaient laissé leurs odeurs d'enfance et leurs rêves d'envol. Je voulais que Man' Elmire puisse continuer à venir hanter ses chambres, et que le souvenir de la tribu entière puisse y demeurer enfoui comme un trésor jalousement gardé.

Depuis quelques jours, le temps vire au maussade. Les averses régulières balayant le paysage rendent inopérable le moindre projet de balade touristique et m'obligent à demeurer à l'hôtel. Me voilà condamné, ce matin encore, à contempler des heures durant les pages de mon manuscrit, prisonnier de mes ruminations accablées.

Le téléphone sonne dans la chambre. Au bout du fil l'oncle Georges qui veut savoir si, malgré la pluie, je compte toujours me rendre chez lui pour déjeuner. Interdit, je bafouille quelques excuses dont il ressort que j'avais justement l'intention de me décommander. Pur mensonge. J'avais bel et bien oublié son invitation. À la seule idée de devoir conduire sous de pareilles averses à travers les routes sinueuses qui mènent à son domicile, le découragement me prend. L'oncle éclate de rire et déclare que, vu l'état du toit de sa maison, nous n'aurions eu droit, de toute manière, qu'à un déjeuner sous des trombes d'eau. D'ailleurs, sa cuisine, d'un moment à l'autre, menace d'être inondée. De rire à mon tour de ses déboires me semble bizarre, même si je ne peux m'en empêcher. L'oncle, dont l'humour créole reprend toujours le dessus, n'est pas du genre à se perdre en lamentations. Nous remettons le rendez-vous à un autre jour, et je raccroche en me promettant de lui dénicher, pour l'occasion, l'une de ces bouteilles de liqueur de menthe poivrée que l'on ne trouve que sur les étagères des « pacotilleuses » du marché de la capitale.

Nous n'avons jamais reparlé, lui et moi, de cette fameuse conversation que nous avons eue au sujet du testament de Pa' Raphaël, mais comment pourrais-je l'avoir oubliée ?

Trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de mon grand-père lorsque je m'étais finalement décidé à regagner la Martinique. Différents projets couvaient sous mon crâne lorsque je repensais à la maison. La perspective de cet héritage me donnait des ailes et bouleversait ma vision de l'avenir. N'était-ce pas l'occasion idéale pour me décider à regagner définitivement

mon île natale ? Certes, je ne possédais pas un sou vaillant, alors que la demeure, au dire de mes oncles, menaçait de tomber en ruine. Mais j'étais sûr de pouvoir compter sur leur appui afin d'y effectuer les travaux nécessaires, et je ne m'en inquiétais pas.

Le jour même de mon arrivée, à peine avais-je posé mes valises à l'hôtel que j'avais décidé de me rendre là-bas. À trois kilomètres de la capitale, en roulant vers le nord, pour retrouver l'ancienne adresse de la famille, il faut abandonner la vieille route nationale, s'engager à droite sur un chemin terreux semé de fondrières, puis continuer encore jusqu'à rejoindre la pente qui débouche sur une colline plantée d'arbres fruitiers et dont je connais les moindres détours. Après avoir garé la voiture le long du chemin, j'avais refait à pied le trajet, gagné par une ferveur irrésistible qui me donnait à croire que je verrais de nouveau apparaître au loin la silhouette familière de mon grand-père traversant la terrasse. Mais, lorsque j'étais parvenu à destination, j'avais cru être victime d'un mirage. Rien n'existait plus du paysage auquel je m'attendais. La colline avait été à moitié rasée par les bulldozers. Le verger avait disparu. Quant à la vieille maison, elle avait été remplacée par l'une de ces ridicules bâtisses en béton de style vaguement provençal, dont le toit de tuiles neuves témoignait orgueilleusement de l'aisance sociale du nouveau propriétaire des lieux.

J'apprendrais le lendemain que, profitant de mon absence qui se prolongeait, l'oncle José, revenu s'installer dans l'île après une longue carrière d'ingénieur aux États-Unis, s'était emparé des lieux sans m'en avertir. Toute la famille avait été complice du forfait, et je n'avais plus à m'en prendre qu'à ma négligence. Qu'aurais-je pu leur répondre ? Je n'avais pas jugé bon, du vivant de mon grand-père, d'obtenir par écrit la preuve de ses volontés en la matière. Je n'avais aucun document à présenter à un juge pour faire entendre mes droits virtuels à cet héritage. Avais-je un autre choix que de me taire ?

Dépourvu comme je l'étais de la moindre ambition matérielle, en soi, peu m'importait l'épisode de cette « dépossession ». Mais la disparition physique de la maison d'autrefois m'avait dévasté. J'avais brusquement compris la raison qui me poussait toujours à y revenir lors de mes séjours occasionnels. Elle était l'unique repère de mon enfance. Mieux que le territoire de l'île, elle était, pour moi, ce lieu d'origine absolu dont tout homme se souvient en guise de consolation aux tribulations de l'existence.

Son absence sonnait, en quelque manière, le glas d'un second exil dont je percevais le désastre avec une effrayante lucidité. Soudain, je n'avais nulle part où aller. La Martinique n'était plus qu'un territoire hostile où je ne disposais plus de la moindre possibilité d'enracinement.

Ce soir-là, je n'avais même pas cherché à joindre mes oncles. La mort dans l'âme, j'étais rentré directement à l'hôtel et, après avoir aligné quelques verres au bar de la piscine, j'étais allé m'écrouler tel un ivrogne sur le lit de ma chambre.

Le lendemain de ma découverte, décidé à trancher les derniers liens qui m'unissaient encore à cette famille, je m'étais barricadé à mon hôtel. Je ne répondais plus aux messages de mes tantes qui s'accumulaient à la réception. Les trois mots laconiques lâchés au téléphone par l'oncle José – « Viens me voir » – ne pouvaient, à mes yeux, le disculper de son forfait.

Un matin, alors que je traînais au bord de la piscine, le nez plongé dans les pages d'un journal, une hôtesse d'accueil était venue m'avertir qu'un visiteur me réclamait. Maugréant contre l'importun qui s'avisait de me déranger pendant l'une de mes activités favorites, je m'étais levé de mon transat pour gagner la réception de l'hôtel. À mon étonnement, drapé dans un costume noir qui lui donnait des allures de lord anglais, son panama en feutre assorti légèrement relevé vers l'arrière du crâne, l'oncle Georges m'y attendait.

Il ne semblait guère rassuré de se retrouver au milieu d'un pareil décor. Ses yeux furetaient dans tous les sens, glissant sur les femmes en tenue légère ou en maillot de bain qui traversaient le hall. L'une d'entre elles m'adressa un salut amical de la main avant de poursuivre son chemin en entraînant par la main un gamin pleurnichard. Je répondis d'un léger hochement de tête, n'osant l'interpeller pour échanger quelques mots sous les yeux de l'oncle qui, déjà, s'avavançait vers moi. Que pouvais-je bien faire au milieu de tous ces touristes ? devait-il se demander. Je le voyais à l'expression inquiète de son visage qui, à mesure où j'approchais de lui, se mêlait de tristesse et d'incompréhension.

— Eh bien, mon neveu, s'écria-t-il, il faut vraiment avoir envie de te voir pour aller te dénicher dans ce trou perdu !

— Tu es venu seul ? demandai-je, sans cacher mon étonnement de l'avoir contraint à pareille expédition.

— J'ai mis presque trois heures à venir de Fort-de-France ! répliqua l'oncle. Trois heures pour faire moins d'une centaine de kilomètres, tu te rends compte ? Avec ça, ma climatisation en panne, et un soleil qui tapait sur la voiture à coups de trique ! De quoi en finir avec un « vieux corps » comme moi, ça, oui !

Ces quelques mots avaient suffi à me rassurer, tout à coup, sur la sincérité de nos relations. L'oncle Georges, je l'ai dit, avait toujours été le préféré de mes oncles, et l'aura de sagesse que lui conférait la famille ne s'était pas démentie au cours des années. Qu'avait-il donc à me confier de si urgent qu'il s'était résolu pour le faire à affronter l'épreuve des embouteillages de l'autoroute du Sud ? Je ne l'imaginai que trop, même si j'étais loin de me sentir prêt à leur pardonner, lui et le reste de la fratrie, pour ce qu'ils m'avaient fait.

Je l'invitai à venir prendre un verre avec moi au bar de l'hôtel, mais son visage se ferma aussitôt pendant qu'il m'entraînait vers le parking :

— Les poules auront des dents, mon garçon, le jour où quelqu'un me verra les fesses collées à un tabouret dans l'un de ces cagibis ! Allons plutôt faire un tour au bourg. Je connais un petit bar que ton grand-père fréquentait toujours lorsqu'il lui arrivait de monter suivre une course de yoles à Sainte-Anne !

Je m'installai d'autorité au volant de sa vieille Chevrolet et nous mîmes le cap sur le village. Le bar dont il parlait était situé sur la Grand-Place où grouillait ce jour-là une foule attirée par les étals du marché à ciel ouvert. Installé dans un coin, un manège de chevaux de bois débitait la musique d'un petit groupe de musiciens traditionnels que répercutaient aux quatre vents les haut-parleurs nasillards de la mairie. Accrochés à leurs montures, les gamins tournoyaient en riant. Parfois se mêlait à eux quelque vieillard nostalgique à l'allure digne et compassée. Les musiciens redoublaient alors de frénésie, et la foule des curieux s'agglutinait de plus belle devant le spectacle, débordant jusque dans la rue.

— Regarde-moi ça ! fulminait l'oncle. Pas un de ces imbéciles ne nous laissera passer !

Multipliant les manœuvres improbables, au bout d'un moment, je parvins cependant à garer la voiture dans l'une des ruelles des environs, un coup de chance qu'il ne manqua pas de souligner par un proverbe en me conseillant avec un sourire espiègle de surveiller mes amours. Je savais qu'il s'efforçait

de me détendre afin de préparer le terrain de ses arguments. Je connaissais les ruses du vieil homme, mais je feignis d'entrer dans son jeu :

— Et si tu te mêlais de tes affaires ? m'entendis-je rétorquer en riant.

L'oncle imita mon exemple et nous étions d'une humeur plutôt joyeuse en pénétrant dans ce fameux bar. Toutefois, après que nous eûmes trinqué à la santé des membres de la famille, il afficha aussitôt le sérieux que je lui connaissais d'ordinaire :

— Je vais te dire, prélanda-t-il comme il en avait l'habitude lorsqu'il s'apprêtait à se lancer dans l'un de ses discours. Je sais que tu nous en veux pour la maison et que tu as décidé de rompre avec la famille. C'est vrai, nous n'avons pas d'excuses et j'aurais dû, moi, le premier, t'avertir de ce qui se tramait en ton absence. Seulement voilà, comment savoir aujourd'hui à quel monde tu appartiens, Simon ? Nous savons tous que tu n'as jamais eu la moindre intention de revenir habiter au pays et que ta vie est désormais là-bas, en Métropole. Ton oncle, José, lui, voulait rentrer, car il a toujours su qu'ici se trouvaient ses vraies racines. Que pouvions-nous répondre à ça ? Nous l'avions d'ailleurs chargé de t'informer de ses intentions, mais s'il ne l'a pas fait...

La phrase s'interrompit sur un geste de ses mains ouvertes en signe d'impuissance. J'eus beau attendre qu'il reprenne sa plaidoirie, il n'en fit rien. Affalé sur sa chaise, l'oncle m'observait, à présent, les yeux mi-clos, comme s'il n'attachait aucune importance à la réponse qu'il espérait de moi, mais de nouveau émergeait cette sensation d'être en face d'un lutteur, ramassé sur lui-même, prêt à bondir.

— La famille, pour moi, c'est fini..., m'entêtai-je à voix basse, la gorge brusquement nouée de sanglots.

— Tu ne peux pas vouloir changer ce que tu es, mon garçon, soupira l'oncle en me dévisageant d'un air las. Tu es un « Darnell », tu es né en Martinique, et c'est le sang vert de ce pays qui coule dans tes veines. C'est là ta seule richesse, comprends-tu ? Tu n'as rien d'autre à offrir au monde que ce que *nous* t'avons donné. C'est cela qu'il te reste à comprendre pour te sortir de la tête tout ce fatras de livres qui t'égareront, et dont pas un seul ne t'offrira jamais le véritable reflet de ton âme !

L'oncle Georges, après cette tirade dont les mots semblaient lui écorcher les lèvres et lui coûter un effort surhumain, se perdit dans le silence, contemplant sans le voir le spectacle de la foule bigarrée qui défilait devant

le bar. Je ne savais quoi lui répondre. Il me semblait me réveiller soudain d'un rêve, comme s'il avait suffi de ces paroles pour me projeter dans l'univers réel qui m'attendait. Mes yeux s'ouvraient, brusquement, sur un paysage inédit, dont je n'avais fait qu'entrevoir jusqu'ici les contours sans parvenir à le recomposer dans mon esprit. Ces visages qui émergeaient parmi la foule me semblaient curieusement familiers. J'en étais au point où je croyais lire dans leurs pensées et où le sang me montait au visage au moindre sourire aperçu sur les lèvres d'une passante inconnue. Mais l'illusion ne dura qu'un instant.

— Qui saurait vivre en oubliant la terre où sont enterrés ses morts ? me demanda-t-il alors sans me regarder.

Puis, comme s'il s'agissait là de conclure notre entretien, je le vis se lever, affichant l'air noble et assuré des vieux paysans de l'île lorsqu'ils s'offrent aux regards en public, et sortir de sa poche un billet de banque qu'il posa sur la table en le recouvrant d'une soucoupe pour éviter qu'il ne soit emporté par le vent.

Ce fut la dernière conversation qu'il nous arriva d'avoir ensemble avant que je ne prenne la décision, que j'avais crue irrévocable, de ne plus jamais remettre les pieds dans mon île natale.

Réveillé vers midi. Douché et habillé à la hâte, je quitte la chambre, pressé par la faim. Une chaleur moite m'accueille dans les couloirs de l'hôtel. Je fonce m'installer à l'une des tables du restaurant climatisé mais, exaspéré par la musique d'ambiance destinée à la clientèle, je décide finalement de rejoindre à pied le village pour aller déjeuner dans l'une des gargotes de la plage.

Le Bar de l'Espadon n'est qu'une bicoque en tôles posée sur le sable, mais la réputation de l'endroit dépasse largement les frontières du village de Sainte-Anne. L'ambiance, fraternelle et bon enfant, que sait y faire régner Anita, la patronne, se ressent dès qu'on en a franchi le seuil. Celle-ci m'adresse un large sourire, toujours ravie, me dit-elle, d'accueillir à sa table l'une des célébrités du pays.

— Ma fille fait des études en France et elle a lu tous vos livres, vous savez ?

Avant que je puisse la remercier du compliment, une voix de stentor m'interpelle :

— Simon ?

Surpris, j'ai beau dévisager le colosse coiffé d'un large chapeau de paille qui se dirige aussitôt vers moi, aucun souvenir précis du bonhomme ne me revient à l'esprit.

— Alors, l'écrivain ! Le rhum a effacé tes vieux souvenirs ? me dit-il en m'attrapant par le bras.

Persuadé qu'un détail surgira bien dans la conversation qui m'aidera à retrouver la trace de mon interlocuteur, je choisis de laisser perdurer le malentendu. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre et commençons par trinquer ensemble. Mon compagnon, d'humeur joviale, ne semble nullement remarquer mon embarras. La vue de mon sac à dos de touriste, de mes lunettes de soleil et de ma paire de baskets flambant neuves suffit à lui donner de bonnes raisons de me tourner en dérision :

— Ne me dis pas que tu es devenu « blanc » à force de fréquenter les « Z'orey » de la Métropole ?

La claque amicale qu'il m'assène dans le dos m'empêche d'éructer jusqu'au bout le juron qui m'est monté aux lèvres.

— C'est Évanyse, ma sœur, qui sera jalouse lorsqu'elle saura que je t'ai vu ! me lance-t-il en me gratifiant d'un clin d'œil complice.

Parfois vous frappe ainsi comme la foudre un souvenir resurgi d'une nuit si profonde qu'on le croyait enterré à jamais. Ce nom que vient de prononcer mon compagnon me pétrifie. Je reconnais aussitôt Théo, le frère aîné d'Évanyse, mais je cesse aussitôt d'entendre ce qu'il me raconte. Me voilà précipité malgré moi dans les souvenirs d'une période désastreuse de ma vie.

L'année où j'étais venu étrenner au pays mes galons de bachelier, un samedi soir où j'étais allé traîner au Piment Vert en compagnie de ma bande de copains habituels, j'avais recroisé Évanyse sur mon chemin. Je n'aurais su dire comment je l'avais tout à coup reconnue parmi la foule des danseurs agglutinés sur la piste, mais j'étais à ce point persuadé qu'il s'agissait d'elle que, profitant d'une pause de l'orchestre, j'avais abandonné sur place mes compagnons pour m'efforcer de la retrouver. La même stupeur incrédule s'était affichée sur le visage des filles réunies à sa table lorsque je m'étais penchée vers elle. Mais il m'avait suffi de prononcer son prénom pour voir aussitôt s'illuminer son regard.

L'instant d'après, éblouis l'un et l'autre par le merveilleux hasard de ces retrouvailles, nous étions enlacés sur la piste, embarqués dans une même ivresse et un même rêve qu'alimentaient les souvenirs de nos amours d'enfance. Vers trois heures du matin, après qu'Évanyse m'eut expliqué d'une voix hésitante qu'elle était supposée dormir chez l'une de ses amies, je n'avais guère eu besoin d'insister pour la convaincre de rester en ma compagnie. Je n'avais aucune idée de ce qu'il convenait de faire, en la circonstance. La seule idée de me présenter avec elle à la réception d'un hôtel pour demander une chambre me paraissait relever de l'ordre de l'impossible. Jamais je n'aurais pu me prévaloir d'une telle audace. Il fallait pourtant trouver une issue à cette force impétueuse que nous sentions vibrer en nous et qui nous soudait l'un à l'autre, à ce jaillissement qui déjà nous entraînait vers les élans dont nous rêvions. Nous avons quitté la paillote sans même prendre congé de nos amis respectifs. Lorsque nous y pensâmes,

nous avons déjà traversé une bonne moitié de la ville en direction de la jetée du bord de mer, mais la situation ne nous inspirait que le sentiment grisant d'accomplir nos premiers pas d'une nouvelle vie.

Tendrement enlacés, nous nous étions longuement promenés en silence au hasard des rues désertes. Nous voulions être ensemble et prolonger l'enchantement que nous ressentions, et nous n'avions nul besoin d'en parler pour être sûrs de partager les mêmes sentiments.

J'avais finalement proposé à Évanysse de passer la nuit à la belle étoile sur l'une des plages proches de la capitale qu'il était possible de rejoindre en taxi. Un moment plus tard, blottis l'un contre l'autre à l'arrière d'une vieille limousine fatiguée, nous nous étions laissés gagner par l'euphorie de cette escapade improvisée.

Cette nuit-là, au bord d'une mer aussi tranquille que les eaux d'un lac, nous avons enfin connu, l'un et l'autre, l'accomplissement de nos promesses d'enfant, enfin la délivrance de nos tourments et de nos fièvres d'alors. Évanysse était vierge, tout comme je l'étais, et nos gestes fébriles le révélaient assez, mais rien ne me sembla plus naturel que de trouver le chemin de son sexe et de m'enfouir en elle. Nous avons joui très vite, bouleversés par l'inexprimable sensation de chaos charnel qui nous agitait. Puis, nous découvrant toujours aussi affamés l'un de l'autre, nous avons recommencé à faire l'amour, cette fois d'une manière plus douce, plus attentive, nous attachant à explorer patiemment, le territoire de la nuit qui s'ouvrait devant nous.

L'aube s'était levée sur nos corps alanguis, défaits, reposant enlacés sur le sable. Je m'étais réveillé le premier. Après quelques brasses au large de la crique, j'étais retourné m'asseoir auprès de ma compagne pour la regarder dormir. Une moue enfantine lui plissait les lèvres, et ses yeux bougeaient sous ses paupières closes. J'espérais qu'elle était en train de rêver de nous. Peu à peu, renaissait à travers ce visage de jeune fille dont les traits d'adulte se cherchaient encore le souvenir de celle que j'avais connue.

— Ça me fait drôlement plaisir de te revoir, vieux frère !

La voix de Théo m'arrache à l'évocation de la scène.

Je lui souris d'un air niais, cherchant désespérément une manière d'aborder le sujet qui me préoccupe, mais les mots s'étouffent dans ma gorge et mes yeux s'embuent soudain de larmes.

Le jour où Évanyse m'avait annoncé qu'elle était enceinte, la nouvelle m'avait anéanti. Qu'allions-nous faire de cet enfant ? Qu'allions-nous devenir ? À Paris, m'attendait une autre vie, celle d'un étudiant en médecine condamné à des années d'efforts pour obtenir un diplôme. Il ne s'agissait pas seulement de satisfaire mes ambitions. J'avais une dette à payer en souvenir d'une mère qui s'était jusqu'au bout sacrifiée pour m'offrir le destin dont elle rêvait pour moi. Comment aurais-je pu, d'un trait, effacer tout cela pour me résoudre à m'enterrer dans cette île où, je le savais, aucun avenir comparable ne pouvait m'attendre ? Certes, j'aimais Évanyse. Mais je découvris qu'il ne suffirait pas de cet amour pour oublier la longue chaîne de déroutes et d'humiliations dont j'étais le fruit et que je m'étais promis de briser un jour. Comment lui parler de tout cela ? Ses yeux brillaient d'un tel éclat qu'il suffisait de les regarder pour comprendre qu'elle était à mille lieues de partager mes réflexions.

Pourquoi lui avais-je caché mes projets de départ en lui laissant croire que désormais je ne la quitterais plus ? Lors de cette première nuit sur cette plage, ma faute était pardonnable, me disais-je. Je n'avais pas voulu gâcher l'ivresse et la beauté du moment. Mais pourquoi avais-je persisté le lendemain, et le jour d'après ? Pourquoi l'avais-je laissée poursuivre la route imaginaire de notre histoire que je savais perdue d'avance ?

Le jugement que je prononçai sur moi-même était sans appel. Je n'étais qu'un misérable lâche. Trahir, mentir. Tels étaient, me disais-je, les auspices sous lesquels s'était toujours déroulée ma vie. Mais loin de m'obliger à me ressaisir, cette découverte n'avait fait qu'aggraver ma dérive, m'entraînant plus avant dans les eaux noires où je me débattais. Après qu'elle m'eut annoncé la nouvelle, je m'étais rendu à Fort-de-France pour faire avancer la date de mon départ dans une agence de voyages. Quelques jours plus tard, j'avais regagné Paris sans même l'en avertir.

La honte et les remords m'avaient pourtant taraudé durant des mois.

Après s'être procuré mon adresse à Paris auprès de la famille, Évanyse avait entrepris de m'écrire tous les jours. Les premières lettres n'étaient que suppliques et déclarations enflammées. Elle m'aimait encore et réclamait mon retour. Elle m'assurait qu'elle était prête à tout pour m'éviter les problèmes et même, si je le lui demandais, à cacher l'identité du père de l'enfant. La lecture de ces pages me terrifiait. Mon rejet de cette paternité qu'elle espérait m'imposer prenait de telles proportions que, la nuit, je n'en

dormais plus. L'histoire de ma propre vie me revenait en plein visage avec la force d'un coup de poing. Tapie dans l'ombre, se tenait la silhouette de mon père, ce père coupable de m'avoir abandonné, ce père aveugle et absent dont je m'apprêtais, par une cinglante ironie du sort, à suivre les traces. Comment avais-je pu en arriver là ?

Toutefois, vers le cinquième mois de sa grossesse, alors que j'avais fini par me résigner à l'hypothèse de cette naissance imminente, le ton des missives avait changé. Peu à peu, de multiples lézardes étaient apparues dans le scénario que brodait Évanyse autour de l'événement. L'aigreur perçait sous les phrases. Le bel ensemble se désagrégeait. Le bébé n'était plus que cette « chose malade » qui poussait comme une mauvaise plante dans son ventre. Elle l'accusait d'être responsable de mon départ et ne cessait de me prendre à témoin de ses efforts pour, disait-elle, « effacer la faute ». Accablé, je m'aperçus qu'elle ne s'était jamais avisée de me faire le moindre reproche. Irradiée par cet amour dont le souffle la portait encore, elle avait même accepté de prendre à sa charge ma part de trahison.

Au bout de quelque temps, l'abominable stratégie de mon silence commença, contre toute attente, à porter ses fruits. Les lettres s'espaçaient, se faisaient plus rares, jusqu'au jour où Évanyse cessa tout à fait de m'écrire et où l'angoisse qui m'étreignait en ouvrant mon courrier commença à se dissiper.

Plus tard, j'appris par mes tantes qu'elle était tombée malade cette année-là et qu'elle avait dû faire un séjour de plusieurs mois dans un hôpital de l'île, mais aucune mention ne fut jamais faite au sujet d'un éventuel avortement. Il me fallut, cependant, plus d'une année pour réussir à me détacher de l'affreuse impression que j'avais gardée de cet événement.

Dans la chambre, tout est d'encre autour de moi. Même le voilage transparent des rideaux ressemble à un mur dressé devant la fenêtre et qui masquerait l'éclat des étoiles. Réveillé par une crampe, j'ai le corps endolori par la fatigue de cette journée de marche passée, en compagnie d'un groupe de touristes, dans la forêt reculée du nord de l'île.

« Courbaril », « acajou », « poirier », « mahogany », « campêche », « fromager ». Ébahi par l'incroyable variété d'essences de bois tropicaux que nous croisons au passage, je ne prêtais qu'une oreille distraite aux explications du guide. J'avais la sensation de revivre à l'époque des premiers guerriers caraïbes. Ici, me disais-je, ils ont dû construire un village et tendre leurs hamacs, et je me voyais partageant leurs journées entre les parties de chasse au pécari, les pêches à la nivrée, et le ramassage des lambis sur le sable blanc des criques.

Le sentier, par endroits, s'échappait sur la droite pour longer une falaise et, crevant tout à coup l'obscurité du rideau d'arbres qui nous entourait, l'éclat vif et bleuté des vagues qui déferlaient en contrebas à la rencontre du rivage nous blessait le regard. Était-ce de cet endroit qu'ils avaient, un jour, aperçu à l'horizon les caravelles de Colomb ? Je m'en persuadais en m'imaginant leurs visages soudain livides de terreur pendant qu'ils assistaient au débarquement sur la plage de ces étrangers cuirassés de métal et brandissant leurs épées.

Cependant l'émotion qui me tient éveillé n'a plus rien à voir avec l'épisode.

La rencontre de la veille avec Théo m'a laissé un goût amer. Depuis hanté par le souvenir d'Évanyse, je ne songe plus qu'à la revoir.

Le lendemain, les mêmes pensées me trottent dans la tête au moment de composer sur mon portable le numéro de son frère. À l'autre bout du fil, la voix claire et rieuse de Théo m'accueille, m'invitant à passer sur l'îlet dès que j'en trouverai le temps.

— Je suis libre, aujourd'hui ! m'entends-je lui répondre en priant pour qu'il ne devine pas les vraies raisons de mon empressement à lui rendre visite.

Deux heures plus tard, me voilà rassuré. Théo, venu me chercher au ponton de la baie du François, m'annonce avec un large sourire qu'Évanyse a promis de nous préparer une fricassée de lambis pour le déjeuner. L'instant d'après, en me voyant m'empêtrer dans les cordages et le matériel hétéroclite entassé au fond de sa yole, le voilà reparti pour une série de blagues au sujet de mon comportement de touriste. Je n'ai que le temps de lui balancer l'une de mes injures créoles favorites avant d'être projeté en arrière par la puissance du moteur qui nous arrache soudain à la quiétude d'une mer alanguie.

Théo, durant la traversée, continue à me faire la conversation d'un air insouciant. Me parle de cette femme de Saint-Pierre qui lui a donné deux grands fils mais avec laquelle il n'a jamais vécu sur l'îlet. Me raconte ses déboires avec l'administration des Douanes qui le soupçonne de contrebande de cigarettes. Me déclare qu'il ne comprend pas que je puisse continuer à endurer les hivers glacials de la Métropole. Me jure haut et fort qu'il ne mettra jamais les pieds là-bas, avant de me certifier que la Martinique est l'un des derniers paradis de la planète. Je ne songe même pas à lui répondre, si forte est l'émotion qui m'étreint à l'idée de retrouver Évanyse.

Elle n'est pas venue nous attendre sur la plage et je me retiens de précéder Théo en courant jusqu'à la maison. J'ai hâte de revoir son sourire et de la serrer dans mes bras mais, lorsque nous nous retrouvons enfin face à face, voilà qu'elle m'accueille avec froideur avant de repartir vaquer à ses occupations.

Dépité, je n'ai plus qu'à me rabattre sur la compagnie de son père, installé sur la terrasse dans une chaise à bascule d'allure branlante. Le visage désormais fripé de Pa' Philo s'éclaire d'un sourire. Devenu centenaire, le vieillard fait preuve d'une lucidité étonnamment préservée pour son âge. Seule l'ouïe semble défaillante. Théo doit s'y prendre à plusieurs reprises et élever la voix pour l'aider à me reconnaître. « Le petit-fils de Pa' Raphaël, tu t'en souviens ? » Pa' Philo hoche la tête. Son sourire s'élargit, dévoilant ses gencives édentées. Je détourne les yeux. C'est alors que je découvre ses mains rugueuses et morcelées de veines saillantes, dont la vision me

renvoie aussitôt à celles de mon grand-père qui m'impressionnaient tout autant.

— De cette race d'hommes-là, ils ont cassé le moule avant même l'époque où nous sommes nés ! me déclare Théo qui vient de surprendre mon regard.

Pa' Philo s'est finalement endormi. Évanyse, Théo et moi déjeunons à la table installée à l'ombre d'un amandier dans l'arrière-cour. Nous parlons de leur mère, Man' Émelyne, morte deux ans plus tôt, puis de Karam, le frère cadet, devenu électricien et qui vit en Guadeloupe. J'avale cul sec les généreuses rasades de rhum que me sert Théo, et nous rivalisons de prétextes pour faire tinter nos verres l'un contre l'autre en riant à gorge déployée. Mais Évanyse, elle, ne boit pas. Pas une seule goutte d'alcool n'a franchi le seuil de ses lèvres. Après le déjeuner, elle reste longtemps assise à la table, à nous contempler d'un air pensif. Je sens qu'elle n'est pas dupe de la comédie de l'amitié à laquelle je me livre avec son frère. Elle sait que je ne suis là que pour elle. Cependant rien dans son attitude ne me laisse deviner le cours de ses pensées.

Théo nous abandonne, pressé de sacrifier au rituel de la sieste de l'après-midi. Évanyse me lance un étrange regard et quitte la table pour s'en aller en direction du sentier qui mène à la savane. J'ai aussitôt reconnu l'un de nos stratagèmes d'autrefois pour nous retrouver sans éveiller l'attention des autres. J'allume une cigarette, et je patiente le temps de quelques bouffées avant de lui emboîter le pas.

Comme je l'avais pensé, je n'ai eu qu'une centaine de mètres à parcourir avant de la découvrir assise sous le grand tamarinier au pied duquel il nous arrivait d'aller nous blottir lors de nos balades nocturnes. Elle semble indifférente à ce qui l'entoure et ne relève même pas la tête à mon approche.

Un élan de tendresse m'envahit. Une envie brusque me prend de lui saisir la main, mais Évanyse m'accueille d'un regard distant :

— Qu'est-ce que tu veux, Simon ?

J'étais venu porteur de mots d'excuse que j'avais longuement préparés. Tout cela s'efface d'un coup. Je n'ai plus que l'envie de me taire et de contempler son visage qui n'a rien perdu de sa beauté. Seules quelques rides légères et une poignée de fils d'argent parsemant ses cheveux témoignent des années écoulées.

Sans plus réfléchir, je me penche vers elle :

— Je voulais te revoir.

Évanyse se détourne. Ses yeux s'échappent vers la savane. J'entends son souffle s'accélérer, mais elle ne bouge pas. Mon cœur s'emballe, et l'état de confusion qui s'est emparé de moi ne fait qu'empirer. Que suis-je en train de faire ? D'où vient cette attirance que je ne cherche même plus à contrôler, dont je ne parviens plus à m'extraire ? J'ai beau me répéter que je cours au désastre, je revois l'expression de son visage éclairé par la lune sur cette plage où elle s'abandonnait pour la première fois entre mes bras, et l'illusion est si forte que j'en ai le souffle coupé.

Se vrillant de nouveau dans le mien, le regard d'Évanyse ne tremble pas. Je n'ai même pas le temps de réagir avant qu'elle ne me quitte pour rebrousser chemin vers la maison.

De retour à l'hôtel, plus fébrile que jamais, je n'ai d'autre choix que de rejoindre le bar où j'entreprends d'écluser les planteurs à la chaîne pour me changer les idées. Je suis même largement éméché au moment de regagner ma chambre, si bien que la sonnerie de mon téléphone ne m'inspire que l'envie d'aboyer qu'on me laisse tranquille.

Mais la voix d'Évanyse qui résonne dans l'écouteur m'oblige à me ressaisir :

— On peut se voir demain à Fort-de-France, si tu veux..., me souffle-t-elle d'une voix anxieuse.

Je ne sais trop comment je parviens à lui donner le change mais, après avoir raccroché, j'ai du mal à me persuader qu'il ne s'agit pas d'un rêve absurde inspiré par l'état d'ivresse où je me trouve.

Le bar de L'Impératrice.

Autrefois fréquentée par la meilleure clientèle, l'adresse de notre rendez-vous ne correspond plus qu'au décor d'une brasserie banale que surplombe un hôtel de moyenne catégorie. La vue qu'elle offrait sur les jardins du parc de La Savane n'est plus réduite qu'aux dimensions du parking de taxis installé de l'autre côté de la rue. Mais, tout à l'émotion qui m'étreint de revoir Évanyse, je ne m'en soucie pas.

Elle est assise en face de moi, ses mains jointes sagement posées sur la table, et son regard fouille le mien d'un air hésitant. Je ne peux que trop bien deviner ses pensées. J'ai peur que cette rencontre ne se termine en impasse, mais il est désormais trop tard.

— Tu sais... Je voulais te dire que je suis désolé pour ce qui s'est passé...

Évanyse sourit doucement sans me quitter des yeux et pose la main sur mon bras pour m'obliger à me taire.

— On ne parle plus de tout ça, Simon...

— J'ai besoin que tu me pardonnes.

Son regard coule en moi comme une source tranquille.

— C'est fait depuis longtemps... D'ailleurs, j'avais fini par perdre le bébé. Tu n'as rien à te reprocher.

— C'était donc pour ça, ton séjour à l'hôpital ?

Évanyse balaie l'évocation d'un haussement d'épaules :

— Parle-moi plutôt de toi, de ta vie...

Sa volte-face me désarçonne, mais je finis par rassembler mes esprits :

— Que veux-tu savoir ?

— Théo m'a dit que tu vivais seul à Paris ? me lance-t-elle d'un air ironique. Mais il doit bien y avoir une petite « jeunesse » qui partage tes nuits, non ?

Je crois revoir soudain devant moi l'adolescente moqueuse que j'ai connue :

— On dirait que tu n’as pas changé... Et si tu me disais plutôt pourquoi tu ne t’es jamais mariée ?

Elle feint de prendre la question à la légère, mais de nouveau son regard s’échappe au loin :

— Disons... que ça ne s’est pas fait, me répond-elle d’une voix détachée.

— Pourtant, à te voir toujours aussi belle...

— Tu te rappelles du jour où Théo et Karam t’avaient volé tes vêtements au bord de l’étang et où il t’a fallu rentrer tout nu à la maison ? me rétorque Évanyse en éclatant de rire.

Pris de court, me voici tout à coup revenu sur l’îlet. Une joie puérile s’empare de moi. Nos jeux autour de la maison. Nos parties de pêche à la ligne sur le ponton de l’îlet. Nos parodies de théâtre improvisées sur la terrasse. Nos batailles de cerfs-volants. La liste complète des rares moments où Évanyse acceptait de rejoindre la compagnie que nous formions, ses frères et moi, me revient clairement à l’esprit, et je crois revivre les émotions d’alors. Évanyse ne dit mot. Elle m’écoute, les yeux brillants, hochant la tête de temps à autre à tel passage de mon récit, me corrigeant d’un mot lorsque je mélange les scènes ou les dates. Je ne sais combien de temps dure l’enchantement qui nous offre de revivre ces moments, mais le bar s’est vidé peu à peu autour de nous lorsque nous en émergeons.

L’envie me prend de continuer le jeu. Je veux poursuivre la farandole de ces souvenirs et m’imaginer encore dans la peau du gamin que j’étais alors. Évanyse n’a rien de prévu pour l’après-midi et accepte mon invitation au cinéma. Dans la rue, comme si elle avait pu deviner les pensées secrètes qui m’animent, la voilà qui s’accroche à mon bras.

Après le film, nous nous retrouvons dans un fast-food du centre-ville, attablés comme deux adolescents devant nos menus « hamburgers-madras » et nos gobelets de soda. Entre rires et bavardages, je découvre qu’Évanyse semble parfaitement heureuse de l’existence qu’elle s’est choisie et, à l’entendre me rappeler la beauté de l’îlet à l’heure du coucher du soleil, j’éprouve même une pointe de jalousie.

La conversation finit, peu à peu, par s’enliser dans le silence. Évanyse dessine du bout des ongles des figures abstraites sur la table, et je devine qu’elle vient de s’extraire du jeu auquel nous jouons depuis la première minute de notre rendez-vous.

Ses yeux m'observent avec attention pendant que je m'efforce de rassembler mes pensées :

— Pourquoi es-tu revenu, Simon ?

— Je crois que j'avais besoin de me retrouver, finis-je par lui répondre, accablé tout à coup par le poids d'un tel aveu.

Évanyse demeure songeuse après ma réponse, mais ses mains brûlantes viennent se poser sur les miennes.

— Moi, je n'ai jamais réussi à t'oublier, murmure-t-elle. Même aujourd'hui, en sachant que tu repartiras bientôt à Paris, je ne crois pas que j'y arriverais.

— Je suis désolé... tout ça est si loin...

— On ne peut pas refaire le passé, soupire Évanyse.

La conversation repart sur un ton banal. Nous avons beau nous efforcer, l'un et l'autre, d'éviter le sujet qui nous embarrasse, le fil est désormais rompu. Nos souvenirs d'enfance semblent avoir perdu leur éclat. Nos rires s'éteignent avant de franchir le seuil de nos lèvres. Nos promesses d'amitié ne sont plus que des faux-semblants. Les minutes, soudain, paraissent s'éterniser.

Évanyse est la première à se ressaisir.

— J'ai été contente de te revoir, me souffle-t-elle.

Pétrifié, je n'ose plus faire le moindre geste, et nous demeurons là, comme suspendus au-dessus du vide, incapables de détacher nos regards. Puis je la vois se lever avec une extrême lenteur et me dévisager une dernière fois, avant de s'en aller sans se retourner.

Ce soir-là, de retour à l'hôtel, tourmenté par le souvenir de notre rencontre, je n'avais pu m'empêcher de rappeler Évanyse. J'avais peur d'avoir commis une erreur, peur d'avoir rouvert entre nous une blessure béante, et je voulais m'assurer qu'entre nous demeurerait une relation amicale, dénuée d'ambiguïté. Mais, à l'instant où j'entendis sa voix rauque et comme brisée de chagrin prononcer mon nom, mon sang ne fit qu'un tour. Je savais, oui, je savais ce qu'elle était en train de vivre. Je le ressentais dans toutes les fibres de mon être, ce désir qui déferlait comme une marée haute et me pétrifiait d'angoisse. Je savais que nous ne pouvions lutter contre cet affolement qui brusquement nous submergeait, et cette volonté tendue d'aller vers l'autre, de le toucher, de le saisir.

Le lendemain, largement en avance sur l'heure de notre second rendez-vous, me voilà de retour à L'Impératrice. Une chaleur torride remonte de la rue embouteillée. Des odeurs d'essence se mêlent aux effluves de la mer qui remontent de la baie. Un défilé de passants disparates anime le trottoir. Des groupes de touristes. Des jeunes gens portant l'uniforme d'un collègue. Des hommes et des femmes vaquant à leurs affaires. Quelques beautés locales en tenues affriolantes. Évanyse émerge soudain de la cohue. Cette fois, n'y tenant plus, je m'empresse de sortir la rejoindre. Le sourire qu'elle m'adresse achève de dissiper mes dernières craintes. Indifférents aux regards des passants, nous nous jetons fiévreusement dans les bras l'un de l'autre.

— Éva, ils ont des chambres, là-haut ! lui dis-je en lui désignant l'entrée de l'immeuble. On pourrait s'en réserver une pour l'après-midi ?

Elle ne répond pas, mais demeure étroitement serrée contre moi pendant que nous grimpons les marches jusqu'à la réception de l'hôtel. Après avoir réglé la note, je referme une main moite sur la clé que me tend l'employé, et nous voilà déambulant à travers les couloirs, foulant une moquette rouge à ce point défraîchie qu'elle semble dater de l'époque coloniale.

Quelques instants plus tard, nous franchissons le seuil d'une chambre plongée dans la pénombre. Je distingue quelques meubles, dont un vieux lit à baldaquin affublé d'une moustiquaire. Une vague odeur de cigarette et de moisissure flotte dans la pièce où personne ne semble avoir séjourné depuis des lustres. Dans un miroir sur pied installé contre un mur, éclairées par le plafonnier du couloir, se reflètent nos deux silhouettes figées l'une et l'autre dans un même geste imperceptible de recul. Les yeux écarquillés d'Évanyse me renvoient à ma propre frayeur. Ébahi qu'elle ait accepté de me suivre, j'en suis à me demander comment nous en sommes arrivés là.

Mais nos masques volent en éclats aussitôt la porte refermée derrière nous. Évanyse n'est plus qu'une naufragée qui m'enlace et s'agrippe à moi. Je l'entends gémir et respirer dans mon cou comme prise de transe. Sa peau est brûlante, mais ses mains ne répandent en moi qu'un feu de glace. Nous nous déshabillons à la hâte. Évanyse s'allonge sur le lit et m'offre à contempler la déchirure noire et luisante de son sexe. Je sombre en elle, emporté comme un fétu de paille par les eaux tumultueuses d'un torrent.

Évanyse mord à pleines dents dans un piment rouge, puis elle m'attrape par le cou et se penche pour m'offrir un baiser langoureux. Sa langue en moi déverse le feu. L'incendie m'enflamme la bouche, et m'irradie la gorge d'une salive abrasive. Ne crie pas ! me souffle-t-elle. Il faut supporter. Tu vas voir, ça réchauffe le ventre, et tu auras de nouveau envie. Où donc a-t-elle appris ces ruses et ces détours, elle qui m'avoue n'avoir connu que de rares amants de passage ? Elle se révèle pourtant une amante insatiable. Ses élans m'emportent et m'épuisent. Mais la fatigue aussitôt s'envole lorsqu'elle me caresse de ses mains brûlantes dont les ongles me griffent et me cisailent. Évanyse sans fin meurt et ressuscite entre mes bras. Évanyse est une torche allumée dans la plaine pour signaler au monde le retour des anciens dieux. Évanyse est une reine du Congo ou de l'Abyssinie, et je ne suis devant elle qu'un esclave enchaîné.

Je n'ai pas d'autres mots pour parler d'elle à l'instant où s'empare de sa gorge ce grand cri de la nuit, et que déferle dans ses veines la parole du sang pareille à une liqueur de braises. Évanyse hurle en silence, mais j'entends résonner sa voix qui sème dans ma chair des nuées d'étoiles et des cosmos en perdition. Évanyse se déroule et se contorsionne telle une couleuvre s'enfuyant du nid. Il faut, pour la saisir, échapper aux limites du langage et du temps. Attendre dans l'infinie patience des pêcheurs d'âme qu'elle daigne vous apparaître, et savoir avant de l'avoir conquise qu'elle vous perdra si vous n'y prenez garde.

Dans mon carnet de notes, les phrases s'accumulent pour tenter de décrire le torrent qui nous emporte, mais je doute d'y parvenir. Toutes les fois que je m'installe devant mes pages, les mots s'échappent et s'enfuient sous mes doigts sans que je puisse en retenir le sens. Seules de brèves illuminations me traversent.

Nous nous rejoignons tous les jours dans ce même hôtel de Fort-de-France où je réserve une chambre lors de nos rendez-vous. Évanyse arrive au début

de l'après-midi, frappe doucement à la porte de la chambre, et je n'ai plus qu'à lui ouvrir pour que recommence le tumulte passionné de nos élans. À l'abri des volets fermés de notre refuge, nous partons en voyage à travers le temps. Se dissolvent d'elles-mêmes les années d'absence qui nous ont séparés.

Lorsque, lassé de nos étreintes, je m'endors entre ses bras, Évanyse reste les yeux ouverts à veiller sur mon sommeil. Parfois me parviennent au détour d'un rêve les bribes d'un monologue qu'elle adresse aux murs de la chambre, persuadée que je ne l'entends pas. Ou bien c'est l'écho d'une mélodie fragile qu'elle chantonne à mon oreille, et je capte au hasard des images créoles resurgies de mon enfance. Puis, de nouveau, nos mains se cherchent et s'enlacent. Nos lèvres s'effleurent. Renaît le souffle qui cargue nos voiles, et nous embarque vers le grand large.

Si fort est l'envoûtement que je redoute le moment où il faudra bien nous décider à clore le chapitre. Pourtant, aucune appréhension ne m'effleure au sujet de mon retour à Paris. Ma redécouverte du pays natal s'achève en impasse. Le *Cahier* de Césaire n'est plus, à mes yeux, que le subterfuge du poète anxieux de préserver la magie d'un regard d'enfant. Mais pas un seul vers du poème ne saurait tenir face à la désolante réalité de cette île qui s'effondre et dont, tôt ou tard, l'agonie finira par se révéler en plein jour. Même s'il me venait la tentation de rester, trop grande est la distance qui me sépare de mon propre passé pour que je puisse espérer découvrir là de quoi nourrir la renaissance espérée. Il me faudra, j'en suis persuadé, reprendre mon voyage sur les routes du monde et poursuivre encore cette quête qui m'obsède jusqu'au jour où, peut-être, il me sera donné d'en voir la fin.

Quoi qu'il arrive, cette fois, Évanyse sait que je repartirai sans elle. Je n'en éprouve guère de scrupules. Habitée, comme elle l'est, à sa vie sauvage et solitaire, comment pourrait-elle s'immiscer dans le décor des avenues parisiennes et des couloirs du métro ? Elle n'a eu d'autre réaction, le jour où nous en avons parlé, que de secouer lentement la tête en me dévisageant d'un air apitoyé. Rassuré à l'idée qu'aucun malentendu ne saurait se produire entre nous, j'ai achevé de basculer tête baissée dans le gouffre où elle m'entraîne. Évanyse est le puits sans fond où tourbillonnent les derniers remous de mon enfance antillaise. Elle est celle à qui je murmure les ultimes mots d'amour de mon être insulaire, celle avec qui je me console de mon passé douloureux, celle avec qui je partage les derniers

feux de l'incendie de savane qui couve en moi depuis trop longtemps. Elle est mon impossible terre d'élection. Elle incarne à mes yeux cette Martinique à qui me lie encore un sentiment atavique d'appartenance, et c'est à elle que je confie cette part de moi-même dont je n'ai eu que si rarement l'occasion de montrer le vrai visage. Nous resterons liés à jamais par les chaînes de cet amour unique, même si nous savons tous les deux que rien d'autre ne nous sera permis que cette ultime escale dont chaque seconde nous est précieuse.

« Je n'ai d'autre remède que l'abandon... » m'a-t-elle répondu le jour où j'ai voulu savoir pourquoi elle a finalement accepté de renouer avec moi de tels liens.

Mais voilà qu'aujourd'hui Évanyse se dérobe et préfère m'avertir qu'elle ne viendra pas au rendez-vous. Sa voix angoissée au téléphone m'alerte aussitôt. Que lui arrive-t-il ? J'exige de le savoir malgré ses réticences à poursuivre notre conversation. Mal m'en aura pris. Le souffle court, la voix nouée de larmes, la voilà qui commence par bredouiller quelques mots dont je ne parviens pas à saisir le sens, avant de me poser une question abrupte dont la teneur me stupéfie :

— Est-ce que tu imagines comme il aurait été beau, Simon, notre fils ?

Je perds subitement l'usage de la parole. Effondré, je me vois tel un somnambule raccrocher mon téléphone et déambuler au hasard dans la chambre avant de m'écrouler sur le lit.

Je cours dans la savane sur les traces de Théo et de Karam. Je les entends rire et s'exclamer pendant qu'ils s'enfoncent dans les taillis. Nos frondes brandies au bout du poing et les galets de rivière entassés dans nos poches en guise de munitions ne pèsent que le poids d'un rêve. Nous filons dans le vent, riches de nos attentes, de nos désirs, de nos promesses criminelles à l'égard de nos proies ailées. Bientôt l'ombre de la forêt nous encercle et nous éblouit. Nous scrutons en marchant la casaque sombre de l'écran végétal, l'oreille aux aguets du moindre bruissement de plumes. « Regarde ! » me souffle Théo en pointant l'index vers la silhouette d'une tourterelle perchée à l'extrémité d'une branche. « Elle est à toi, vas-y ! » Tremblant d'excitation, j'entreprends de viser ma cible. La paire d'élastiques taillés dans une chambre à air de bicyclette se tend sous la traction de mes muscles, et le projectile jaillit de mes doigts pour aller frapper le corps fragile de l'oiseau d'un bruit mat dont mes oreilles résonnent encore. Théo se hâte d'aller ramasser ma proie au pied de l'arbre où elle est tombée, puis me la rapporte, triomphant. Une nausée brutale s'empare de moi à l'instant où le minuscule cadavre encore tiède vient caresser ma paume de son duvet sanglant. Je me mets à vomir avec une telle violence que je me retrouve hoquetant à genoux devant mes compagnons, consternés.

Je ne sais pourquoi me revient le souvenir de cette scène pendant que l'oncle Fulbert péroré en agitant les bras à mon intention :

— La Martinique, mon garçon, ce n'est qu'une poignée de sable, une chiure de mouche au milieu de l'immensité de la mer, et qu'ils s'obstinent à vouloir gérer comme une capitale d'Europe !

Au fil des ans, ses arguments n'ont pas changé. Toujours les mêmes reproches, les mêmes aigreurs et les mêmes fuites en avant dans un discours dont il ne restera que cendres lorsque nous aurons fini de vider nos verres.

Rien de nouveau sous le soleil. Aujourd'hui, je m'efforce pourtant de prêter l'oreille à ses récriminations.

— Avec tout le chômage qu'il y a dans l'île, ce n'est pas exactement l'idée que l'on pourrait se faire du Paradis !

— Et si tu arrêtais un peu d'empoisonner les oreilles de ton neveu ? s'exclame soudain la tante Lucie d'une voix moqueuse.

L'oncle le prend mal. La querelle s'envenime. Le ton monte. Mais non, ce n'est qu'un jeu, l'une de ces comédies ordinaires que mettent en scène les vies de couples. Ces deux-là n'ont pas eu d'enfant, mais sans doute est-ce la raison pour laquelle ils ont conservé en eux cette part de légèreté. Les voilà déjà réconciliés pendant qu'ils m'entraînent pour une visite de leur maison.

Nichée au milieu d'un champ de verdure, la vieille baraque n'est pas sans me rappeler celle de Pa' Raphaël. Elle a visiblement souffert du dernier cyclone et mériterait quelques réparations. Quelques feuilles de tôles vibrent parfois au passage du vent, furtive évocation d'un orage lointain. Le plancher crisse sous les pas, et les cloisons de bois semblent prêtes à se disjoindre en certains endroits. Rien de ces désagréments ne se lit pourtant sur le visage de l'oncle et de sa compagne. Leurs visages, plissés de rides, n'inspirent que l'envie de partager la même lumière, la même sérénité complice.

La tante Lucie me taquine de cette manière mi-affectueuse mi-provocante qui n'appartient qu'aux femmes de l'île, me bourrant les côtes à coups de coude, me pinçant la joue, me lissant le crâne du plat de la main. Elle sait que j'ai horreur de ce genre de marques d'attention, et c'est précisément ce qui l'amuse :

— Alors, Simon, c'était comment les vacances ? me demande-t-elle en riant. Tu as mangé du boudin créole et des crabes farcis ?

Le vieux l'observe, les yeux mi-clos, pendant qu'elle joue les petites filles aux gestes enamorés. Je ne suis pas loin de me sentir ridicule, les soupçonnant de s'amuser à mes dépens.

Deux jours me séparent encore de mon embarquement dans l'avion du retour, mais les heures semblent déjà défiler comme sur le cadran d'une horloge folle. Je suis happé de partout par les amis et par la famille. Des cadeaux me tombent du ciel, et j'ai dû me résoudre à acheter une deuxième valise pour les entasser. Des légumes, des fruits, des bouteilles d'eau de coco congelée, des bocaux de confiture maison, des Tupperware remplis de

poissons frits à la mode créole, des pâtisseries de toutes sortes auxquelles s'ajoutent boîtes de chocolats et de nougat-pays aux cacahuètes grillées. Me voilà sur le point de refuser le jambon à l'antillaise, glacé au sucre de canne, que la tante Lucie s'est mis en tête de m'offrir.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle soudain. J'ai oublié de te donner des citrons verts ! Viens avec moi, je vais t'en cueillir dans le jardin !

Soulagé du prétexte, j'abandonne l'oncle Fulbert à ses méditations mélancoliques. Le rire léger de ma tante me semble une invitation idéale à renoncer à toute forme d'activité cérébrale. Mais à peine avons-nous franchi la barrière du jardin potager qu'elle cultive derrière la maison que la tante Lucie change de ton :

— Qu'est-ce que tu fricotes avec Évanyse ? me demande-t-elle d'un air grave, en plongeant son regard dans le mien

Éberlué, je me surprends à chercher une porte dérobée :

— Évanyse n'est qu'une amie. Que veux-tu que je te dise d'autre ?

Les yeux de ma tante se font plus inquisiteurs, plus acérés :

— Quelqu'un vous a vus sortir ensemble de l'hôtel L'Impératrice. Tu la tenais par le bras. Évanyse pleurait...

L'envie me prend brusquement de tout lui raconter et de partager avec elle la douleur que je ressens à l'idée de ces multiples trahisons dont j'ai, jusqu'à présent, parsemé ma vie, et dont mon histoire avec Évanyse n'est que l'un des épisodes. Pourtant, cette fois encore, je ne me résous qu'au choix de mes piètres subterfuges habituels :

— On s'est juste revus pour boire un verre et parler du passé.

La tante Lucie me contemple d'un air soucieux. Jamais encore je n'avais connu d'elle ce visage de mère inquiète, et je n'en suis que plus troublé.

J'abrège les adieux.

— Tu es sûr de ne pas vouloir rester pour déjeuner ? se désole-t-elle. Je t'avais préparé un « migan de fruit-à-pains » !

La recette qu'elle me propose a beau être l'une de mes préférées, je sais qu'il me serait difficile d'affronter plus longtemps le regard lourd de suspicion qu'elle continue de poser sur moi.

De retour à l'hôtel, le parfum des citrons verts de la tante envahit la chambre, me rappelant les saveurs de l'île que je m'appête à abandonner. Cependant à quoi bon vouloir faire durer l'illusion à Paris ? C'est là ce que je me demande en contemplant l'in vraisemblable moisson de paquets que

j'ai récoltés. Puis me revient que j'ai promis à quelques amis de les inviter à mon retour pour une séance de dégustation de friandises créoles, si bien que je résiste à la tentation de balancer à la poubelle les cadeaux de la famille.

Il bruine, cet après-midi, sur le petit cimetière du François où je me retrouve en compagnie de Théo et de sa famille. Même Karam, le frère cadet, est venu de la Guadeloupe. Trop affaibli pour se déplacer, Pa' Philo est resté sur l'îlet, mais la foule des parents et des amis est si nombreuse qu'elle déborde dans la rue. L'endroit ressemble plutôt à un vaste jardin, à cause des nombreuses tombes dont l'emplacement n'est indiqué que par une simple croix entourée d'une enceinte de conques de lambis, et de la profusion de bouquets de fleurs que l'on y trouve, au point que l'on croirait que la population du village y défile tous les jours pour entretenir le souvenir de ses morts.

Tout à l'heure, tu te réveilleras. Tu m'offriras ton plus beau sourire avant de te rhabiller en évitant soigneusement de regarder ta montre pour ne pas me blesser. J'aurai droit à un dernier baiser sur le front, une caresse de la main sur ma joue, et tu ouvriras la porte avant de commencer à descendre les escaliers qui te mèneront dans la rue, sans savoir que seul mon corps t'accompagnera. Mon ombre est restée là-haut, dans cette chambre d'hôtel d'où elle ne repartira plus, à attendre que demain se lève un nouveau jour et que tu reviennes. L'éternité a commencé la première fois où tu m'as prise dans tes bras avec la force d'un homme. Depuis, j'ai oublié de revenir dans le monde d'avant, celui où il existe encore un début et une fin. Pardonne-moi, Simon, de t'avoir aimé.

La veille de mon départ, j'avais été bouleversé par le long SMS que m'avait envoyé Évanyse. Pourtant, j'avais préféré m'abstenir de lui répondre. Nous nous étions déjà fait nos adieux, pourquoi m'en serais-je inquiété ? Je n'imaginai plus entre nous que les liens d'une immense tendresse, et cela me procurait une certaine paix intérieure dont je ne voulais pas rompre le fil. Elle avait d'ailleurs semblé partager les mêmes sentiments. Lors de notre dernier rendez-vous, les yeux embués de larmes, nous nous étions quittés devant l'hôtel en nous embrassant comme

l'auraient fait des amis de toujours, et peut-être était-ce là qu'un regard indiscret nous avait surpris, mais cela n'y changeait rien. Nous avons toujours su ce que nous faisons. Cette inéluctable séparation, nous nous y étions préparés d'avance, et rien dans ce dernier message n'aurait pu laisser présager le drame.

Mais une étrange prémonition m'avait saisi lorsque, le matin suivant, pendant que j'achevais de boucler mes valises pour me rendre à l'aéroport, j'avais été interrompu par la sonnerie de mon téléphone. Agacé comme je l'étais par l'exercice, la voix de Théo qui me dérangeait ne m'inspirait que l'envie de lui raccrocher au nez mais, après avoir entendu ce qu'il semblait si pressé de me dire, je m'étais retrouvé, glacé d'effroi, accroché à l'appareil comme à une improbable bouée de sauvetage pendant que je sentais le sol se dérober sous moi.

« Elle a passé... » avait bredouillé mon ami, avant de me raconter entre deux sanglots que le corps de sa sœur venait d'être découvert sur l'îlet, écrasé au pied du promontoire de la falaise. « Hier soir, elle avait disparu, mais on ne s'inquiétait pas. Ça lui arrivait parfois d'aller dormir en ville chez la tante Lucie. »

Saisi d'horreur, il m'avait fallu plusieurs heures pour émerger de l'abîme. Devant moi se répétaient inlassablement les mêmes images où je voyais l'adolescente de jadis dressée sur la pointe rocheuse telle une frégate s'apprêtant à l'envol.

— C'est bien que tu sois là..., me souffle Théo, m'arrachant à mes réflexions. Elle aurait aimé...

Je baisse la tête, incapable de proférer un mot. Autour de moi, les visages sont marqués de chagrin. Sanglots et prières redoublent de force à l'instant où le cercueil disparaît sous les pelletées de terre du fossoyeur, un brave homme qui ne semble nullement endurci par le spectacle des douleurs auxquelles l'expose sa profession. Il cache son visage sous un grand chapeau de paille censé le protéger de la chaleur, mais j'ai aperçu, tout à l'heure, ses yeux rougis de larmes tournés vers moi. Il est possible qu'il connaissait personnellement Évanyse, pour avoir l'air à ce point affecté par sa mort.

Ceux qui m'entourent ne sont pas en reste. Hier, à la veillée mortuaire, et aujourd'hui, durant la procession qui cheminait derrière le corbillard, je n'ai entendu que des éloges et des commentaires attristés. Tous se rappelaient la

discrétion et la gentillesse d'Évanyse. Elle avait gardé les enfants d'untel lorsqu'il avait dû rendre visite à sa femme malade à l'hôpital, avait aidé un autre à rédiger les papiers que lui réclamait la Caisse d'allocations familiales. Elle tenait même chaque année à organiser la crèche et le sapin de Noël de la mairie. Elle était également aux premières loges le jour de la distribution des cadeaux aux enfants des familles démunies du village. Présent dans le cortège, le maire insistait sur le fait qu'elle n'avait jamais entrepris la moindre démarche pour être rétribuée de ses services.

J'étais accablé. À leurs yeux, cette femme dont j'estimais avoir causé la mort n'était pas loin d'être une sainte, même si certains soupçonnaient qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

Comment expliquer, en effet, qu'elle soit tombée de cette falaise, elle qui avait grandi sur l'îlet et qui connaissait comme sa poche la configuration des lieux ? Cela ressemblait bien, disaient les uns, à une folie soudaine, l'une de ces crises d'amok dont, sous les tropiques, les gens se retrouvent parfois victimes et qui libère en eux l'énergie du désespoir. D'autres parlaient, au contraire, de lente montée des eaux, et d'une douleur ou d'un chagrin qui, au fil des ans, aurait pris le temps de s'installer en elle et de grandir jusqu'à la submerger. J'en étais pétrifié de les entendre, persuadé que n'importe lequel d'entre eux pourrait, à contempler mon visage, y lire les traces évidentes de ma trahison.

Je n'avais pas su aimer Évanyse. Je n'avais pas su la comprendre. Je m'étais lâchement introduit dans son univers pour en bouleverser l'équilibre à mon profit, mais je n'avais nullement anticipé, ce faisant, la violence des réactions que mes actes pouvaient engendrer. Je n'avais plus, désormais, qu'à m'en prendre à moi-même, et à me maudire. Je lui avais tenu la main pendant qu'elle se tenait debout sur ce promontoire. J'avais froidement assisté sans lever le petit doigt à la prière qu'elle avait adressée au Ciel en y mêlant mon nom et en suppliant sa famille de lui pardonner. J'avais assisté aussi au moment où, au bout d'une longue inspiration, elle s'était lentement redressée, écartant ses bras comme une paire d'ailes. J'avais été là, enfin, pour lui insuffler le courage d'affronter les yeux grands ouverts le ventre vorace de la mer qui bientôt l'engloutirait. Personne n'aurait pu réussir à m'enlever de l'esprit cette horrible certitude.

Absorbé par la contemplation de cette tombe d'où la petite foule s'est déjà retirée, je n'ai pas vu s'approcher la tante Lucie. Mais un bras vient se

glisser sous le mien en même temps qu'une forte odeur de parfum bon marché m'envahit les narines, et je reconnais brusquement sa voix chuchotant à mon oreille :

— Je t'avais averti qu'il ne fallait pas jouer avec Évanyse...

Comment ai-je pu me retenir de hurler ? Je ne le saurai jamais. Tout se liquéfiait à l'intérieur de moi comme sous l'effet d'un bain d'acide. Ne subsistait plus de mon corps qu'un squelette vide enveloppé d'une peau. J'étais devenu le tambour incarné d'une douleur dévorante, d'un cri qui ne parvenait plus à s'extraire du néant.

De retour à l'hôtel, terrassé par une crise d'angoisse, je m'écroule sur le lit. Les mêmes pensées sinistres me dévorent. Je prie pour qu'il me soit donné de mourir cette nuit même, pendant mon sommeil. Je veux savoir à quoi ressemble la délivrance qu'Évanyse s'est choisie. Je veux savoir ce qu'il est advenu d'elle sur les rives du Styx.

Une semaine s'est écoulée depuis l'enterrement, mais je n'ai toujours pas réussi à me résoudre au départ. Trois fois renouvelé, mon billet d'avion, pour cause de majoration de tarif, finira par me coûter une fortune. Je ne sais pas ce qui me retient ici, mais je sens que tant que je ne l'aurai pas découvert, il me sera impossible de quitter cette île en paix. Tout le reste attendra. En regard de ce qui m'arrive, même ma vie parisienne n'est plus qu'un mirage lointain.

Dans la chambre, les rideaux sont tirés, mais un fragile rayon de lune m'annonce que la nuit est tombée. Je m'arrache du lit où je me suis endormi tout habillé. Direction la salle de bains. Le temps de me rafraîchir sous le robinet du lavabo et d'apercevoir dans le miroir ce visage maigre dévoré par une barbe grisonnante que je n'ai pas rasée depuis plusieurs jours, je récupère les clés de la voiture sur la console de l'entrée et je sors de la chambre en claquant la porte derrière moi. Je me sens dans un état d'ivresse qui doit se rapprocher de ce qu'éprouvent les fidèles possédés par une divinité lors d'un rituel vaudou. Je traverse l'hôtel au pas de charge sans me soucier des regards intrigués de ceux qui croisent mon chemin et j'atterris dans le parking, avant de me glisser au volant de la voiture comme un automate programmé. Je n'ai encore nulle idée de l'endroit où je me rends, mais quelqu'un, en moi, semble le savoir, et j'assiste au ballet réglé de mes gestes pendant que je vérifie l'inclinaison du rétroviseur, le fonctionnement des phares et celui du levier de vitesse.

L'horloge du tableau de bord m'apprend qu'il est minuit passé. À cette heure, seuls quelques ivrognes et noctambules irréductibles traînent dans les rues du village de Sainte-Anne que je traverse d'une traite, sans même ralentir. Je n'ai qu'une hâte, celle de me retrouver sur l'autoroute où je pourrai écraser l'accélérateur et foncer à vive allure comme j'en brûle d'envie.

Une à une, défilent les étapes d'un voyage dont je ne sais trop où il me conduira. D'abord, Le Marin, jadis village de pêcheurs et devenu aujourd'hui l'une de ces bourgades bétonnées, parsemées d'hôtels aux façades prétentieuses, de barres d'immeubles rangées en escalier au flanc des collines et de centres commerciaux climatisés dont les plans d'architecture, du nord au sud de l'île, semblent relever d'un modèle déposé. Celui de Sainte-Luce lui succède dont le paysage a récemment subi les mêmes métamorphoses destinées à « lancer le pays sur la route du Progrès », comme le répètent à l'envi les affiches placardées sur les murs.

Le paysage de l'autoroute défile enfin à travers le pare-brise. Je baisse la vitre de la portière, dans l'espoir que l'air frais de la nuit m'aidera à me ressaisir. Un moment plus tard, je découvre que, sans même m'en rendre compte, j'ai suivi la bretelle qui mène en direction du village du François, et je comprends que c'est avec Évanyse que, cette nuit, j'ai rendez-vous. Évanyse qui ne cesse d'occuper mes pensées. Évanyse et le destin qu'elle s'est choisi, celui des derniers Indiens caraïbes qui, vaincus par l'armée des colons, ont préféré se jeter du haut des falaises des montagnes du Carbet, au nord de l'île, plutôt que de se rendre à leurs ennemis. Un destin de guerrière irréductible.

Sa vie solitaire sur l'îlet était menacée, m'avait-elle annoncé. Car les propriétaires avaient vendu l'endroit à un groupe financier déterminé à y implanter un hôtel de luxe. Les premières pelleuses arriveraient à la fin de l'année. D'ici là, il leur faudrait déménager et partir s'installer au village. Elle m'avait assuré qu'elle ne le supporterait pas. Elle l'avait dit et répété sur un tel ton que j'aurais peut-être dû déceler là les prémices de cet ultime élan qui l'amènerait à accomplir ce geste dont elle rêvait depuis les premières heures de son adolescence. Se jeter du haut du promontoire où il lui arrivait de m'entraîner, la nuit, comme pour me prendre à témoin de la promesse qu'elle m'avait faite d'être mienne pour toujours.

Agrippé au volant comme à la barre d'un gouvernail, j'ai poussé à fond le volume de la radio où résonnent les paroles d'une chanson d'Eugène Mona, génie du blues créole dont le décès prématuré, quelques années plus tôt, a plongé l'île entière dans le plus profond désarroi. La voix rude et survoltée du chanteur semble répondre à la mienne aux accents d'une horde de tambours déchaînés. Les kilomètres défilent le long d'une route qui

serpente à présent à travers un paysage de savanes broussailleuses et de champs de canne s'étendant à perte de vue.

Le village apparaît bientôt dans le halo des phares, et je ralentis pour m'engager au pas dans la ruelle conduisant au cimetière. Parvenu devant la grille protégeant l'accès du lieu, je me range sur le bas-côté, surpris par l'ampleur du silence qui m'enveloppe soudain au moment où j'éteins le moteur. Charriée par la brise marine, une odeur d'algues humides me prend à la gorge dès que j'émerge de la voiture. Un coup d'œil circulaire me confirme qu'il n'y a personne en vue. L'entrée est fermée, mais je n'ai aucune peine à dénicher un passage dans le mur d'enceinte délabré. Je n'ose imaginer ce qu'il adviendrait au cas où quelqu'un me surprendrait à cette heure, rôdant dans un tel endroit. Le scandale qui s'ensuivrait sous les yeux des habitants du quartier tirés du sommeil par des cris d'alarme, et la peur que je ne manquerais pas d'inspirer à ces gens qui s'imagineraient, sans doute, avoir affaire à un sorcier venu dérober quelque relique humaine destinée à ses maléfices. Tant pis. Trop forte est l'impulsion qui me guide à présent à travers les allées du cimetière en direction de la tombe d'Évanyse. Trop puissante est cette voix qui parle dans mon oreille et m'ordonne de tomber à genoux devant ce monticule parsemé de conques et de débris de coquillages. Trop violente est l'envie qui me prend, au contact de cette terre rendue souple et spongieuse par les dernières pluies, d'y enfouir mon visage comme si je m'apprêtais à refaire en sens inverse le chemin du ventre de ma mère pour m'y réfugier à tout jamais, à l'abri des souffrances du monde.

Cette nuit, je me suis retrouvé accroché à maman sur la Favor pendant que nous filions sur une route déserte. Autour de nous s'étalait un paysage lunaire de rochers et de cratères béants et, dans le ciel, flottaient d'horribles créatures aux allures de méduses géantes qui, parfois, tentaient de nous barrer le passage. Si l'une d'entre elles parvenait à nous toucher de ses tentacules nous nous retrouverions aussitôt transformés en méduses, nous aussi, et maman le savait mais, indifférente à mes recommandations angoissées, elle riait comme s'il ne s'agissait là que d'un jeu.

Installé sur la terrasse de l'hôtel, un planteur à portée de main, je tente de déchiffrer ces images en m'inspirant des bonnes vieilles théories de l'analyse freudienne. Aujourd'hui, je n'ai pas d'autre alternative pour tenter d'échapper à l'angoisse qui m'obsède depuis la mort d'Évanyse.

Mais c'est bientôt le souvenir d'une pénible aventure qui me revient.

Ce matin-là, partis de bonne heure, maman et moi nous avons roulé vers le nord de l'île jusqu'au milieu de la matinée. À l'entrée du village de Belle-Fontaine, nous avons quitté la route pour nous engager sur un chemin de terre qui, après maints détours à travers la campagne, aboutissait à une grande baraque en ciment où je n'étais jamais allé. Dans la cour qui servait de parking, étaient garées une dizaine de voitures au milieu desquelles déambulait une véritable ménagerie de basse-cour. Maman avait garé la Favor contre un mur, avant de m'entraîner à l'intérieur de la maison.

Je me revois, vêtu d'une culotte en toile kaki, d'une chemise à carreaux bleus, et étrennant une paire de chaussures flambant neuves. Maman me tient fermement par la main, nous frayant un chemin parmi les gens qui stationnent sur les marches d'un escalier en haut duquel une vieille femme, coiffée d'un foulard madras et vêtue d'une robe noire, vient nous accueillir. J'ignore ce que nous sommes venus faire ici, mais je suis loin de me sentir rassuré. Maman embrasse sur les deux joues la petite vieille qui la prend dans ses bras avant de la précéder dans le couloir en l'appelant « Ma fille ».

Aurais-je hérité d'une nouvelle grand-mère sans m'en être aperçu ? Pourtant, à peine m'a-t-elle jeté un regard.

— Allons, me souffle maman, ne reste pas planté là... Madame Gisèle n'a pas toute la journée !

Refoulant mes questions, je lui emboîte le pas mais, l'instant d'après, le décor inattendu de la pièce dont nous venons de franchir le seuil me paralyse de crainte. Un crâne de bouc, garni de ses cornes, trône sur une étagère. Enfermé dans un bocal posé sur un guéridon à droite de l'entrée, le cadavre d'un serpent flotte dans un mystérieux liquide jaunâtre. Des tableaux ornés d'étranges icônes sont accrochés aux murs, à travers lesquels se répète, comme la déclinaison d'un thème, le visage d'une vierge noire dont les yeux perçants semblent m'épier.

La vieille s'installe à une table couverte d'objets mystérieux et qu'éclaire la lueur vacillante d'une lampe à huile.

— Viens, me dit maman, en m'obligeant à rester debout près de sa chaise.

— *J'ai fait le travail que tu m'as demandé...*

La voix ébréchée de cette femme me hérise l'échine. Mon cœur bat à tout rompre. Impossible d'enrayer ma peur. Réfugié dans la plus souterraine de mes grottes, j'en ai barricadé l'entrée, et je ne veux plus en sortir. Mais je peux voir le visage de maman peu à peu se flétrir et ruisseler de larmes pendant que la sorcière lui parle :

— *La famille du père de l'enfant te veut du mal... Elle a fait prononcer sur toi et sur ton fils le maléfice des sept croix et des sept clés... Vous aurez tous les deux besoin d'un bain-de-feuilles pour vous purifier...*

Le piaillage d'une bande de merles survolant la piscine m'arrache à l'évocation. L'esprit en déroute, je regagne ma chambre et je m'installe sur le lit pour regarder la télévision, zappant d'une chaîne à l'autre sans conviction.

Même ici, à l'hôtel, je me sens la proie de regards étranges de la part du personnel qui m'observe en train de déambuler sans but à travers les couloirs, d'écluser des cocktails à la chaîne au comptoir du bar, de traîner en solitaire sur la plage ou parmi les quelques transats occupés au bord de la piscine, sans jamais adresser la parole à quiconque. La saison touristique est terminée. La plupart des clients sont repartis vers leurs destinations d'origine, à l'exception d'une dizaine de couples âgés chaperonnés par une agence de voyages. La disparition des activités de loisir habituelles leur

permet de savourer des matinées tranquilles sans être dérangés par la voix d'un moniteur beuglant dans un mégaphone ou par les cris des enfants. Je suis l'un des rares célibataires rôdant encore dans les parages, si bien que, de la femme de chambre à l'homme de maintenance venu réparer ma télévision tombée en panne, tous semblent s'interroger sur les raisons de ma présence dans cet hôtel. Les « Darnell » sont légion sur l'annuaire local, et ma réputation de « célébrité locale » m'interdit l'anonymat d'un simple touriste. Pourquoi ne suis-je pas hébergé par ma famille ou par des amis ?

La rumeur s'agite, mais je ne m'en formalise pas. Réfugié dans mon rôle d'intellectuel inscrit aux abonnés absents, je laisse traîner en évidence les ouvrages sur la peinture contemporaine et les romans que je m'étais promis de lire pendant mon séjour. Depuis mon arrivée, je n'ai ouvert aucun de ces livres, mais ils sont mes garde-fous pour me rappeler qu'il me reste une identité profonde, indéracinable : celle des mots, celle de l'écriture. Je me sentirais pourtant incapable de décrire ce qui m'arrive. Je suis au-delà de toute logique, hors de toute certitude. Une décision s'impose, car il est certain que je ne peux continuer à me tenir ainsi sur la réserve en jouant les fantômes désœuvrés dans cet hôtel désert. J'étouffe entre ces murs. Je rêve désormais d'un lieu sauvage, retiré, où je pourrais me cacher à l'abri des regards. Une troisième semaine s'achève pourtant, durant laquelle je n'ai occupé mes journées qu'à hanter le territoire de mes propres ruines.

Réveillé, cette nuit, par un cauchemar où je me voyais pourchassé par un rapace aux ailes immenses et dont les cris me terrifiaient, je n'ai pu retrouver le sommeil. Défilait de nouveau sous mes yeux ma course folle le long d'une falaise pour échapper à cet oiseau de malheur. Pendant ma fuite, je ne cessais de me retourner pour tenter de prévenir ses attaques, mais toutes les fois qu'il m'arrivait de le faire, le rapace arborait une tête d'homme différente et je me persuadais aussitôt qu'il s'agissait de mon père.

Ce matin, je débarque chez l'oncle Georges. Je n'ai même pas pensé à l'appeler pour le prévenir de ma visite. La décision d'en venir là ne pouvait plus attendre. Résoudre le mystère qui entoure ma naissance, telle est mon ultime ambition, et l'oncle est peut-être le seul membre de la famille à pouvoir m'aider.

Cloué au lit par une crise d'arthrose, le voilà qui se redresse et s'adosse sur ses oreillers en me dévisageant d'un air abasourdi :

— Pourquoi voudrais-tu, aujourd'hui, réveiller les fantômes ? s'écrie-t-il d'une voix consternée.

— Parce que je te le demande !

À la seule intensité de son regard, je sais qu'il cherche à deviner quel brusque revirement me pousse à vouloir marcher sur ces traces perdues dont, à ce jour, je ne me suis jamais inquiété :

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète-t-il, encore. Qu'as-tu entendu ? Des gens t'ont parlé ?

— Non, mais si tu sais quelque chose, tu dois me le dire !

Visiblement ébranlé par la fermeté de ma voix, l'oncle, pourtant, s'obstine à tergiverser :

— C'est une vieille histoire, mon garçon. Et de la ressusciter ne pourrait t'apporter que du chagrin.

— J'ai le droit de savoir !

— Peut-être... mais il arrive aussi qu'il vaille mieux ne rien remuer du passé, plutôt que d'hériter d'une souffrance qui, *avant*, n'était pas là !

— Je t'en prie...

De nouveau, ce mouvement de balancier de sa tête qui semble vouloir se disjoindre du cou pour s'échapper ailleurs. De nouveau, ce regard qui bascule dans le vide.

— Tu te rappelles la maison de Pa' Philo ? me demande-t-il, enfin, d'une voix monocorde.

— Bien sûr...

— Eh bien, à l'époque de notre enfance, c'était là que nous allions passer nos vacances.

Je le regarde sans cacher ma surprise. Que vient faire ici l'évocation de l'îlet du François ?

— En ce temps-là, la famille de Beauville revenait toujours au mois d'août s'installer là-haut, dans sa villa, poursuit l'oncle. C'est comme ça qu'un jour, pendant qu'elle se promenait seule sur la plage, ta mère a rencontré leur fils aîné, un dénommé Jean-Marie...

— Qu'est-ce que tu dis ?

J'ai peur, soudain, de l'histoire qu'il s'apprête à me raconter. J'ai presque envie de renoncer à la connaître, mais l'oncle poursuit, imperturbable, égrenant les mailles d'une vérité dont la tragédie m'apparaît brutalement en plein jour :

— Les békés, tout le monde sait qu'ils ne fréquentent pas les nègres et qu'ils ne se marient qu'entre eux pour soi-disant préserver la pureté de leur race ! Mais, que veux-tu, la vie est ainsi faite qu'aucune paille ne résiste à ses feux de savane ! Lui, c'était un jeune homme brillant, qui avait fait des études en Amérique, et qui s'apprêtait, d'après ce qu'on m'a dit, à succéder à son père à la tête de leurs usines. Elle n'était qu'une gamine de quinze ans qui n'avait que son cœur à lui offrir. Ils se sont pourtant aimés au premier regard. Ta mère m'a raconté qu'elle faisait l'école buissonnière pour aller le retrouver à Fort-de-France où ils se donnaient rendez-vous, et qu'il venait la chercher dans une grande voiture noire aux vitres teintées qu'il conduisait lui-même. Elle m'a aussi parlé de l'endroit où ils allaient se réfugier, aux Trois-Îlets. Une vieille maison coloniale perchée sur les hauteurs et cachée au fond d'une allée dans une forêt de bambous. Je crois même qu'elle existe encore !

Je pleure à chaudes larmes pendant que l'oncle, imperturbable, poursuit son récit :

— Quand ta mère est tombée enceinte, ton père a voulu aussitôt l'épouser. Mais, lorsqu'il s'est présenté devant ses parents pour leur annoncer la nouvelle, je te laisse deviner leur réaction. Ça s'est passé un soir sur l'îlet, dans leur villa. D'après la servante qui nous a raconté l'histoire, la mère s'est mise à hurler en menaçant de le maudire. Quant au père, il est allé décrocher son fusil. Il paraît qu'ils se sont battus, et que c'est pendant leur lutte que l'accident est arrivé. Le vieux est mort sur le coup, la tête emportée par une décharge de chevrotine ! Nous autres, on était chez Pa' Philo. Cette nuit-là, on a même entendu le bruit de la détonation. C'est seulement le lendemain qu'on a appris ce qui s'était passé... Bien sûr, la police a fait une enquête, mais ton père n'a jamais été inquiété.

Terrassé par ces révélations, je n'ai même plus la force de réagir.

— Est-ce qu'il est encore vivant ? m'entends-je demander d'une voix misérable.

— Oui, je pense..., soupire l'oncle en affichant un air résigné. Mais il n'a plus jamais été le même. D'après les gens, il n'aurait pas supporté d'avoir été la cause de la mort de son père, et il s'est mis à boire jusqu'à se retrouver à l'état d'une épave dans les rues de Fort-de-France.

Tout à coup, je me revois, cet après-midi-là, m'introduire par la fenêtre dans la villa. Me voici dans la chambre de l'étage en train d'examiner la photo du jeune inconnu dont j'ignorais qu'il était mon père. En moi se disputent deux visages opposés du monde, deux forces antagonistes dont la lutte ancienne perdue depuis des siècles. Devrai-je me résoudre à n'être que « cela », ce champ de ruines dévasté par une guerre qui, jamais, ne s'éteindra ? Je découvre, effaré, que tout cela gisait en moi à mon insu, et que je n'ai désormais plus d'autre choix que d'affronter mes propres démons.

— Fais bien attention à toi ! me jette l'oncle Georges en m'adressant un dernier signe de la main lorsque je me décide à clore ma visite.

Impossible de rentrer à l'hôtel. J'exploserais dans l'univers confiné de ma chambre. Je choisis de rouler sans but sur l'autoroute dans l'espoir de réussir à apaiser mon vertige, mais j'ai le plus grand mal à étouffer ces sanglots d'enfant qui me remontent à la gorge. Le chagrin m'emporte. Un tintamarre de klaxons m'arrache soudain à mon naufrage. Je n'ai que le

temps d'écraser la pédale du frein pour éviter de m'encastrier dans la remorque d'un camion qui vient de se renverser en travers de la chaussée. Je m'extirpe à grand-peine de la voiture, les jambes vacillantes, incapable d'articuler un mot. Des crissements de pneu résonnent sur l'asphalte brûlant auxquels succèdent des claquements de portière. Des voix surgissent autour de moi. Une main se pose sur mon épaule. Le soleil m'éblouit.

Désormais décidé à retrouver mon père, s'il vivait encore, j'avais entrepris de faire la tournée des bars de la capitale. Tous les soirs, je rôdais dans les mêmes tripots mal famés, cherchant à repérer la silhouette d'un vieil homme dont le visage, peut-être, me parlerait. Mais, au bout d'une semaine, je compris que je n'avais que peu d'espoir de voir aboutir ma quête. Trop d'années s'étaient écoulées. Sous les cendres du passé dormaient, enfouies à jamais, les traces de celui que je recherchais.

J'en étais là de mes conclusions lorsqu'un soir, alors que je m'apprêtais à quitter l'un de ces bars clandestins dont j'avais déniché l'adresse dans le quartier de Volga-Plage, j'entendis soudain le patron s'adresser vertement à un ivrogne qui vacillait devant le comptoir :

— Allez, dégage ! Le sang des békés a beau couler dans tes veines, ce n'est pas sous mon toit que l'on te fera crédit !

Aussitôt électrisé par ce que je venais d'entendre, je me redressai pour embrasser la scène du regard. L'homme était vêtu d'un costume sale et froissé dans lequel flottait son corps décharné. Il semblait incapable de tenir debout et s'épuisait en efforts pitoyables pour tenter de donner le change. Son regard torve, papillonnant au hasard, ne pouvait que confirmer l'état de déchéance auquel il était parvenu. Cet inconnu pouvait-il être mon père ? Un sentiment d'horreur et de dégoût me submergea. Il me fallait en avoir le cœur net.

L'homme, enfin, se détacha du comptoir pour traverser la pièce d'une allure vacillante en direction de la sortie. Quelques rires moqueurs fusèrent dans la pénombre lorsqu'il eut quitté la pièce.

Me levant calmement, à mon tour, je m'approchai du bar.

— Vous dites que c'est un béké ? demandai-je au patron, m'efforçant de maîtriser le tremblement de ma voix.

— On dirait que vous n'êtes pas d'ici ? répondit-il en m'examinant avec curiosité. Tout le monde connaît l'histoire des Beauville !

— Leur famille possédait un îlet au François, c'est bien ça ?

— Oui, et c'est là-bas que ça s'est passé.

— C'est donc lui, celui qui a tué son père ? insistai-je.

— Oh, à l'époque, ils ont parlé d'un accident, mais je dis que seuls les coupables connaissent le remords ! Voyez l'état dans lequel il se retrouve ! Il doit bien y avoir une raison. Vous ne croyez pas ?

Un rire lugubre lui échappa qui me donna le signal du départ.

J'avais cru pouvoir rattraper l'inconnu devant l'entrée du bar, mais à ma déception, il avait déjà disparu.

« Rue Jean-Jaurès. Dans le quartier des Terres-Sainville. Une petite case située deux pas de la station-service ! ».

C'est l'adresse que m'a jetée hier le propriétaire du bar.

Il est midi lorsque je parviens à m'extraire des embouteillages de la capitale. Me voici à l'entrée de cette fameuse rue où j'entreprends aussitôt de me garer. Je retrouve sans peine la case dont l'homme a parlé, nichée entre deux immeubles vétustes et séparée du trottoir par une barrière en bois.

Je m'installe à la terrasse d'un bar d'où je peux observer l'endroit, et je décide de patienter. La tentation me taraude de me lever et d'aller frapper à la porte mais, à cette seule idée, je me sens les jambes flageolantes et j'ai le cœur qui s'emballé.

J'ai relu deux fois le journal ouvert devant moi et achevé d'écluser deux canettes de bière, mais en vain. S'agit-il vraiment de la bonne adresse ?

J'en suis là de mes réflexions lorsque le miracle, tout à coup, se produit. Voici mon père. Il vient de s'arrêter devant l'entrée de la case, et je le vois fouiller dans ses poches à la recherche de ses clés. J'ouvre grand les yeux pour le contempler, tellement je m'impatientais de cette minute. Cette fois, il semble à jeun, mais son panama en paille m'empêche de distinguer nettement son visage. Le costume a l'air propre et repassé. Même le cuir fatigué de ses chaussures noires semble avoir été fraîchement ciré. Mais ce ne sont là que des détails que j'enregistre sans m'y arrêter. Je sens la sueur dégouliner sur mon visage, détremper ma chemise comme sous l'effet d'une brusque montée de fièvre. Mes mains deviennent subitement raides et glacées. L'idée me traverse de me lever et de bondir à la rencontre de cet homme avant qu'il ne referme la porte derrière lui, mais je reste là, subitement devenu aveugle et sourd, au milieu du vacarme qui déferle de la rue.

Au bout d'un moment, revenu à moi, je parviens même à sourire à la serveuse qui vient me rendre la monnaie de l'addition. Cependant, au lieu d'aller frapper à cette maudite porte comme j'en avais l'intention, je décide brusquement de quitter les lieux. Je ne me sens plus capable d'affronter l'épreuve de cette rencontre. Je n'en ai plus la force. D'ailleurs, que pourrions-nous bien avoir à nous dire ? Tout nous sépare et en même temps nous réunit, mais nos vérités sont au-delà des mots. Seul le silence pourrait témoigner de nous. Seul le silence, entre les murs d'une chapelle où l'amour et la haine apprendraient à se réconcilier.

Ce matin, réveillé de bonne heure, j'ai choisi, pour ma dernière escapade, de rallier l'un de mes endroits préférés. Devant moi, la plage du Diamant s'étale en bordure d'une mer languide aux reflets de nacre. Il est rare de trouver ici des eaux aussi calmes, et je me laisse bercer comme une algue par le courant. La matinée s'achève, et je viens de sortir de l'eau lorsqu'une bande de gamins piailleurs et excités surgit du couvert des arbres, se disputant un ballon de football. À les voir s'agiter, vociférant les mêmes insultes et partageant les mêmes rires, mêlant leurs corps luisants de sueur à l'écume des vagues, me vient brusquement la tentation d'aller les rejoindre. Mais la vision de ma silhouette alourdie de quinquagénaire, suant et soufflant dans la poussière de sable, suffit à me préserver du ridicule. La bande n'est plus qu'un point minuscule à l'horizon lorsque je me décide à reprendre la route.

Rentré à l'hôtel, je m'accorde une sieste jusqu'à la fin de l'après-midi. À mon réveil, je file sous la douche, je m'habille, je boucle ma valise, et je passe régler ma note. J'ai l'impression d'agir en somnambule, sans vraiment prendre conscience de ce que je fais, m'abandonnant à la routine mécanique de gestes familiers. Le réceptionniste me jette un regard inquiet avant de me rendre ma carte bleue, mais je n'ai aucune envie de rompre ce sentiment d'isolement, et je repars sans lui adresser un mot.

Devant moi défile la route dans la lueur des phares. Plongé dans mes pensées, je ne distingue qu'à peine le paysage qui défile à travers l'écran du pare-brise, jusqu'au moment d'apercevoir le panneau indiquant l'embranchement de l'aéroport.

La même sensation bizarre d'être détaché de mon corps me taraude alors que je m'engouffre dans le hall des départs.

Autour de moi, une fourmilière de visages inconnus dans laquelle je me glisse comme en immersion. Au terme de ce voyage, qu'ai-je donc appris de plus sur cet homme qui pousse devant lui ce chariot encombré d'une

valise ? Je l'ignore. Mais, hier soir, allongé dans mon lit, en revoyant ce gamin en culottes courtes en train de courir dans la savane aux côtés de Karam et Théo, je n'éprouvais plus la moindre angoisse, ni la moindre inquiétude. Quelque chose s'était passé, un bouleversement intérieur dont je ne parvenais pas à déchiffrer le mystère. Je savais pourtant qu'il me faudrait abandonner derrière moi le souvenir de cette ultime escale, avant d'aller poursuivre ailleurs ma route. La terre de mes ancêtres que j'avais retrouvée ne pouvait me suffire. Il me fallait encore explorer en moi-même d'autres horizons. Le rire de l'oncle Georges se moquant de mes prétentions de bachelier à tout connaître du monde résonnait de nouveau à mes oreilles. « N'importe lequel de ces vieux-corps te le dira : l'homme ne sait rien de ce qu'il voudrait savoir à propos de lui-même ! Nous sommes des yoles livrées sans capitaines aux caprices de la mer ! Et la réponse que tu cherches ne se trouve dans aucun livre ! » Je comprenais enfin ce qu'il avait voulu me dire, à l'époque. Je mesurais à présent l'étendue de mon ignorance. J'étais conscient que devant moi les pages de l'existence persisteraient à demeurer ouvertes sans m'offrir la moindre certitude.

Comment allais-je poursuivre ma route, et sous quelles latitudes ? Le tableau d'affichage des destinations de vol que je voyais accroché devant moi ne m'offrirait aucun indice, je le savais déjà. Ce pays que je cherchais n'était pas un pays. Cette ville dont je voyais scintiller les lumières à l'horizon n'était pas une ville. Et cet homme dont j'attendais qu'il me révèle son vrai visage n'était pas un homme, mais la simple perspective d'un avenir qu'il me restait à tracer.

Un peuple de fantômes désormais m'habitait. Des morts réveillés de l'oubli et qui m'accompagnaient sur le chemin. Mais leur voyage ne pouvait se réduire au territoire d'une île. Leurs mots débordaient du cadre, et je les voyais s'envoler pour aller rejoindre, quelque part dans un lieu secret situé aux confins de la nuit, la matrice de toutes les paroles. Leurs regards ne s'arrêtaient pas à la ligne d'horizon que leur offrait la mer, mais dérivait plus loin, comme en transparence de l'autre côté du monde. Mes morts n'étaient pas des insulaires. Ils avaient plus à voir avec le peuple des baleines, des dauphins, ou des oiseaux migrateurs. Mes morts étaient ce pays que j'emmenais avec moi, et qui me suivrait partout, où que j'aille, transfusé dans mon sang, collé à mes traces comme une ombre, et verrouillé tel un prisme par-dessus mes pupilles.

— Le vol pour Paris de 22 h 30 ? m'a demandé l'hôtesse d'accueil en s'emparant de mon passeport.

Je m'apprêtais à lui répondre mais, alors que je me penchais vers elle, une mouche s'est posée sur le comptoir. Brusquement fasciné par le bourdonnement de ses ailes, j'ai perdu toute conscience de l'endroit où je me trouvais.

Puis, je ne sais pourquoi, j'ai repensé à Évanyse, et à cette première fois où nous avons ensemble contemplé la mer du haut du promontoire de la falaise. Je nous ai revus, debout l'un près de l'autre, frissonnant de peur et de plaisir mêlés sous les rafales du vent. De nouveau, j'ai senti monter dans ma gorge l'écho de ce même cri sauvage et déchirant, et j'ai serré les poings pour l'étouffer. Le ciel vibrait au-dessus de nous comme une ruche d'abeilles. Les nuages ressemblaient à des copeaux rougis de sang. Plus impérieux que jamais résonnaient sous nos pieds l'appel de la mer et le rugissement des vagues pendant que nous contemplions, immobiles, la beauté majestueuse de l'endroit. Mais à cet instant, alors que, plongé corps et âme dans un rêve éveillé, je revivais la scène, quand Évanyse s'est retournée pour chercher mon regard, j'ai su que rien ne pourrait plus nous retenir. Grisé par une ivresse que je ne contrôlais plus, je lui ai doucement saisi la main, et nous avons éclaté d'un même rire en reculant pour prendre notre élan.



26, rue de Condé, 75006 Paris
www.mercuredefrance.fr

Couverture :
Photo © Richard Soberka / hemis.fr (détail).

© *Mercure de France*, 2018.

Roland Brival
Les fleurs rouges
du flamboyant

Exilé depuis vingt ans, Simon Darnell, écrivain, est enfin de retour dans son pays natal. Mais à quoi rime ce voyage ? Revient-il en Martinique pour s'y établir, ou bien n'est-ce, pour lui, qu'une escale de plus avant de repartir sous d'autres latitudes ? La réponse, il la trouvera au fur et à mesure où se révélera, derrière les ombres du passé, la vérité sur le drame qui l'a poussé à fuir son île et à se réfugier à Paris.

Réveillés d'entre les morts, se dressent devant lui, dans l'éclat neuf de son regard d'enfant retrouvé, la galerie tendre, féroce ou burlesque des personnages de sa famille, et le souvenir, brûlant entre tous, d'Évanyse qu'il a jadis aimée et qu'il retrouvera pour un ultime et déchirant épisode de leurs amours tourmentées. Roland Brival revient ici à ses racines antillaises pour nous offrir un poignant hommage à l'enfance et à la magie sombre et complexe des fantômes insulaires.

Roland Brival revient ici à ses racines antillaises pour nous offrir un poignant hommage à l'enfance et à la magie sombre et complexe des fantômes insulaires.

DU MÊME AUTEUR

MARTINIQUE DES CENDRES, Olivier Orban, 1978

LE SANG DU ROUCOU, JC Lattès, 1982

LA MONTAGNE D'ÉBÈNE, JC Lattès, 1983

LES TAMBOURS DE GAO, JC Lattès, 1985

NO MAN'S LAND, JC Lattès, 1986

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES, JC Lattès, 1991

LE DERNIER DES ALOUKOUS, Phébus, 1996

BÔ, Phébus, 1998

BIGUINE BLUES, Phébus, 1999

LA ROBE ROUGE, Phébus, 2000

EN EAUX TROUBLES, Phébus, 2002

CŒUR D'ÉBÈNE, Phébus, 2004

UN AMOUR À SAANBAD, Le Serpent à Plumes, 2005

L'ENSAUVAGÉ, Ramsay, 2007

NÈGRE DE PERSONNE, Gallimard, 2016

SATO SAN, LE MAÎTRE DES CORSETS, Mercure de France, 2017

Cette édition électronique du livre
Les fleurs rouges du flamboyant de Roland Brival
a été réalisée le 26 avril 2018 par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715248076 – Numéro d'édition : 334865).
Code Sodis : N97037 – ISBN : 9782715248083
Numéro d'édition : 334866.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.



Roland
Brival

Les fleurs
rouges du
flamboyant

ROMAN

M E R C U R E D E F R A N C E

